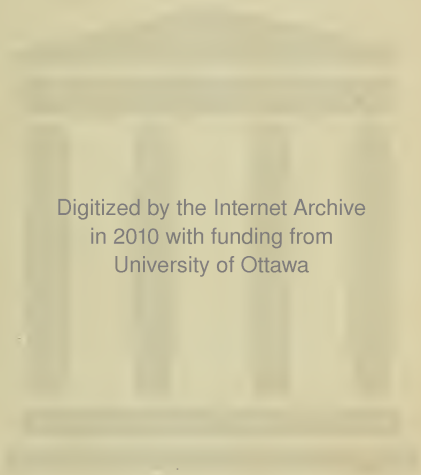


U d'of OTTAWA



39003002236882





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

GARNIER-ARNOUL
SPECTACLES-HISTOIRE
39. RUE DE SEINE - PARIS

ŒUVRES
DE
REGNARD



ŒUVRES
DE
REGNARD

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR
ALEXANDRE PIEDAGNEL

—
Théâtre
—

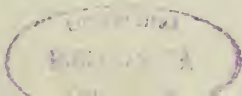
TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31



REGARD

THE JOURNAL OF THE

AMERICAN SOCIETY OF

1913

PQ

1913

.A105#

1587

v.2

LES
ŒUVRES

DE
Mr. REGNARD

TOME II



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Louis.

M. DCC XIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenues dans ce II. Volume.

DEMOCRITE.

LES FOLIES AMOUREUSES.

LES MENECHMES.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE.

DEMOCRITE,

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1700.

ACTEURS.

DEMOCRITE.

AGELAS, Roy d'Athenes.

AGENOR, Prince d'Athenes.

ISMENE, Princesse promise à Agelas.

STRABON, Suivant de Democrite.

CLEANTHIS, Suivante d'Ismene.

CRISEIS, cruë fille de Thaler.

THALER, Payfan.

UN INTENDANT.

UN MAISTRE D'HOTEL.

La Scene est à Athenes.



DEMOCRITE,

COMEDIE.

ACTE I.

*Le Théâtre represente un Desert, & une Caverne
dans l'enfoncement.*

SCENE PREMIERE.

STRABON, *seul.*

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'estre Valet de pied de la Philosophie !
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.
Suivant de Democrite, en cette solitude,
Ce n'est qu'avec des Ours que j'ay quelque habitude :
Pour un homme d'esprit comme moy, ce sont gens
Fort mal moriginez, & peu divertiffans.

Quand je songe d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'estois le mary... Dieu veuille avoir son ame !
Je la crois bien deffunte ; & s'il n'estoit ainfi,
Le Diable n'eût manqué de l'apporter icy.
Depuis vingt ans & plus, son extrême insolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naissance ;
J'erre depuis ce temps de climats en climats,
Et j'ay dans ce desert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu solitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pû m'en défaire,
Et je suis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leur moitié se voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le Manant, pour notre subsistance,
Chaque jour du Village apporte la pitance ;
Il nous fait bien souvent de fort mauvais repas ;
Il faut prendre ou laisser, & l'on ne choisit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER *Païsan, portant une
sporte de jonc, & une grosse bouteille garnie d'osier.*

THALER.

Bon jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voicy votre ordinaire.

STRABON.

Bon ; tant mieux. Aujourd'huy erons-nous bonne chere ?
Depuis deux ans je jeûne en ce desert maudit ;
Un jeûne de deux ans cause un rude appetit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'huy j'ons tout mis par écuelle,
Et c'est pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voicy dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoy ! toujours des oignons ? Esprit Philosophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'eau,
Que j'ay prise en passant dans le plus clair ruisseau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ! le breuvage est ignoble :
Ce n'est donc point chez vous un Pays de vignoble ?
Tout est-il en oignons ? n'y croist-il point de vin ?

THALER.

Ouy da ; mais Democrite, habile Medecin,
Dit que du vin l'on doit sur-tout faire abstinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah Ciel ! quelle ordonnance
C'est mourir tous les jours, que de vivre sans vin.
Mais laisse Democrite achever son destin :
C'est un homme bizarre, ennemy de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philosophie,
Me voir comme un fantosme ; &, quand tu reviendras,
De grace, apporte m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'est pour un malade,
Et je boiray pour toy la premiere rasade ;
Entens-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manqueray pas.

STRABON.

Où donc est Criseïs, qui suit par fois tes pas ?
J'aime encore le sexe.

THALER.

Elle est, morgué, gentille ;
Et Democrite...

STRABON.

Estant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air si charmant,
Elle ne peut manquer de plaire assurément.

THALER.

Oh, ce font des effets de votre complaisance;
Mais elle n'est pas tant ma fille que l'on pense.

STRABON.

Comment donc?

THALER.

Bon! qui sçait d'où nous venons tretous?

STRABON.

C'est donc la mode aussi d'en user parmy vous
Comme on fait à la Ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne se pique pas d'estre enfant de son pere?

THALER.

Suffit, je m'entens bien; mais enfin m'est avis
Que votre Democrite en tient pour Crifeïs.

STRABON.

Pour Crifeïs?

THALER.

Il a l'ame un tantet feruë.

STRABON.

Bon, bon!

THALER.

Je vous soutiens que je ne suis point gruë,
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas;
Je vois qu'il est fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il est tout occupé de la Philosophie.

THALER.

Qu'importe ? Quand on voit une fille jolie,
Le Diable est bien malin, & fait souvent son coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de luy passez ainsi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour ?

STRABON.

Je m'ennuye.

Voilà tout mon employ.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bien ;
Et peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rien ?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique,
Je m'estois figuré que dans ce lieu rustique
Je vivrois affranchi du commerce des sens,
Et n'aurois pour mon corps nuls soins embarrassans ;
Qu'entièrement défait de femme & de ménage,
Les passions sur moy n'auroient nul avantage :
Mais je me suis trompé, ma foy, bien lourdement ;
Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Democrite en cette grotte obscure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ? De quoy ?

STRABON.

De l'humaine nature.

Il foutient par raisons, que les hommes font tous
Sots, vains, extravagans, ridicules, & fous.
Pour les fuir, tout le jour il est dans sa caverne ;
Et la nuit, quand la Lune allume sa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au sommet des rochers
Plus élevez cent fois que les plus hauts clochers ;
Aux astres en ces lieux nous faisons nos visites,
Nous voyons Jupiter avec ses Satellittes ;
Nous sçavons ce qui doit arriver icy-bas,
Et je m'instruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ? Morgué, j'en voudrois sçavoir faire.

STRABON.

Hé bien, changeons d'état, ce n'est pas une affaire.
Demeure dans ces lieux, & moy j'iray chez toy.
Tu deviendrois sçavant, tu sçauois, comme moy,
Que rien ne vient de rien, & que des particules,
Rien ne retourne en rien ; de plus, les corpuscules...

Les atomes d'ailleurs, par un secret lien,
Acrochez dans le vuide... Entens-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'esprit n'est qu'une mesme chose,
Et que la verité que chacun se propose,
Est dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher,
Je ne crois pas, tout franc, que j'aie l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office,
Tu pourrois dès ce jour entrer en exercice,
J'en feray bon marché.

THALER.

C'est bien l'argent, ma foy,
Qui nous arreteroit ! j'ay, si je veux, de quoy
Faire aller un carosse, & rouler à mon aise.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaist ?

THALER.

Comment ? je le sçay bien, il suffit.

STRABON.

Mais encor,
Aurois-tu par hazard trouvé quelque trefor?

THALER.

Que sçait-on?...

STRABON.

Un trefor? en quel lieu peut-il estre?
Dis-moy.

THALER.

Bon! quelque sot! Vous jazeriez peut-estre.

STRABON.

Non, ma foy.

THALER.

Votre foy?

STRABON.

Je veux estre un maraut,
Si...

THALER.

Vous me promettez?

STRABON.

Parle donc au plutôt.
Est-il loin d'icy?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non, le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le Coquin dans le bois a volé quelque Coche.

(*à Thaler.*)

Juste Ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah, ah ! de ta femme ; à quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! est-ce mon affaire ?
Mais Democrite vient : motus, il faut se taire.

SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON,
THALER.

DEMOCRITE.

Suivant les Anciens, & ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui rit,
Cela se voit assez ; mais pour moy, sans scrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

STRABON.

Ce debut n'est pas mal.

DEMOCRITE.

Il est à tout moment
La dupe de luy-mesme, & de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espere, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete,
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit,
Il veut, il se repent, il élève, il détruit;
Plus leger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde :
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal ;
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce panegyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plaist, n'est-elle pas comprise ?

DEMOCRITE.

Ouy, sans doute.

STRABON.

En ce cas, je suis de votre avis.

DEMOCRITE, *a Thaler.*

Ah! vous voila, bon homme! Où donc est Criseïs?

THALER.

Je l'attendois icy, j'en ay le cœur en peine ;
Elle s'est amufée au bord de la fontaine,
Elle tarde, & cela commence à me fâcher,
Elle viendra bien-tost, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous sommes dans ces lieux à l'abry des visites,
Des sots écornifleurs, & des froids parasites;
Car je ne pense pas que nul d'entre-eux jamais
Y puisse estre attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjoncture,
D'un repas apresté par la seule Nature?

(Il tire son diner.)

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'est bien fait, suis toujours ton appetit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame est asservie,
T'occupera-t-il seul le reste de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte mieux.

DEMOCRITE.

Ame stupide & grasse!

STRABON.

Elle est grasse à vos yeux,
Mais mon corps en revanche est maigre, dont j'enrage,

Je fuis las à la fin de tout ce badinage;
 Et si vous ne quittez les lieux où nous voilà,
 Je feray bien contraint, moy, de vous planter là;
 Je fuis un parchemin, mon corps est diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fuy de devant moy, retire-toy, prophane;
 Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas.
 Allez d'autres sans toy suivront icy mes pas.
 Je voulois te guerir de tes erreurs funestes,
 Te mener par la main aux regions celestes,
 Affranchir ton esprit de l'empire des sens;
 Tu ne merites pas la peine que je prens,
 Animal sensuel qui n'oserois me suivre.

STRABON.

Sensuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre,
 Mais on ne dira pas que je sois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entens-tu donc par là?

STRABON.

J'entens ce que je veux,
 Et vous ce qu'il vous plaist.

DEMOCRITE, à part.

Sçauroit-il ma foiblesse?

(haut.)

Mais ce n'est pas à moy que ce discours s'adresse.

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DEMOCRITE.

Democrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous assez sot
Pour donner comme un autre en l'erreur populaire?

DEMOCRITE, *à part.*

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous cherchiez à plaire,
Et feriez le galand? J'en rirois tout mon fou.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas si fou.

DEMOCRITE, *à part.*

Que je souffre en dedans, & qu'il me mortifie!

STRABON.

Vous avez le rempart de la Philosophie;
Et lorsque le cœur veut s'émanciper par fois,
La raison aussi-tôt luy donne sur les doigts.

DEMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combattre,
On ne sçauroit jamais tout-à-fait les rabattre.
Sous la sagesse en vain on se met à couvert,

Toujours par quelqu'endroit notre cœur est ouvert.
L'homme fait malgré luy souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuy de devant moy, retire toy, prophane,
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas,
Assez d'autres sans toy suivront ailleurs mes pas,
Animal sensuel!

DEMOCRITE.

Quoy? tu crois donc que j'aime?

(à part.)

Je voudrois bien cacher ce secret en moy-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde! mais j'ay crû m'apercevoir
Que les Filles vous font encor plaisir à voir;
Votre humeur ne m'est pas tout-à-fait bien connuë,
Ou Criseïs par fois vous réjouit la veuë.

DEMOCRITE.

D'accord : son cœur novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'est point encor gâté,
La Verité se voit en elle toute pure,
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous racrochez encore au féminin.

DEMOCRITE.

Tu te moques de moy. Mais Criseïs s'avance :
Sur son front pudibond brille son innocence.

SCENE V.

CRISEIS, DEMOCRITE,
STRABON.

CRISEIS.

Je cherche icy mon Pere, & ne le trouve pas,
Jusqu'assez près d'icy, j'avois fuiivy ses pas.
Ne l'avez-vous point vû? dites moy, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE, à part.

Dans mon ame attendrie
Je sens en la voyant la raison & l'amour,
L'Homme & le Philosophe agitez tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade
Donné, sans y penser, près de quelque embuscade?
On trouve quelquefois au milieu des forêts,
Des Silvains pétulans, des Faunes indiscrets,
Qui du soir au matin vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.

Je m'estois arrestée au bord d'une fontaine,
Dont le charmant murmure, & l'onde pure & faine
M'invitoit à laver mon visage & mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'est la pure nature,
Son teint n'est point encor nourry dans l'imposture,
Elle doit son éclat à sa seule beauté.

STRABON.

Son visage est tout neuf, & n'est point frelaté.

DEMOCRITE, à *Criseïs*.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque dessein de plaire.

CRISEÏS.

D'autres soins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sçauriez-vous par hazard ce que c'est?...

CRISEÏS.

Quoy?

STRABON.

L'amour.

CRISEIS.

L'amour?

STRABON.

Ouy, l'amour.

CRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

Je veux vous en instruire

(à part.)

Je tremble, & je ne sçais ce que je vais luy dire.

STRABON, *à part, à Democrite.*

Quoy ! vous qui raisonnez philosophiquement,
 Qui parlez à vos sens imperativement,
 Qui voyez face à face Etoiles & Planettes,
 Une fille vous met en l'état où vous estes ?
 Vous tremblez ? allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.

(à Criseis.)

L'amour est en effet ce qu'on a peine à dire,
 C'est une passion que la Nature inspire,
 Un appetit secret dans le cœur répandu,
 Qui meut la volonté de chaque individu
 A se perpetuer, & rendre son espece...

STRABON, *à part, à Democrite.*

Pour un homme d'esprit, vous parlez mal tendresse.

(à Criseis.)

L'amour, ne vous déplaist, est un je ne sçay quoy,

Qui vous prend, je ne sçay ny par où, ny pourquoy ;
Qui va je ne sçais où, qui fait naitre en notre ame
Je ne sçay quelle ardeur que l'on sent pour sa femme ;
Et ce je ne sçay quoy qui paroît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne sçay comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce mystere.
L'amour n'est pas, je croy, facile à pratiquer,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon esprit est borné ; je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux...
Qui peut si brusquement nous surprendre en ces lieux ?

SCENE VI.

AGELAS, AGENOR, *en habit de Chasseur* ;
DEMOCRITE, CRISEIS,
STRABON.

AGELAS, à Agenor.

Demeurons dans ce bois, laissons aller la chasse,
Attendons quelque tems que la chaleur se passe.

(*il apperçoit Criseis.*)

Mais que vois-je ?

STRABON, à part, à Democrite & à Criseïs.

Voilà peut-estre de ces gens
Qui vont par les forêts détrousser les passans.

CRISEÏS, à part, à Strabon.

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS, à Agenor.

Approchons... Que d'appas ! Ciel ! l'aimable personne
Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits ?

STRABON, à part, à Democrite & à Criseïs.

Tout cela ne vaut rien ; ces gens-cy, dans leur course
Paroissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse.
Sauvons-nous.

AGELAS, à Criseïs.

Permettez qu'en ce sauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit ;
Souffrez...

DEMOCRITE, à Agelas.

Plus long discours seroit fort inutile.
Vous êtes égarez du chemin de la Ville,
Cela se voit assez ; mais quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous pouffons depuis trois ou quatre heu

Nous a par les détours conduits dans ces demeures,
Et j'ay mis pied à terre en ces lieux détournez.

DEMOCRITE.

Vous êtes donc Chasseurs?

AGELAS.

Des plus déterminez.

DEMOCRITE.

Ah! je m'en rejoûis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'exceder, se mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquile sommeil,
Aller dans les forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes,
Passer en plein midy les guerêts, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en defesperez,
Percer rapidement les bois les plus fourez,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide
Pour faire fuir un Cerf qu'une feuille intimide,
Manquer la beste enfin après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Estropié souvent; dites-moy, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux Héros;
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils meslent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais fans trop témoigner de curiosité,
Peut-on sçavoir quelle est cette jeune Beauté?

STRABON.

De quoy vous meslez-vous?

AGELAS.

On ne peut voir paroître
Un si charmant objet, fans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaist.

AGENOR.

Sçais-tu bien
A qui tu parles-là?

STRABON.

Moy, non, je n'en sçay rien.

AGENOR.

Sçais-tu que c'est le Roy?

STRABON.

Le Roy soit, que m'importe?

AGENOR.

Mais voyez ce maraut, de parler de la sorte!

STRABON.

Maraut? Sçachez, Monsieur, que ce n'est point mon nom,
Et si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philosophe sublime autant qu'on le peut estre,
Suivant de Democrite; & vous voyez mon Maistre.

AGELAS.

Quoy? je verrois icy cet homme si divin,
Cet esprit si vanté, ce Democrite enfin,
Que son profond sçavoir jusques aux Cieux éleve?

STRABON.

Ouy, Seigneur, c'est luy-même, & voila son Eleve.

AGELAS, à *Democrite*.

Pardonnez, s'il vous plaist, mes indiscretions.
Je trouble avec regret vos meditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable...

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table,
Vous prendrez votre part d'un tres frugal repas ;
Mais il faut excuser, on ne vous attend pas ;
Ce fera de bon cœur, & sans ceremonie.

AGELAS.

De manger à present, je ne sens nulle envie.
Mais je veux toute fois fortant de ce desert
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGELAS, à *Democrite*.

Je veux, que dans une heure
 Vous quittiez tous les deux cette triste demeure,
 Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui, nous, Seigneur?

AGELAS.

Ouy, vous.

STRABON, à *part*.

Que je m'en vais manger!

AGELAS.

Vous viendrez avec nous.

DEMOCRITE.

Moy, que j'aïlle à la Cour! Grands Dieux! qu'irois-je y faire!
 Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincere,
 Ma maniere d'agir, ma critique, & mes ris,
 M'attireroient bien-tost un monde d'ennemis.

AGELAS.

Je feray votre appuy, quoy qu'on dise, ou qu'on fasse.
 Je vous demande encore une seconde grace;
 Et votre cœur, je croy, n'y résistera pas :

C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.

(à Criseïs.)

Y repugneriez-vous?

CRISEÏS.

Je dépens de mon Pere,
Sans son consentement je ne sçaurois rien faire;
Mais j'aurois grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux,
Où les choses qu'on voit sont pour moy si nouvelles,
Les hommes si bien faits!

STRABON, à part.

Les femmes si fidelles!

DEMOCRITE.

Que vous connoissez mal les lieux dont vous parlez!

CRISEÏS.

Je les connoîtray mieux, bien-toft, si vous voulez;
Vous avez sur mon pere une entiere puissance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous mocquez, je pense?
Examinez-moy bien; ay-je, du bas en haut,
Pour estre Courtifan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISEÏS.

J'attens de vos bontez cette faveur extrême,
Ne me refusez pas.

DEMOCRITE, *à part.*

Pourquoy faut-il que j'aime ?

(*à Agelas.*)

Mais, Seigneur...

AGELAS.

A mes vœux daignez tout accorder,
Songez qu'en vous priant, j'ay droit de commander.
Je le veux.

DEMOCRITE.

Il suffit.

AGELAS.

La résistance est vaine ;
J'ay des gens, des chevaux, dans la route prochaine.
Pour se rendre en ces lieux, on va les avertir.
Toy, prens soin, Agenor, de les faire partir.

(*à Democrite.*)

Je vous laisse. (*à Agenor.*) Sur tout, cette aimable perso

AGENOR, *à Agelas.*

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

THALER, AGENOR, DEMOCRITE,
CRISEIS, STRABON.

THALER, *à Criseis.*

Morgué, je n'en puis plus ; je vous cherche partout.

J'ay couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON.

Paix, tay-toy, va plier ton bagage ;
Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour ?

STRABON.

Ouy, parbleu.

THALER.

Tu te gauffes de moy.

STRABON.

Non, le Roy veut te voir, il a besoin de toy.

THALER.

Pargué, j'iray fort bien sans repugnance aucune ;
Pourquoy non ? M'est avis que j'y feray fortune.

AGENOR.

Ne perdons point de temps, suivons nostre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet est tout fait.

DEMOCRITE, *à part.*

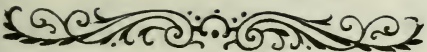
Quel voyage, grands Dieux ! (*à Criseïs.*) C'est à votre prière
 Que je fais une chose à mon cœur si contraire.
 Mais pour vous, Criseïs, que ne feroit-on pas ?
 (*à part.*) Que je sens-là dedans de trouble & de combat.

STRABON, *seul.*

Adieu, forests, rochers ; adieu, caverne obscure,
 Insensibles témoins de la faim que j'endure ;
 Adieu, tigres, ours, cerfs, dains, sangliers & loups.
 Si pour philosopher je reviens parmy vous,
 Je veux qu'une Panthere avec sa dent gloutonne
 Ne fasse qu'un repas de toute ma personne.
 Je suis votre valet ; loin de ce triste lieu,
 Je vais boire & manger, bon jour, bon soir, adieu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

*Le Théâtre représente le Palais d'Agelas, Roy
d'Athenes.*

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Si j'avois le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennuy soudain qui vous tient sous ses loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois,
Moy de le demander, & vous de me le dire;
Mais puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites moy, s'il vous plaist, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux?
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roy plus que jamais est épris de vos charmes,

Il vous aime, & de plus, une suprême loy
 L'oblige à vous donner & sa main & sa foy;
 Et quand même il romproit une si douce chaîne,
 Agenor est un Prince assez digne d'Ismene :
 Je sçay qu'il vous adore, & qu'il n'ose à vos yeux
 Par respect pour le Roy faire éclater ses feux.

ISMENE.

Je veux bien avouer qu'un manque de Couronne
 Est l'unique deffaut qui soit en sa personne,
 Et qu' Agenor auroit tous les vœux de mon cœur,
 S'il estoit un peu moins sensible à la grandeur.
 Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
 Ma chere Cleanthis, est venu me surprendre.
 Je le chasse, il revient; & je ne sçay pourquoy,
 Ce jour plus qu'aucun autre, il cause mon effroy.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre & la Couronne,
 Et le rang glorieux que le destin vous donne :
 Je vous l'apprens encor, si vous ne le sçavez,
 J'en suis un peu la cause, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moy. La Reine votre Mere
 Abandonnant Argos, où mourut votre Pere,
 Par un second hymen épousa le feu Roy
 Qui regnoit en ces lieux, mais avec cette loy

Que, si d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du Trône Athenien vous seriez l'héritiere,
Et que son successeur deviendroit votre Epoux.
La Reine eut une fille, & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à peu près, mais moribond, mal sain,
Et qui mourut aussi, je croy, le lendemain.
Moy, j'allay cependant sans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payfan que l'or sçut engager,
De ce fardeau pour moy voulut bien se charger.
Je luy dis que l'enfant tenoit de moy naissance,
Qu'il devoit avec soin élever son enfance;
Je luy cachay toujours son nom & son pays;
Le Pasteur crut enfin tout ce que je luy dis.
Quinze ans se sont passez depuis cette aventure,
Votre Mere a payé les droits à la nature,
Et depuis ce longtems aucun mortel, je crois,
N'a pû de cette fille avoir ny vent ny voix.

ISMENE.

Je sçay depuis longtems ce que tu viens de dire,
Ta bouche avoit déjà pris soin de m'en instruire :
Ce souvenir encore augmente ma terreur,
Et vient justifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chasse,
Le Roy réveur, distrait, a paru tout de glace?
Ses regards inquiets m'ont dit son embarras,
Il sembloit m'éviter & détourner ses pas.

Ah! Cleanthis! je crains que quelque amour nouvelle
Ne luy fasse...

CLEANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
C'est une étrange chose! Il faut que les Amans
Soient toujours de leurs maux les premiers instrumens
Qu'un homme par hazard ait détourné la veuë
Sur quelque objet nouveau qui passe dans la ruë,
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gay, chagrin,
Qu'il n'ait pas ry, pleuré, parlé, que sçay-je enfin?
Voilà la jalousie aussi-tost en campagne!
D'une mouche on luy fait une grosse montagne :
C'est un traître, un ingrat, c'est un monstre odieux,
Et digne du courroux de la Terre & des Cieux.
Il faut aller plus doux dans le siècle où nous sommes.
On doit par fois passer quelque fredaine aux hommes,
Fermer souvent les yeux ; bien entendu pourtant,
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme si tranquille est d'un pénible usage,
Toujours quelque soupçon renaist pour l'allarmer.
Ah! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer!

CLEANTHIS.

Ouy! je me suis d'aimer par fois licentiée,
J'ay fait pis, dans Argos je me suis mariée.

ISMENE.

Toy, mariée ?

CLEANTHIS.

Ouy moy, mais à mon grand regret ;
Autant que je le puis, je tiens le cas secret.
Avant que les destins, touchez de ma misere,
Eussent fixé mon fort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup ; mais à vous dire vray,
Ce Mariage-là n'estoit qu'un coup d'essay ;
J'avois pris un mary brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joüeur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils sont presque tous. Je l'ay tant tourmenté,
Excedé, maltraité, rebuté, molesté,
Qu'enfin il m'a privé de sa veuë importune,
Le Diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Est-il mort ?

CLEANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus,
Qu'il a pris son party, nous ne nous sommes vûs ;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je croy, tous deux sans nous connoître ;
J'ay bien changé d'état ; & lorsqu'il s'en alla,
Je n'estois qu'une enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me sembler agreable,
Si de quelque plaisir mon cœur estoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chasser le chagrin, Madame, où je vous voy,
 Consentez, je vous prie, à venir avec moy
 Pour voir un animal qu'en ces lieux on ameine,
 Et que le Prince a pris dans la forest prochaine;
 Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'Ours,
 Il parle quelquefois, & rit presque toujours,
 On appelle cela, je pense... un Democrite.

ISMENE.

Tu rends assurément peu d'honneur au merite,
 L'animal dont tu fais un portrait non commun,
 Est un grand Philosophe.

CLEANTHIS.

Hé, n'est-ce pas tout un ?

ISMENE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moy, je te prie,
 Laisse-moy quelque temps toute à ma rêverie,
 J'en fais mon seul plaisir ; tout ce que tu m'as dit,
 Et mes jaloux soupçons m'occupent trop l'esprit.

CLEANTHIS.

Quelqu'un s'avance icy. Je m'en vais vous conduire.
 Et reviendray pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON, *en habit de Cour.*

Quand on a de l'esprit, ma foy, vive la Cour!
C'est là qu'il faut venir se montrer au grand jour ;
Et c'est mon centre à moy : bon vin, bonne cuisine.
J'ay calmé les fureurs d'une guerre intestine ;
J'ay d'abord pris ma part de deux repas exquis,
Et me voilà déjà vêtu comme un Marquis.
Cela me sied bien. Mais, quelqu'un icy s'avance...
C'est Thaler. Justes Dieux ! quelle magnificence !

SCENE III.

THALER, *en habit de Cour par dessus son habit de païsan*; STRABON.THALER, *vers la porte d'où il sort, à des domestiques qui éclatent de rire.*

Oh dame ! voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, & qu'on suive mes pas :
Si quelqu'un vient encor se gauffer davantage,
Je luy fangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voila ?

THALER.

Morgué, je ne sçay pas quelle graine c'est là.
Ils sont un Regiment de diverses figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous après moy comme des possédez.

(allant vers la porte.)

Palfangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantez
De voir un Gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voila.

STRABON.

Je te voy.

THALER.

Je n'ay point méchant air,
N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand Diable d'Enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ses airs de conquête,
Est mieux paré que toy des pieds jusqu'à la teste.

THALER.

Je suis, fans vanité, bien tourné, quand je veux,
 Et j'ay, quand il me plaist, tout autant d'esprit qu'eux;
 Qui fait le bel oyseau, c'est, dit-on, le plumage;
 Notre fille est de même en fort bon équipage.
 Allons, faut dire vray, je suis content du Roy,
 Morguenne, il en agit rondement avec moy.
 Ils m'ont bien fait dîner; c'est un plaisir extrême,
 D'avoir grand appetit, & l'estomach de même,
 Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'entent :
 J'ay mangé comme quatre, & j'ay trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y ferois volontiers tout le temps de ma vie.
 L'état où je me voy me fait émerveiller;
 M'est avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sauvage
 Tient encor à mes yeux quelque peu du village;
 Plante-toy sur tes pieds, te voila comme un sot,
 L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
 Des airs dévelopez! allons, fay-toy de feste,
 Remuë un peu les bras, balance-toy la teste,
 De la vivacité; dance, prends du tabac,
 Ne tens pas tant le dos, renfonce l'estomac.

*(Il luy donne un coup dans le dos & un autre dans
 l'estomach.)*

THALER.

Oh morgué, bellement; comme vous estes rude!
J'ay l'estomach démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix; Democrite vient :
Prend d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vais; aussi bien je petille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

SCENE IV.

DEMOCRITE, *suivy d'un* INTENDANT,
d'un MAISTRE D'HOTEL, *& de quatre*
grands Laquais; STRABON.

DEMOCRITE.

En ces lieux, comme ailleurs, je voy de toutes part
Mille plaisans objets attirer mes regards :

Les Grands & les Petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaisir tout m'offre un champ fertile ;
Et me voyant aussi dans un riche Palais,
Entouré d'officiers, escorté de valets,
Transporté tout d'un coup de mon séjour paisible,
Je me trouve moy-même un sujet fort risible.
Vous qui suivez mes pas, que voulez-vous de moi ?

L'INTENDANT, à *Democrite*.

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du Roy ;
Il prétend, s'il vous plaist, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne icy la place,
Et je viens vous offrir mes soins & mon sçavoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ay nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'Officier nécessaire,
Reglant votre maison, j'auray soin de tout faire ;
J'affirme, je reçois, je dispose des fonds,
Des Valets...

DEMOCRITE.

Ah ! tant mieux ; puisque dans les maisons
Vous avez sur les gens un pouvoir despotique,
De grace, reformez tout ce vain domestique ;
Je ne sçauroy souffrir toujourns à mes côtez
Ces quatre grands Messieurs droits sur leurs pieds plantez.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

DEMOCRITE.

Quoy! si je veux touffer, cracher, moucher, que sçay
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DEMOCRITE.

Cet usage à mon gré n'est ny prudent ny sage;
Les hommes qui souvent font tout mal à propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs deffauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bestises,
Pour faire à tout moment, & dire des sotises.
A quoy bon, s'il vous plaist, payer tant de témoins?
Messieurs, laissez-moy seul, & trêve de vos soins.

(au Maître d'hostel.)

Et vous, que vous plaist-il?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Le Prince à vous m'envoye,
Et pour Maître d'hostel il veut que je m'employe.

STRABON, à part.

Bon! voicy le meilleur.

DEMOCRITE.

C'est, entre vous & moy,
Auprès d'un Philosophe un fort chétif employ.

LE MAISTRE D'HOTEL.

J'espere avec honneur remplir mon ministere,
Et vous n'aurez, je croy, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

Je suis persuadé de reste.

L'INTENDANT, à *Democrite*.

Ce n'est point

Parce que l'amitié l'un & l'autre nous joint,
Mais je répons de luy, c'est un tres-honneste homme,
Fidele, incorruptible, équitable, œconome.

(*bas.*) Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAISTRE D'HOTEL, à *l'Intendant*.

Quand je ne ferois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus desinteressé, plus actif, plus adroit.

(*bas, à Democrite.*)

Prenez-y garde au moins, il ne va pas bien droit.

L'INTENDANT, au *Maistre d'hotel*.

Monsieur, en verité vous estes trop honneste ;
On sçait votre bon goût pour conduire une feste.
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En aussi peu de temps, sans bruit, sans embarras.

(*bas, à Democrite.*)

C'est un homme qui n'a l'ame ny la main nette,
Et qui gagne moitié sur tout ce qu'il achepte.

LE MAISTRE D'HOSTEL, à l'Intendant.

Tout le monde connoit votre esprit éclairé,
A gagner le procez le plus defesperé,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes,
Que dans une maison un long desordre a faites.

(*bas, à Democrite.*)

C'est un homme sans foy qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DEMOCRITE.

Messieurs, je suis ravi qu'en vous rendant service,
Tous deux en même temps vous vous rendiez justice :
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et servez-vous ainsi le reste de vos jours ;
Cette rare amitié, cette candeur sublime,
Me fait naître pour vous encore plus d'estime ;
Adieu.

SCENE V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits ;
De ces lâches flatteurs qui hautement vous loüent,
Et dans l'occasion tout bas se desavoüent ;
De ces menteurs outrez, ces caracteres bas,

Qui disent tout le bien & le mal qui n'est pas.
Des faux amis du temps reconnois les manieres :
Peut-estre ces deux là sont-ils des plus sinceres.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toute forte de biens ; & vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous même ?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joye est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, & qui ne disent rien ;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'esperance & les desirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectez & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux ;
Des complaisans en charge, & payez pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prest à dire ;
Celuy-cy qui bouffy du rang de son ayeul,
Se respecte soy-même, & s'admire tout seul.
Je te laisse à juger si de tant de matiere
J'ay pour rire à plaisir une vaste cariere.

STRABON.

Je m'en raporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays
Dis-moy, que dit, que fait, que pense Criseïs ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
 Elle se plaist icy bien mieux qu'en son Village,
 Elle a pris, comme moy, d'abord les airs de Cour,
 Elle veut déjà plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu?

STRABON.

Vous sçavez qu'en Princesse on la traite.
 Je la voyois tantost devant une toilette,
 D'une mouche assassine irriter ses attraits,
 Elle donne déjà le bon tour aux crochets,
 Elle montre avec art, quoy que novice encore,
 Une gorge timide, & qui voudroit éclore.
 Agelas l'observoit d'un œil plein de desirs.

DEMOCRITE.

Agelas?

STRABON.

Ouy, par fois il pouffoit des soupirs,
 Et je suis fort trompé si le Roy pour la belle
 Ne ressent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juste Ciel! quoy déjà!...

STRABON.

L'on va viste en ces lieux,
 Et l'air de ce pays est fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criseïs prend elle cet hommage?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage?
Montre-t-elle l'entendre?

STRABON.

Oh vrayment je le croy!
Elle l'entend déjà mieux que vous & que moy.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des fouris attrayants, des mines meurtrieres.
Oh! vive la nature!

DEMOCRITE.

En sçavoir déjà tant!

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas seroit plaissant.
Euh?

DEMOCRITE.

Ouy.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roy cherchant à plaire,
Comme un aventurier donnaît dans la Bergere?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout à fait.

STRABON.

Que nous serions heureux!
Notre fortune icy seroit faite à tous deux.

L'amour est, je l'avoüe, une belle manie ;
 Les hommes sont bien foux, rions-en, je vous prie :
 Je les trouve à present presque aussi sots que vous.

DEMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'estre encor jaloux ;
 J'etoufe, & je sens là certain poids qui m'opresse.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaist, cette sombre tristesse
 Du bien de Criseïs n'estes-vous pas content ?
 Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant ?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criseïs me donnent quelque ombrage.
 Son éducation est mon heureux ouvrage ;
 Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,
 Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agelas a grand tort d'employer sa puissance
 A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence,
 Qui doit estre en sa Cour en toute seureté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente ;
Et pour mieux étoufer cette flâme naiffante,
Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous : d'icy je ne veux point sortir,
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON *feul.*

Ma foy, le Philofophe
D'un feu long & difcret, dans fon harnois s'échaufe,
Le pauvre Diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute fa morale a parbleu fait le faut.
Allons fur fes pas... Mais, quelle eft cette égrillarde,
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

CLEANTHIS, *à part.*

Voila certes quelqu'un de ces nouveaux venus,
Et ces traits-là me font tout-à-fait inconnus.

STRABON, à part.

Mon port luy paroist noble, & ma mine assez bonne
 La Princesse a, je croy, dessein sur ma personne :
 Il ne faut point icy perdre le jugement,
 Mais en homme d'esprit tourner un compliment.

(haut.)

Madame, s'il est vray, selon nos axiomes,
 Que tous corps icy-bas sont composez d'atomes,
 Chacun doit convenir, en voyant vos traits,
 Que le vôtre est formé d'atomes bien parfaits.
 Ces organes subtils, d'où votre esprit transpire,
 Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aisément...

STRABON.

A mon air étranger? Parlez plus congrument.
 Je suis homme de Cour; & pour la politesse,
 J'en ay, sans me vanter, de la plus fine espee.

CLEANTHIS.

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler,
 Et tous nos Courtisans voudroient vous ressembler.

STRABON.

Je le croy.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'instruire
 Quel sujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'est par l'ordre du Roy que j'y viens aujourd'huy.
Je suis, sans me vanter, assez bien avec luy,
Le plaisir de nous voir quelquefois nous r'assemble,
Et nous devons, je croy, ce soir souper ensemble.

CLEANTHIS.

C'est un honneur qu'il fait à peu de Courtisans.

STRABON.

D'accord, mais il sçait vivre, & connoist bien ses gens.
Pour convive, je suis d'une assez bonne étofe,
Suivant de Democrite, & Garçon Philosophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous est noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux estre un maraud, si mes sens, en échange,
Auprès de vos appas ne font tout stupefaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah, Madame! il est vray qu'on est fait d'un modelle
 A ne pas attaquer vainement une Belle;
 On sçait de son esprit se servir à propos,
 Se plaindre, se broüiller, écrire quatre mots,
 Revenir, s'appaiser, se remettre en colere,
 Faire bien le jaloux, & vouloir se défaire,
 Commander à ses pleurs de sortir au besoin,
 Estre un jour sans manger, bouder seul en un coin,
 Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
 Lors que l'on sçait jouër ce rolle auprès des Belles,
 On est bien malheureux, & bien disgracié,
 Quand on manque à la fin d'en tirer aïsse ou pié.

CLEANTHIS.

La nature en naissant vous fit l'ame sensible.

STRABON.

Le soulfre préparé n'est pas plus combustible.

CLEANTHIS.

Ainsi donc, votre cœur s'est souvent enflamé?
 Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non, mais j'estois aimé.
 Je me suis signalé par plus d'une victoire :
 Mais si de vous aimer vous m'accordiez la gloire ;
 Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels,
 Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur feroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir icy vos vœux & votre offrande :
Mais certaine raison qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes désirs aussi j'en ay quelque'un contraire :
Mais où parle l'amour, la raison doit se taire.

CLEANTHIS, *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur estoit mort!

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit finy son sort!

CLEANTHIS, *à part.*

Que je me ferois fait un bonheur de luy plaire!

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bien-tost terminé notre affaire!

CLEANTHIS.

Votre abord est si tendre & si persuasif...

STRABON.

Vous avez un aspect tellement attractif...

CLEANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître aussi-tost on se pâme.

CLEANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous,
 Il faut nous separer. (*à part.*) Ah Ciel! si mon époux
 Avoit esté formé sur un pareil modele,
 Qu'il m'eût donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante belle
 Auprès de vos appas je deffens mal mon cœur.

(*à part.*)

Ah Ciel! si j'avois eû femme de cette humeur,
 Quelle felicité! & qu'en sa compagnie
 J'aurois avec plaisir passé toute ma vie!

SCENE VIII.

STRABON *seul.*

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
 Une belle me voit, je suis requis d'amour.
 Courage, mon garçon, continuë; encore une,
 Et te voila passé Maistre en bonne fortune.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, *Suite.*

AGENOR.

Criseïs par votre ordre en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bien-toft & la voir & l'entendre.
Mais si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroist bien prompt à s'enflâmer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantost cette nouvelle flâme,
Sois témoin du progrès : mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criseïs ; à chaque instant en elle
Je découvre, je voy quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moy, ses beautez ?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntez,

Son esprit se fait voir, même dans son silence,
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGENOR.

De ces feux violents quelle sera la fin?

AGELAS.

Je ne sçay.

AGENOR.

Mais, Seigneur, quel est votre dessein?

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel sera donc le sort de la Princesse?
Athenes, par un choix où chacun s'interesse,
Vous a fait Souverain sans aucune autre loy
Que d'épouser Ismene alliée au feu Roy.

AGELAS.

Mon cœur jusqu'à ce jour, sans nulle repugnance,
Suivoit de cette loy la douce violence;
Ce cœur mesme en secret souvent s'applaudissoit
De la nécessité que le sort m'imposoit :
Mais depuis le moment qu'une jeune Bergere
M'a charmé sans avoir nul dessein de me plaire,
Mon penchant pour Ismene aussi-tost m'a quitté,
Je me sens entrainer tout d'un autre costé.

AGENOR, *à part.*

Ciel, qui fçais mon amour, fais si bien, qu'en son ame
Puisse à jamais regner cette nouvelle flâme.

(*à Agelas.*)

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois ;
Et le sort prend plaisir, d'une chaine secrette,
D'allier quelquefois le sceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce deffaut de grandeur,
Pour Criseis encore irite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne sçay ce qu'annonce une telle aventure,
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure
Ce Payfan, de joye ou de vin transporté,
A laissé dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance :
On doit me l'apporter. Mais Criseis s'avance.

SCENE II.

CRISEIS, THALER, AGELAS,
AGENOR.

THALER, *à part, à Criseis.*

Je suis trop en chagrin, je vais luy dire, moy ;
Arrive qui pourra, n'importe ; je le voy :

Je m'en vais, palfangué, luy debrider ma chance.
(à Agelas.)

Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de fav
Sire, mettez dessus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGELAS.

Poursuivez. Quel sujet?

THALER.

Je ne veux point poursuivre,
Si vous n'estes couvert; je sçavons un peu vivre.

AGELAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté.
Et je ne sommes pas dignes de contredire.
Icy j'ons plus d'honneur que je ne sçauois dire,

Je fons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartien :
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'est pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conscience :
J'ay dans mon autre habit laissé par oubliance...
Avec tout mon esprit, morgué, je suis un fot.

AGELAS.

Quoy donc ?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGELAS.

Qui ?

THALER.

Vos Valets de chambre : ah ! la maudite engeance !
En me deshabillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bien-toft fait,
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gouffet ;
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous allarmez point, je vous le feray rendre ;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALER.

Tous les honnestes gens icy font des fripons.
Je sçay pourtant fort bien que ce n'est pas vous, Sire,
Je vous crois honneste homme, & je sçay bien qu'en dire :
Mais tout chacun icy, ne vous ressemble pas.

AGELAS, à *Agenor*.

Que l'on aille avec luy le chercher de ce pas,
Et qu'icy les plaisirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas considere.

THALER.

Ah! vous estes, Seigneur, par trop considerant;
Mais, parlant par respect, l'honneur que l'on me rend
Me confond; car tout franc, sans tant de préambule...
(à *Criseïs*.) Palsangué, te voila comme une ridicule!
Que ne répons-tu toy? Je m'embroüille toujours,
Lorsque d'un compliment j'entreprends le discours.

AGELAS, à *Tbaler*.

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux! j'ay fait un beau voyage!

SCENE III.

AGELAS, CRISEIS.

AGELAS.

Je ne sçay, Criseïs, si l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaisir peut arrester vos yeux;
Je ne sçay si la Cour vous plait, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village :

Mais je voudrois qu'icy vous puffiez recevoir
Tout autant de plaisir que j'ay de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontez qu'on aura peine à croire,
Le souvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût, si fortant des forêts,
Je ne me plaisois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaisir fait son unique affaire,
Où les Dames sur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGELAS.

Parmy les Courtisans, dont la foule épanduë
Brille dans cette Cour, & s'offre à votre veuë,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arreste à voir de tels objets,
Et dise de son cœur les sentimens secrets.
Il en est un pourtant, si j'ose icy le dire,
Qui d'un charme flateur que sa presence inspire,
Se distingue aisément, & qui de toutes parts
S'attire fans efforts les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paroistre ?

CRISEIS.

Oh, beaucoup. A son air, on voit qu'il est le maistre.
Les autres, devant luy, timides & défaits,
Ne paroissent plus rien, & deviennent si laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne?

CRISEIS.

Je ne sçay point, Seigneur, ce que c'est que d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pû vous enflâmer?

CRISEIS.

Non; l'on est, dans les bois, d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous disoit qu'il vous aime?

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moy, Seigneur! Je me garderois bien
S'il me parloit ainsi, d'en croire jamais rien.
On parle dans ces lieux autrement qu'on ne pense;
Les plus sinceres cœurs... Mais Democrite avance.

SCENE IV.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS,
STRABON.

AGELAS, à *Democrite*.

Avec bien du plaisir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau séjour?

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ay commandé, par un ordre suprême,
Qu'on vous y respectast à l'égal de moy-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas, qu'avec tout votre soin,
Seigneur, je ne voulusse estre déjà bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma sphere,
Un animal venu d'une terre étrangere :
Chacun ouvre les yeux, & me prend pour un Ours ;
Je ne suis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un Courtisan faire l'apprentissage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ny jusqu'à tel excès descendre, & me plier.
Ainsi, pour faire bien, permettez que sur l'heure

Nous allons tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criseïs, moy, nous vous en prions tous.

STRABON, à *Democrite*.

Alte-là, s'il vous plaist, ne parlez que pour vous.
En ce lieu plus qu'ailleurs, je suis moy dans ma sph

AGELAS.

Si Criseïs le veut, je consens à tout faire.

(à *Criseïs*.)

Parlez, expliquez-vous.

CRISEÏS.

Seigneur, l'obscurité
Convienendroit beaucoup mieux à ma simplicité :
Mais s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;
Et s'il m'estoit permis de me faire un sejour,
Je n'en choisirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, à *part*.

Quel heureux naturel ! Le charmant caractère !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE, à *Criseïs*.

C'est fort bien fait. La Cour a pour vous des appas ?
Quoy ? vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas
Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément,
Où tout le sçavoir faire est un raffinement,

Où les grands, les petits, font, d'une ardeur commune
Attelez jour & nuit au char de la fortune ?

AGELAS, à *Democrite*.

La Cour qu'en ce tableau vous nous representez,
Vous ne la prenez pas par ses plus beaux costez.

STRABON.

Hé non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laisse,
Convenez que toujours l'esprit, la politesse,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit y font dans leur éclat...

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le sexe y tient un doux empire,
Qu'on rend à la beauté les respects qu'elle attire,
Et que deux yeux charmans, tels qu'à present j'en vois,
Peuvent pretendre icy les honneurs dûs aux Rois.
Mais une autre raison que près de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joye,
Doit malgré vos dégoûts vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle est, s'il vous plaist, cette raison ?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour? De passions me croyez-vous capable?

AGELAS.

Me preserve le Ciel d'un jugement semblable!

DEMOCRITE.

Democrite est-il homme à se laisser toucher?

(à part.) Je ne le suis que trop, j'ay peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de passions, degagé de foiblesse,
 Votre cœur, je le sçay, se ferme à la tendresse;
 Chacun ne parvient pas à cet état heureux:
 C'est de moi dont je parle, & je suis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous estes amoureux?

AGELAS.

Ouy.

DEMOCRITE.

Mais dans cette affaire
 Ma presence, je croy, n'est pas trop necessaire.
 Absent comme present vous pouvez à loisir
 Suivre les mouvements de ce tendre desir.

AGELAS.

J'adore Criseïs, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

Ah, ah! nous y voilà!

DEMOCRITE.

Bon, bon! vous voulez rire!
Un grand Roy comme vous, au milieu de sa Cour,
Voudroit-il s'abaisser à cet excès d'amour?
Que diroit, s'il vous plaist, tout votre Areopage?

AGELAS.

Pour me déterminer, j'attens peu son suffrage.
Ouy, belle Criseïs, je sens pour vous un feu,
Dont je fais avec joye un éclatant aveu :
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien.

CRISEÏS.

Ma surprise est extrême,
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roy ;
Mon silence, Seigneur, répond assez pour moy.

AGELAS.

Ce silence douteux, à trop de maux m'expose.

(*à Democrite.*)

Vous, qui voyez le rang que l'amour luy propose,
Secondez mes désirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moy, Seigneur?

AGELAS.

Ouy, je veux de vous tenir son cœur.
Vos conseils ont sur elle une entiere puissance ;
Vantez-luy mon amour bien plus que ma naissance.

DEMOCRITE.

Par grace ! de ce soin, Seigneur, dispensez-moy,
Je n'ay point les talens propres à cet employ.
Je suis un foible Agent auprès d'une Maistresse,
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse ;
Votre amour, où vos soins veulent m'interesser,
Reculeroit, Seigneur, plustost que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attens tout de vous, je connois votre zele ;
Un soin m'apelle ailleurs, je vous laisse avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
Mettre mes interests en de meilleures mains ?
Je vous quitte.

STRABON, *à part, à Democrite.*

Voila, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la Philosophie.

SCENE V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

DEMOCRITE, à *Criseis*.

Le Roy me charge ici d'un fort honneste employ,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.
Il vient de m'ordonner de disposer votre ame,
Et la rendre sensible à sa nouvelle flâme.
La charge est vrayment belle; & pour un tel dessein,
Il ne me faudroit plus qu'un Caducée en main.
Quels sont vos sentimens? que pretendez-vous faire?

CRISEIS.

C'est de vous que j'attens un avis salutaire.
Que me conseillez-vous de faire en cas pareil?
Car je pretens toujours suivre votre conseil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conseille?

CRISEIS.

Ouy.

DEMOCRITE, à *part*.

Je ne sçay que dire.

(*baut.*)

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISEIS.

Ah ! que j'ay de plaisir que cet avis flateur
 Se raporte si bien au penchant de mon cœur !
 J'estois, je vous l'avouë, en une peine extrême,
 Et n'osois tout-à-fait me fier à moy-même.
 Je sentois pour le Prince un mouvement secret,
 Et je ne sçavois pas si c'est bien ou mal fait.
 Maintenant que je vois le party qu'il faut prendre,
 Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DEMOCRITE.

Pour luy vous sentez donc cet appetit secret ?
 (*bas*) J'ay bien peur d'estre icy curieux indiscret !

CRISEIS.

Quand le Prince tantost s'est offert à ma veuë,
 J'ay senty dans mon cœur une flâme inconnuë.
 Tout ce qu'il me disoit me donnoit du plaisir ;
 Ma bouche a laissé même échaper un soupir.
 En cessant de le voir, une tristesse affreuse
 Tout d'un coup m'a renduë inquiete & rêveuse ;
 A son air, à ses traits, j'ay pensé tout le jour :
 Je l'aime, si c'est là ce qu'on apelle amour.

STRABON.

Ouy, voila ce que c'est. Pestel quelle ignorante !
 Vous estes devenuë en un jour bien sçavante,
 Vous n'aviez pas besoin tantost de nos leçons :
 Ny nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc vous aimez.

CRISEIS.

Moy?

DEMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les simptomes d'amour que cause la nature.

CRISEIS.

Quoi, c'est là ce qu'on nomme amour?

DEMOCRITE.

Et vraiment, ouy.

CRISEIS.

Si j'aime; en verité, ce n'est que d'aujourd'huy.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre ame
N'exciteroit jamais une amoureuse flâme.

CRISEIS.

Je n'en connoissois point; & je les croyois tous,
Tels que vous les difiez, & formez comme vous.

STRABON, *bas, à Democrite.*

Cette sincerité devrait vous rendre sage.

DEMOCRITE.

Je fens qu'elle a raison, & cependant j'enrage.
 J'ay tort de m'emporter, reprenons desormais
 L'esprit qui nous convient, rions sur nouveaux frais
 Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
 Sont bien vuides de fens, bien pleins d'extravaganc
 De se laisser mener par de tels animaux,
 Connoissant, comme ils font, leur foible & leurs dé
 Il n'en est presque point, qui vingt fois en sa vie
 N'ait senty les effets de quelque perfidie :
 Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
 Redonner dans le piege où l'on les a vûs pris ;
 A grand'peine échapez de leurs derniers naufrages,
 Ils vont tout de nouveau défier les orages.
 Continuez, Messieurs, foyez encor plus fous,
 Justifiez toujours mes ris & mes degoûts.
 Ces ris dans l'avenir porteront témoignage,
 Que je n'ay point esté la dupe de mon âge,
 Et que je comprends bien que tout homme eu un me
 Est, sans m'en excepter, l'animal le plus sot.

CRISEIS, à *Democrite.*

J'aime à voir que malgré votre austere caprice,
 Comme aux autres humains vous vous rendiez justic
 Je vais trouver le Prince, & luy dire l'ardeur
 Dont vous avez voulu parler en sa faveur.

SCENE VI.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant; quel chagrin vous tourmente?
La chose me paroît cependant fort plaisante.
La peste! quel enfant! Pour moy je suis surpris
Comme aux filles l'esprit vient vifte en ce Pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moy plus mortel que la peste,
Ce n'est pas sans raison que mon cœur te deteste.

SCENE VII.

DEMOCRITE, STRABON,
LE MAISTRE D'HOSTEL.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Messieurs, fervira-t-on? Le diner est tout prest.

STRABON.

Ouy, qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plait.
Allez vifte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Vingt cuifiniers ont fait de leur mieux pour vous plair

DEMOCRITE.

Vingt cuifiniers?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'est bien peu! vraiment

LE MAISTRE D'HOTEL.

Ils ont mis de leur Art tout le raffinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit, de voir qu'avec un soin extrême,
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même!
A force de ragoûts, & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents.
Il sçait le peu de jours qu'il a des destinées,
Et tâche autant qu'il peut, d'abreger ses années.
Vous estes dans votre Art tous de francs Assassins,
Produits par les Enfers, payez des Medecins;
Et si l'on agissoit en bonne Politique,
On vous banniroit tous de chaque Republique.

(Il sort.)

STRABON, *au Maître d'hostel.*

Il faut le laisser dire, aller toujours son train,
Et si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.

En jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les Bois & le Village.
On a, morgué, raison, & c'est bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en son País;
Il n'y sera qu'un sot tout le temps de sa vie;
Il a biau se sentir du talent, du genie,
Estre bianfait, avoir le discours bien perdu;
Bon! c'est, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en felicite.

THALER.

Icy du premier coup on connoist le merite ;
D'aussi loin qu'on me voit on m'oste son chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce sejour nouveau ?

THALER.

Si je m'y trouve bien ! Je ris, je me goberge,
Que je sommes écheus dans une bonne Auberge !
Notre bijou s'en va nous estre rapporté,
Notre hoste est bon vivant, difons la verité.

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage ;
Ces termes-là, mon Pere, estoient bons au Village.
Si l'on vous entendoit parler ainsi du Roy,
On pourroit se mocquer & de vous & de moy.

THALER.

Dame, je fis fâché que mon discours vous choque.
Chacun parle à sa guise, & qui voudra s'en moque,
J'ai pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous tous.

CRISEIS.

Excusez si je prens cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétens donc apprendre à parler à ton Pere ?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Ecoute, vois-tu bien,
Dame, on n'est pas un sot, quoi qu'on ne sçache rien.
Parce que te voila de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISEIS.

Je sçai trop...

THALER.

Je prétens qu'on me respecte, moi.

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'est bien fait; quand je parle, il faut que l'on m'écou

CRISEIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'esteme.

CRISEIS.

Ouy.

THALER.

Me révere.

CRISEIS.

Sans dou

SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

Ah! te voila, Thaler! Ta mine hétéroclite
 Me rejoûit l'esprit. Serviteur, Criseïs.
 Dans ce riche attirail, sous ces pompeux habits,
 Dirois-tu que c'est là ta fille?

THALER.

En ces matieres
 Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyont gueres.

DEMOCRITE.

Cela lui sied fort bien, & cet air dédaigneux,
 Qu'elle a pris à la Cour, lui sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis appercû déjà.

CRISEIS, à *Democrite*.

Je suis bien-aïse
 Que mon air tel qu'il soit, vous contente, & vous plaise.

DEMOCRITE, à *Criseïs*.

A de plus hauts desseins vous aspirez icy,
 Et me plaire n'est pas votre plus grand soucy.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entens, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y respecte autant que ma personne.
Je suis maistre... une fois.

CRISEIS, à *Thaler*.

Je vois avec plaisir
Vos ordres s'accorder à mon juste desir ;
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un tres-profond respect pour la Philosophie.
Pour d'autres sentimens, je puis m'en dispenser,
Sans bleffer mon devoir, ny fans vous offenser.

SCENE III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

Quelle mouche la picque? A qui diable en a-t-elle?
Alle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne sçay, mais depuis qu'elle est en ce païs
Elle fait peu de cas de ce que je luy dis.

DEMOCRITE.

Un soin plus important à present la tourmente.
Auroit on jamais crû que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaisir d'élever de mes mains,

Eût trompé mon espoir, & trahi mes desseins?
 Agelas s'est épris, en la voyant paroître,
 Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour est traitre.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & son éclat flatteur,
 A de ses faux brillans seduit son jeune cœur.
 De son malheur prochain nous sommes les complices,
 Nous l'avons amenée au bord des précipices :
 Car, sans t'en dire plus, tu t'imagines bien
 Le but de cet amour.

THALER.

Ouy, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus viste.

THALER.

Abandonner la Cour?

DEMOCRITE.

Ouy.

THALER.

C'est un si bon giste!
 Je m'y trouve si bien!

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'icy Crifeis au plûtoft;
C'est à toy que le Roy fait la plus grande offence.

THALER.

Je le voy bien; pour faire icy fa manigance,
Morgué, le Prince a tort de s'adresser à moy,
Il s'imagene donc, que parce qu'il est Roy...
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'est, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire.
Mais ils n'en croqueront, ma foy, que d'une dent :
Je vais faire beau bruit. Serviteur cependant.

SCENE IV.

DEMOCRITE *seul.*

Dieux! que fais-je? où m'emporte une indigne tendresse?
Suis-je donc Democrite? & quelle est ma foiblesse!
Pendant que je suis seul, laissons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.

Depuis assez long-temps mon rire satyrique
 Sur les autres répand une bile cînique;
 Je veux, sans nuls témoins, rire à présent de moy,
 Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
 J'aime... C'est bien à toy, Philosophe rigide,
 De sentir l'aiguillon d'une flâme perfide!
 Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?
 Un enfant de quinze ans! Tu prétens la charmer,
 Adonis suranné! Mais un pouvoir suprême
 Me commande, m'entraîne en dépit de moy-même.
 Ah! c'est où je t'attens, le plus lâche des cœurs,
 Il te faut des chemins tout parsemez de fleurs;
 Tu ne sçaurois saisir ces haines rigoureuses,
 Que sentent pour l'amour les ames genereuses;
 Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
 Homme pusillanime, imbecille, brutal!
 Ce n'est pas encor tout, vois où va ta folie :
 Toi qui veux te targuer de la Philosophie,
 Tu conduis Criseïs, en quels lieux? A la Cour.
 Ah! qu'ensemble on voit peu la prudence & l'amour!
 Mais on vient. Finissons un discours si fantasque;
 Pour sauver notre honneur, remettons notre masque.

SCENE V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

CLEANTHIS, à part.

On voit assez, à l'air dont il est habillé,
 Que c'est l'original dont on nous a parlé.

(haut.)

Vous qui dans les foreſts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la Philoſophie,
Quel noir demon vous pouſſe à cauſer notre ennuy,
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui ?

DEMOCRITE.

Je n'en ſçay vraiment rien ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'icy malgré moy le Roy m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter, & me faire en un jour,
De Philoſophe actif, un Oïſif de la Cour.

CLEANTHIS.

Sçavez-vous bien qu'icy votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque ?

DEMOCRITE.

Je le croi : ſur ce point j'ai peu de vanité,
Et mon deſſein n'eſt point de plaire, en verité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort ; il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince ni galopin que vous ne faſſiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non ? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant,
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiffant.

CLEANTHIS.

Iſmene icy m'envoye, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect icy l'allarme & l'effarouche.

Le Roy luy doit sa foy : cependant, à ses yeux,
On sçait qu'à Criseïs il adresse ses vœux.
Par de lâches conseils, dont vous estes prodigue,
C'est vous, à ce qu'on dit, qui menez cet intrigue.

DEMOCRITE.

Moy!

CLEANTHIS.

Vous. C'est une honte, à l'âge où vous voila,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche est plaissant, & nouveau, je vous jure ;
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLEANTHIS.

Riez !

DEMOCRITE.

Si vous sçaviez l'intérêt que j'y prens,
Vous m'accuseriez peu de ces soins obligeans ;
Vous me connoissez mal. C'est une chose étrange,
Comme dans ce Païs on prend toujours le change.

CLEANTHIS.

Quoy ! le Prince tantost ne vous a pas commis
Le soin officieux d'attendrir Criseïs ?
Et vous, n'avez-vous pas pris soin de la reduire ?

DEMOCRITE.

Cela peut estre vray ; mais bien loin de vous nuire,

Ce jour verroit Ismene entre les bras du Roy,
S'il vouloit de son choix se rapporter à moy.
C'est un fait tres-constant,

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire :
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit, j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes sur tout.

CLEANTHIS.

Et de qui riez-vous?

DEMOCRITE.

Mais, de vous la premiere,
De votre air; vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout en vous, haut & bas, est artificieux.
Pour paroistre plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit sur votre teste une longue coëffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture,
En sorte qu'en ostant ces secours superflus,
Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,
Faire quand nous voulons bien enrager les hommes.

Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour,
Vous ferez sagement, car aussi bien la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Est bien lasse de vous.

DEMOCRITE.

Et moy bien plus las d'elle ;
Et je vais de ce pas preparer avec soin,
Que l'Aurore en naissant m'en trouve deja loin.

SCENE VI.

CLEANTHIS *seule.*

L'affaire est en bon train pour la Princesse Ismene :
Mais pour mon compte à moy, je suis assez en peine.
Je voudrois arrester le Disciple en ces lieux ;
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux,
Son tour d'esprit me charme, il fait tout avec grace,
Il n'est rien que pour lui de bon cœur je ne fasse.
Le Ciel me le devoit, pour me recompenser
De mon premier mary. Je le vois s'avancer.

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

Ôuf! je fuis bien guedé! Par ma foi, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence,
C'est mon sistême à moi, l'esprit croist dans le vin,
Je m'en sens deja plus trois fois que ce matin.
Je me vange à longs traits de la Philosophie.

(à Cleanthis.)

Hé, vous voila, Princeffe, Infante de ma vie!
Vous voyez un Seigneur fort satisfait de foy,
Un convive échapé de la table du Roy,
Il tient bon ordinaire, & je l'en felicite.

CLEANTHIS.

Au Disciple fameux du sçavant Democrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur estoit dû.

STRABON.

C'est un petit repas que le Roy. m'a rendu :
Nous nous traitons par fois.

CLEANTHIS.

Vous ne sçauriez mieux faire,
Rien ne fait des amis comme la bonne chere;

Quoy qu'on embrasse icy des gens de tous métiers,
 Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoi que grand, ne me toucheroit guere,
 Si je n'estois bien seur du bonheur de vous plaire.
 Vous aimer est un bien pour moy plus precieux,
 Qu'estre admis à la table & des Rois & des Dieux,
 Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fêtes,
 De morceau si friand à mon goût que vous l'estes.

CLEANTHIS.

N'estes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
 Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bù?
 A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse;
 Qui vont en cet état aux pieds de leur maitresse
 Exhaler les transports de leurs brûlans desirs,
 Et pousser des hoquets en guise de sôupirs?
 De nos jeunes Seigneurs c'est assez la maniere.

STRABON.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractere,
 Bacchus n'est point chez moi l'interprete d'amour,
 J'ai près du sexe enfin l'air de la vieille Cour.
 Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paroître,
 Et de ses mouvemens n'a plus esté le maitre;
 L'esprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
 Tout en vous s'est uny contre ma liberté.

CLEANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance,
Qui me fait hazarder la mesme confiance :
Mais je vous avou'ray qu'à vos premiers regards
Mon foible cœur s'est vu percé de toutes parts.
Je ne sçay quel attrait & quel charme invisible,
En un instant a pû me rendre si sensible,
Et je n'ay point senty de transport aussi doux
Pour tout autre mortel que j'en ressens pour vous.

STRABON.

En vous reciproquant, vous estes, je vous jure,
De ces heureux transports payée avec usure ;
L'on n'a jamais senty de feux si violents
Que ceux qu'auprès de vous & pour vous je ressens.
Mais ne puis-je sçavoir, en voyant tant de charmes,
Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes ?

CLEANTHIS.

Bon ! que vous serviroit de sçavoir qui je suis ?
Ce nous seroit peut-estre une source d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma foiblesse.

STRABON.

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendresse !

CLEANTHIS.

Je devrois bien plutôt songer à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme est d'un naturel si volage & si traître...
Qui le sçait mieux que moy ?

STRABON.

Vous en avez peut-estre
Esté souvent trahie. Icy, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ay pour mes pechez quelquefois fait l'épreuve.
Estes-vous fille ?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLEANTHIS.

Je ne sçay.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous mocquez de nous.
De quelle espece donc, s'il vous plaist, estes-vous ?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me suis mariée :

Mais depuis le longtems que sans époux je vis,
Je ne sçaurois passer pour femme, à mon avis,
Ny pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mary que j'eus est mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce discours, quoy qu'abstrait, me paroist assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ny garçon,
Et mon sort de tout point est si conforme au vôtre,
Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLEANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ny veuve!

CLEANTHIS, *à part.*

Le cas est tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure est tres neuve.

(*à Cleanthis.*)

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans époux ?

CLEANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goute un fort si doux.
 J'avois pris un mary fourbe, plein d'injustices,
 Qui d'aucune vertu ne rachetoit ses vices ;
 Yvrogne, débauché, scelerat, ombrageux ;
 Pour sa mort je faisois tous les jours mille vœux.
 Enfin le Ciel plus doux, touché de ma misere,
 Luy fit naistre en l'esprit un dessein salutaire ;
 Il partit, me laissant par bonheur sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le mesme temps,
 Inspiré par le Ciel, je quittay ma patrie,
 Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie,
 Jamais un tel Démon ne sortit des Enfers ;
 C'estoit un vray lutin, un esprit de travers,
 Un vieux singe en malice, insolente, revêche,
 Coquette, sans esprit, menteuse, pigrièche ;
 A la noyer, cent fois je m'étois attendu ;
 Mais je n'en ay rien fait, de peur d'estre pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous est vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moy ne l'eût point ménagée,
 Elle auroit fait le fant.

CLEANTHIS.

Et, de grace, en quels lieux
 Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS, *à part.*

Dans Argos!

STRABON.

Où la fortune a-t'elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modèle?

CLEANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

Dans Argos! (*haut.*) Et, s'il vous plaist, quel nom
Portoit ce cher Epoux?

CLEANTHIS.

Il se nommoit Strabon.

STRABON.

Strabon? (*à part.*) Aih!

CLEANTHIS.

Pourroit-on aussi; sans vous déplaire,
Sçavoir quel nom portoit cette Epouse si chere?

STRABON.

Ceanthis.

CLEANTHIS.

Ceanthis! (*à part.*) C'est luy.

STRABON, *à part.*

C'est elle ! ô Dieux !

CLEANTHIS, *à part.*

Ses traits n'en disent rien, mais je le sens bien mieux
Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hazard n'estes-vous point ma femme ?

CLEANTHIS.

Monsieur, par aventure estes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela soit, car je sens que pour vous
Dans mon cœur tout-à-coup ma flâme est amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître ? Après un si longtems,
Qui t'amene en ces lieux ? Qu'est-ce que tu prétens ?

STRABON.

M'en aller au plutoft. Que ma surprise est forte !
Dis-moy, ma chere enfant, pourquoy n'es-tu pas morte ?

CLEANTHIS.

Pourquoy n'es-tu pas mortel Indigne scelerat,
Déferteur de ménage, & maudit renegat !
Pour t'arracher les yeux.

STRABON.

Ah! doucement, Madame,

(à part.)

O pouvoir de l'hymen! quel retour en mon ame!

CLEANTHIS, *à part.*Je ressentois pour luy les transports les plus doux :
Helas! qu'allois-je faire? il étoit mon époux.*(haut.)*Va, fuy; que le Demon, qui te prit en ton giste |
Pour t'amener icy, t'y remporte au plus viste;
Evite ma fureur, retourne dans tes bois.

STRABON.

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois :
J'aime mieux estre hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nuds pieds sur des épines,
Que de vivre avec vous; adieu.

CLEANTHIS.

Que je le hais!

STRABON.

Qu'elle est laide à present, & qu'elle a l'air mauvais!

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*

Je suis tout confondu. Quelle étrange aventure!
Ma femme en ce païs, & dans cette figure!
La Coquine aura sçu, par quelque amy present,
Se faire consoler de son époux absent :
Mais elle n'aura pas plus long-temps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage :
J'ay fait réflexion sur son sort & le mien,
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez & trop long-temps un chagrin domestique
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et puisque mon destin m'amene en ce séjour,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux, si mon épouse gronde,
Elle peut à son tour aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

Palsangué, je commence à me mettre en fouci,
Mon bijou ne vient point; voyez-vous, ces gens-ci
Vous promettent assez, mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoy?

THALER.

Vous ne sçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en sçay rien.

THALER.

Vous avez veü tantost ce brasselet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon ! ne me l'ont-ils pas déjà pris ?

STRABON.

Comment ? Diable !

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
 Disant que l'autre estoit trop ignominieux ;
 Je me suis veü si brave, & j'estois si joyeux,
 Que je n'ay pas songé de fouiller dans ma poche ;
 Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
 Ta memoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sçait ce qu'on fait.
 Mais le Roy m'a promis de me le faire rendre :
 Pour cela tout exprés je viens icy l'attendre,
 Après quoy je dirons serviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce sejour,
 J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire ?
 T'a-t'on fait quelque pièce encor ?

THALER.

Tout au contraire,
 C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié ;

L'un me baille un soufflet, & l'autre un coup de pié,
L'autre une croquignole; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire careffe :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
J'ay vû manger le Roy, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû?

THALER.

Face à face,
Comme ces gros Monfieux, je tenois là ma place,
Et stanpendant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! & pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toujours esté droit, hors notre femme, da,
Qui faisoit jafer d'elle un peu par-cy par-là.

STRABON.

Te voila bien malade ! Elle tient de sa mere ;
Prétens-tu reformer cet usage ordinaire ?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'est tant mieux, animal, si le fort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? qui dit cela ?

STRABON.

C'est moy qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moy, n'en fais que r

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour ;
J'ay bien plus de sujet de me plaindre à mon tour :
Un chagrin différent s'empare de notre ame,
Tu pers ton bracelet, moy je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme ? estes-vous marié ?

STRABON.

Helas ! mon pauvre enfant, je l'avois oublié :
Mais le Diable en ces lieux (qui l'eut pû jamais croire ?)
M'en a subitement rafraîchi la mémoire.
Ah ! la voila qui vient, c'est elle, je la voy.

THALER.

Qu'elle a de beaux habits ?

STRABON.

Ils ne font pas de moy.

SCENE III.

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

CLEANTHIS, à *Strabon*.

Quoy ! malgré les transports dont mon ame est émue,
Osés-tu bien encor te montrer à ma veuë ?
Et pourquoy n'es-tu pas déjà bien loin d'ici ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien aussi.
Si mon fatal aspect icy vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un si funeste objet?
(Thaler regarde Cleantbis avec attention.)

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou si de la sagesse un beau feu vous excite,
Allez dans les deserts, & suivez Democrite ;
De vous voir avec lui je seray peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors viste de ces lieux, redoute mon couroux.
(à Thaler.)

As-tu bien-tost assez contemplé ma figure ?

THALER, *à part.*

J'ay quelque souvenir de cette creature.

STRABON.

C'est là que l'on apprend à corriger ses mœurs,
Et d'un flegme moral reprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaist, moy, me mettre en colere

THALER, *à part.*

C'est elle, je le voy, plus je la confidere.

STRABON.

N'adoucierez-vous point cet esprit petulant?

THALER, *à part.*

Voila celle qui vint m'apporter son enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine en te voyant s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide Epoux!

THALER, *à Strabon.*

C'est donc là votre femme?

STRABON.

Helas! ouy.

THALER, *prenant Cleanthis par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois?

THALER.

Ouy, s'il vous plaist.

CLEANTHIS.

Vous rêvez;

Je ne vous connois point, mon amy, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'est-ce que j'entens ?
Je n'en eus jamais d'elle, & c'est nous faire honte.

THALER, à *Strabon*.

Elle n'a pas laissé d'en avoir à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Justes Dieux ! verray-je d'un œil sec
Le front d'un Philosophe endurer tel échec ?

CLEANTHIS, à *Thaler*.

Quoy ! tu pourrois, maraut, avec pareille audace,
Me soutenir?... (*à part.*) J'ay vû quelque part cette face.

THALER, à *Cleantbis*.

Ouy, je le soutiendray, c'est, palsanguene, vous,
Qui vint par un matin mettre un enfant chez nous :
Si bien, que vous disiez que vous estiez sa mere.

CLEANTHIS.

Qui ? moy ?

THALER, à *Strabon*.

Je suis ravy que vous foyez son pere,
C'est un gentil enfant.

STRABON, à *Cleantbis*.

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun sujet!

CLEANTHIS.

Vous estes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandestin... Est-il maffe ou femelle?

THALER.

C'est une belle fille, & laquelle, ma foy,
Ne vous ressemble guere.

STRABON.

Oh! vraiment, je le croy.

SCENE IV.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS,
STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE, à *Agelas*.

Seigneur, il ne faut pas m'arrester davantage :
Je jôie en votre Cour un fort sot personnage ;
Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux,
Je sçay que ce n'est point du tout pour mes beaux yeux.

AGELAS.

Votre rare merite en est l'unique cause.

DEMOCRITE.

Mon merite ? Ah ! vraiment, c'est bien prendre la chose
Si vous le connoissiez en effet tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous paroist.

AGELAS.

Icy votre presence est encor necessaire ;
Je veux que vous voyiez terminer une affaire,
Après quoy vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler, & Strabon, chercher d'autres destins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criseïs m'engage.

THALER.

A ma fille?... (*à part.*) Morgué, ces Courtifans de Cour
Ont tous comme cela des vartigots d'amour.

CRISEÏS.

Il ne faut point, Seigneur, surprendre ma foiblesse
Par le flateur aveu d'une feinte tendresse;
Je connois votre rang, de plus je me connois :
Vous respecter, Seigneur, est tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les destins en vain par la naissance
Ont mis entre nous deux une vaste distance,
J'en appelle à l'amour, il est beaucoup plus fort
Que le sang, que les Loix, que les Dieux, & le fort :
Je veux sur votre front mettre le Diadème.

THALER, à Criseïs.

Ne va pas t'y fier! ce n'est qu'un stratagème.

SCENE V.

ISMENE, AGELAS, AGENOR, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, à *Agelas*.

Seigneur, il court un bruit, que je ne sçaurois croire,
Il interesse trop mes droits & votre gloire.
J'aprens que vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criseïs en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage,
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage,
Et mon choix l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut reparer assez l'injustice des Dieux.

DEMOCRITE, à *Agelas*.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGELAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flaté mon ame.

THALER, à *part*.

Tatigué! queu malin! (*à Agelas.*) Rendez-moy mon bi
Et je prens, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR, *donnant le bracelet au Roy.*

Par les soins que j'ai pris, on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien osté?

AGELAS.

Les yeux sont ébloüis
Des traits de feu qu'on voit... Mais (*à Thaler.*) d'où vient ce rubis?

THALER.

Du Pays des rubis; il est à notre fille.

AGELAS.

Comment?

THALER.

Ouy, c'est, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircy-nous le fait sans feinte & sans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis est plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce discours ambigu cache quelque mystere :
Explique-toy.

THALER.

Morgué, je ne suis point son Pere,
Puisqu'il faut vous le dire, & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juste Ciel!

THALER.

Je ne fais que lui prester mon noni,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS, à part.

Le denoûment s'avance.

AGELAS.

Et quel est donc celui qui lui donna naissance?

STRABON, à part.

Ce n'est pas moi, toujours.

THALER, montrant Cleanthis.

Cette femme, je croy,
Si vous l'interogez, le dira mieux que moy.
La drolesse un matin s'en vint, bon jour bon œuvre,
Jusqu'à notre maison porter ce biau chef d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi, quelle calomnie!

THALER, à Cleanthis.

Oh! je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui? moi, j'aurois...

THALER.

Ouy, vous.

AGELAS, à *Cleantis*.

Ne dissimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ay satisfait aux ordres de la Reine,
Qui, de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismene
Et luy voulant au Trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux! cette étrange aventure?
Mais hélas! n'est-ce point une heureuse imposture!

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait constant.

STRABON, à *part*.

Je reprends mes esprits.

AGELAS, à *Criseïs*.

Il est temps qu'à present, puisque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le Sceptre & la Couronne.
Je vous rends votre bien, Madame, & desormais
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du sort où j'estois née ;
 Maintenant que le Ciel, changeant ma destinée,
 Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait souffrir,
 Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS, à *Ismene*.

Madame, vous voyez mon destin & le vôtre,
 Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre,
 (*montrant Agenor.*)

Mais ce Prince pourra, sensible à vos attraits,
 De la perte du Trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agenor, à mes yeux, vaut bien une Couronne.

AGENOR.

Seigneur...

AGELAS, à *Thaler*.

Vous, dont je tiens cette aimable personne
 Demandez; je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites-moy Maltotier toujours pour commencer.

DEMOCRITE, à *Agelas*.

Seigneur, depuis long-temps je garde le silence,
 Un tel événement étourdit ma prudence;
 Interdit & confus de tout ce que je vois,
 J'ay peine à retrouver l'usage de la voix :

Il est temps cependant de me faire connoître.
Je n'ai point esté tel que j'ai voulu paroître.
Vraiment foible au dedans, Philosophe au dehors,
L'esprit estoit la dupe & l'esclave du corps,
Deux yeux, deux yeux charmans avoient, pour ma ruine
Détraqué les ressorts de toute la machine.
De la Philosophie en vain on fuit les loix,
La Nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits ;
En comptant nos deffauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule ;
Le plus sage est celuy qui le cache le mieux ;
J'estois amoureux.

AGELAS.

Vous ?

CLEANTHIS.

Vous estiez amoureux ?

DEMOCRITE.

L'Amour m'avoit forcé, pour traverser ma vie,
Dans les retranchemens de la Philosophie :

(montrant Criseïs.)

Voilà l'objet fatal, le dangereux écueil,
Où la fiere sagesse a brisé son orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimiez Criseïs ?

DEMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moy, le pas sur la morale ;

La Nature perverse entraînoit la Raison ;
A l'Univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point, il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour :
J'ay fait, en m'y montrant, une folie extrême,
J'y vins comme un franc sot & je m'en vais de même
Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision.
J'en ay fait à la Cour un recueil à bon titre,
Je me mets, je l'avoüe, en teste du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier :
Mais, sans le bracelet, vous estiez le premier.
Je vais chercher des lieux, où la Philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux achevant mon employ,
Je vais rire de vous, riez aussi de moy.

(Il sort.)

AGELAS.

Tâchons de l'arrester. (à Criseïs.) Nous, cependant, Madan
Allons pour couronner une si belle flâme.

SCENE DERNIERE.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

Eh bien ! que dirons-nous ? Partirai-je avec luy ?

CLEANTHIS.

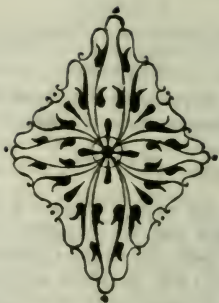
Je suis bien en couroux : si pourtant aujourd'huy
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déjà, coquine,
Tu voudrois me tenir, je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais-moy grace à ton tour :
Oublions le passé, renouvelons d'amour.
Je ne feray pas seul, qui d'une ame enchantée
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

FIN.





LES FOLIES

AMOUREUSES,

COMEDIE,

REPRESENTÉE EN 1704.

ACTEURS DU PROLOGUE

M. DANCOURT.

MADemoisELLE BEAUVAL.

MADemoisELLE DES BROSSES.

M. DUBOCAGE.

MOMUS.



PROLOGUE

DES

FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

MADemoiselle BEAUVAL, à ses camarades qui sont dans la coulisse.

Ouy, je vous le soutiens, Messieurs, c'est fort mal fait;
Vous n'avez point de conscience.

C'est tromper, c'est piller le Public en effet;
C'est voler avec confiance.

On vient icy, dans l'esperance
D'un divertissement complet,

Depuis un mois, votre Affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies :
En un besoin, je croi que ce sujet
Fourniroit trente Comedies ;

Et vous en prétendez donner effrontément
 Une en trois Actes seulement?
 Fy, fy! c'est une extravagance.

(au public.)

M'en croirez-vous, Messieurs? Reprenez votre argent
 Avant que la piece commence.

SCENE II.

M. DANCOURT,
 MADEMOISELLE BEAUVAL.

M. DANCOURT.

Parbleu, vous vous chargez d'un soin bien obligeant!

MADemoISELLE BEAUVAL.

Qu'est-ce à dire!

M. DANCOURT.

Hé! Mademoiselle,
 De quoy diantre vous mêlez-vous?

MADemoISELLE BEAUVAL.

Moy, Monsieur, de quoy je me mêle!
 Hé, ne devons-nous pas nous interesser tous,
 A faire reüssir une piece nouvelle?

M. DANCOURT.

Vous faites sans doute éclater
Un merveilleux excès de zèle
Pour la réussite de celle
Que nous allons représenter !

MADemoiselle Beauval.

Moy, je n'y sçay point de finesse,
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plutôt qu'une autre Piece,
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut louer davantage ;
C'est parler comme il faut en faveur d'un Ouvrage,
L'Auteur vous en remerciera.

MADemoiselle Beauval.

L'Auteur est mon amy, je l'estime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous luy prouvez tres-bien, vraiment !

MADemoiselle Beauval.

Sans doute. Je n'en veux pour Juge que lui-même ;
Et s'il avoit voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

M. DANCOURT

Hé ! qu'eût-il fait ?

MADemoiselle Beauval.

Il eût, premièrement,
 Changé le titre de la Pièce,
 Qui ne lui convient nullement.
 Il promet trop, il a trop d'étenduë;
 Et chacun, si tôt qu'on l'entend,
 Porte indifferemment la veuë
 Sur toute sorte d'accident
 Dont peut l'amoureuse manie
 Embarrasser l'organe du genie
 Le plus sage & le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüy dire
 Tous les grands mots que vous repetez-là?

MADemoiselle Beauval.

Comment donc, s'il vous plaist? que veut dire cela?
 Ma foy, Monsieur, je vous admire!
 Il semble aux gens, parce qu'ils sçavent lire,
 Qu'on ne sçauroit parler aussi bien qu'eux!
 Vous estes de plaisans crasseux!

M. DANCOURT.

Mille pardons, Mademoiselle;
 Je ne prétend point vous fâcher.
 J'en sçay la consequence, & je ne veux tâcher
 Qu'à finir au plûtoſt la petite querelle
 Qu'assez à contre-temps vous paroissez chercher.

MADemoiselle Beauval.

Qui? moi? chercher querelle? hé bien! la médifance!

Parce que naturellement,

Avec simplicité je dis ce que je pense;

Que j'avertis le Public bonnement

Qu'une piece n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. DANCOURT.

Ouy, vous estes tout-à-fait bonne!

MADemoiselle Beauval.

Hé bien, Monsieur, pourquoy me chagriner?

Vrayment, je vous trouve admirable!

On me fait passer pour un diable,

Moy qui comme un mouton fuis facile à mener.

M. DANCOURT.

S'il est ainsi, laissez-vous donc conduire,

Rentrez dans les foyers, songez à commencer.

MADemoiselle Beauval.

Commencer, moi? Non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace...

MADemoiselle Beauval.

Là dessus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoifelle!...

MADemoiselle Beauval.

Ah ouy! vous sçauvez m'y reduire!

M. DANCOURT.

Quoy?...

MADemoiselle Beauval.

Je ne jouray point, Monsieur.

M. DANCOURT.

Mais on dira...

MADemoiselle Beauval.

Mais on dira, Monsieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle!

MADemoiselle Beauval.

Il est drolle!

J'aurai chauffé ma teste, & l'on me contraindra?

Ah! vous verrez comme on reüssira!

M. DANCOURT.

Si...

MADemoiselle Beauval.

L'on me contredit : mais ce qui m'en console,
Jouera le rôle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais si vous ne jouëz, la piece tombera ;

Et pour ne point jouër un rôle,
Il faut avoir des raisons, s'il vous plaist.

MADemoiselle Beauval.

J'en ay, Monsieur, une tres-bonne.

M. DANCOURT.

Et c'est?...

MADemoiselle Beauval.

J'en ay, vous dis-je, & je ne suis point folle,
Je n'en demordray point; en un mot comme en cent,
Votre discours devient lassant,
Vous me prenez pour une Idole,
Vous croyez me pétrir comme une cire molle;
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence est frivole.
Vous avez beau parler, prier, estre pressant,
Je ne sçaurois jouër, j'ai perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroît!

SCENE III.

M. DANCOURT,
MADEMOISELLE BEAUVAL,
MADEMOISELLE DES BROSSES.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Voicy bien un autre embaras !
L'Auteur dans les foyers se fait tenir à quatre.
Il ne veut point laisser jouër sa piece.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Helas !

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Ouy, de quelques raifons qu'on puisse le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la joura pas.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

On ne la joura pas ? Hé ! pourquoy, je vous prie ?
L'Auteur l'entend fort bien ! Il seroit beau, ma foy
Que Messieurs les Autheurs nous donnassent la loy

Oh ! contre sa mutinerie,
Puisqu'il le prend ainsi, je me revolte, moy.
Pour le faire enrager, je pretens qu'on la jouë.

MADemoiselle DES BROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroüe
Pour lui faire entendre raison.

M. DANCOURT.

Mais peut-estre en a-t-il quelques-unes.

MADemoiselle BEAUVAL.

Luy? Bon!

Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.
La piece est sçüe, il faut la joüer, vous dit-on.
Appuyez-vous, Monsieur, ses raisons?

M. DANCOURT.

Pourquoy non?

Vous m'avez déjà fait presqu'approuver les vôtres.

MADemoiselle BEAUVAL.

Mardienne, Monsieur, finissez.
Je n'aime pas qu'on me plaifante.
Avec votre sang froid...

M. DANCOURT.

Que vous estes charmante
Lorsque vous vous radoucissez!

MADemoiselle BEAUVAL.

Je suis la douceur même, & je ne me tourmente
Que quand les choses ne vont pas

Selon mes interests, ou selon mon attente.
 Mais quand on me fâche, en ce cas,
 Je deviens vive, & je suis petulante.

M. DANCOURT.

Allez donc employer votre vivacité,
 Et déployer votre éloquence,
 Pour faire revenir un Auteur entêté :
 Mais au moins point de petulance.

MADemoiselle BEAUVAL.

Mais d'où vient son entêtement ?

MADemoiselle DES BROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à decrier sa pièce ;
 Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement ;
 Qu'un si dur procédé le blesse ;
 Que l'un blâme son dénouement ;
 Que vous, vous condamnez son titre.

MADemoiselle BEAUVAL.

L'Auteur ment.

Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
 D'aller prôner mon sentiment ?
 Ce sont bien là mes allures, vraiment !

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoiselle
 N'en a lâché qu'un mot confidemment,
 Et tout à l'heure encore, au Public seulement :
 Mais ce n'est qu'une bagatelle.

MADemoiselle Beauval.

Si je l'ay dit, je m'en dedis.

La piece est bonne, & je la soutiens telle.

Diantre soit des cenfeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs fots discours m'échauffent les oreilles!

Puis, je ne sçay ce que je dis.

Le dénoûment est bon, le titre est à merveilles :

Car ce qui fait ce dénoûment,

Ne font-ce pas d'agreables folies,

D'ingenieuses rêveries,

Que fait imaginer l'Amour dans le moment

Pour attraper un vieux Amant?

M. DANCOURT.

Sans doute.

MADemoiselle Beauval.

Hé! pourquoy donc est-ce qu'on le critique?

Avec raison l'Auteur se picque.

Sur ce pied là le titre est excellent,

Et le sujet est tout-à-fait galant.

Cela reüffira.

MADemoiselle Des Brosses.

Qui vous dit le contraire?

MADemoiselle Beauval.

De fottes gens qui ne peuvent se taire,

Qui font les beaux esprits, les sçavans connoisseurs.

M. DANCOURT.

Laissez parler de tels censeurs.
On les connoit, on ne les croira guere.

MADemoiselle BEAUVAL.

C'est fort bien dit.

MADemoiselle DES BROSSES.

La grande affaire
Est à present de radoucir l'Auteur.

MADemoiselle BEAUVAL.

Il ne tiendra pas sa colere.

SCENE IV.

M. DANCOURT,
MADemoiselle BEAUVAL,
MADemoiselle DES BROSSES,
M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé! commençons, de grace; allez vous habiller.
De nos débats le Public n'a que faire.

MADemoiselle Beauval.

Mais est-on d'accord là derriere?

M. Dubocage.

Ouy, là-dessus n'ayez point de soucy.

Une personne fort jolie,

Qui paroît beaucoup notre amie,

Et qui l'est de l'Auteur aussi,

Dans le moment vient d'arriver icy

Avec nombreuse Compagnie.

Ils disent que c'est la Folie;

Et c'est elle, en effet. J'ai bien jugé d'abord,

Comme on a mis son nom au titre de la piece,

Qu'au succès elle s'intéresse.

Mais je vois quelqu'un qui s'empresse

A venir de sa part pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

M. DANCOURT,

MADemoiselle Beauval,

MADemoiselle Des Brosses,

M. DUBOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.

Des Dieux de la Mithologie

Vous voyez en moy le Bouffon,
 Momus, Dieu de la Raillerie,
 Et, partant, de la Comedie
 Le Protecteur & le Patron.

MADemoiselle Beauval.

Monfieur Momus, point de ceremonie.
 Soyez le bien venu. Notre profeflion
 Avec la vôtre a quelque refsemblance.
 Gens de même condition
 Font entr'eux bien-tôt connoiffance.

MOMUS.

Il eft vray, vous avez raifon.
 Là-haut je raille & je fais rire,
 Vous faites de même icy bas;
 Les Dieux n'échappent point aux traits de ma satire;
 Et les hommes, je croi, quand vous voulez médire,
 Ne vous échappent pas.
 Je fuis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
 Mettent du rapport entre-nous.
 Touchez-là, je fuis tout à vous.
 Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DANCOURT.

Seigneur Momus, votre Divinité
 A notre corps fait une grace entiere :
 Mais en vous avouant ainfi notre confrere,
 Vous nous autorifez à trop de vanité.

MADemoiselle Beauval.

(à Momus.)

Non, point du tout, laissez-le faire.

Mais dites-nous avec sincérité,

Franchement, là... quelle heureuse aventure

Vous a fait venir dans ces lieux ?

En faveur du plus grand des Dieux,

Venez-vous ménager quelque conquête feure ?

Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh ! pour cela, non, par ma foy.

Chacun là-haut a son employ,

Et nous n'usurpons rien sur les Charges des autres.

Nos rôles sont marquez ainsi que sont les vôtres,

Et de n'en point changer on se fait une loy.

Je voudrois bien troquer ma charge avec Mercure :

Il est bien plus aisé de servir deux amans

Dans une tendre conjoncture,

Que de faire rire les gens.

MADemoiselle Beauval.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être ;

Et sans trop vous flatter, je croy

Que vous estes un fort grand maître

Et dans l'un & dans l'autre employ.

MADemoiselle des Brosses.

Mais enfin, quel dessein icy-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de sujet de médire,
 Car vous sçavez que depuis quelque temps
 Les Dieux sont devenus d'assez honnêtes gens,
 Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines,
 J'ay resolu, malgré les perils & les peines,
 De venir sourdement m'établir en ces lieux
 Et d'y jouër la Comedie.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Quelle diable de fantaisie!

MOMUS.

Dans ce dessein capricieux,
 J'amene une troupe choisie :
 J'ai pris avec moi la Folie,
 Et son futur époux, Monsieur du Carnaval,
 De qui je suis un peu rival.
 Chacun de nous doit, suivant son genie,
 Se faire un rôle original.
 Je viens donc à Paris pour y lever Boutique,
 Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
 Je croy qu'en ce pays, & soit dit entre nous,
 Mon humeur vive & satyrique
 Ne manquera pas de pratique,
 Car il n'y manque pas de fous.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Comment donc, mercy de ma vie!
 Vous venez, dites-vous, jouër la Comedie?

Et pour vous établir vous choisiffez ces lieux ?

Croyez-moy, remontez aux Cieux.

Nous ne gagnons pas trop, le temps est malheureux.

Je ne souffriray point de concurrens semblables.

Si vous m'irritez une fois,

Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diabes,

Seule je deffendray mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à votre fortune.

Joignons nous de bonne amitié ;

Nous partagerons par moitié,

Et nous ferons bourse commune.

Si non, nouveaux Comediens,

Nous irons courir la campagne ;

Et si malgré tous nos moyens,

Nous dépenfons plus qu'on ne gagne,

Nous leverons un Opera,

Qui peut-être réüffira.

Nous jourons des pieces nouvelles.

Nous avons des Musiciens,

Dont les voix fonores & belles

Ne font point artificielles,

Et non pas des Italiens,

De qui les voix ne font ny mâles ny femelles.

MADemoiselle Beauval.

J'ai grande opinion de votre habileté ;

Mais cependant, avant que de finir l'affaire,

Et d'entrer en fociété,

Encor faut-il bien voir ce que vous fçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'effay, juger de nos talens.
 Vous estes, ce me semble, en peine,
 Et vous auriez besoin de quelque Scene,
 De quelques airs vifs & brillans,
 Pour allonger votre piece nouvelle?

M. DUBOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'est une bagatelle.
 Je ne veux que quelques momens
 Pour preparer des divertissemens,
 Dont le public, je croy, pourra se satisfaire.
 Nous autres Dieux, nous ne sçaurions mal faire.

MADemoiselle Beauval.

Tout Dieux que vous foyez, je soutiens le contraire.
 Le Public a le goût si delicat, si fin,
 Qu'avec tous vos talens, & votre esprit divin,
 Ce ne sera pas peu que de pouvoir luy plaire.
 Mais quel sujet choisirez-vous enfin?

MOMUS.

Je n'en manqueray pas, & j'en fais mon affaire.
 Tout à l'heure dans vos foyers,
 J'ai trouvé des sujets pour mille Comedies :
 Nombre d'originaux, de tous Arts & Métiers,
 Dont on peut sur la Scene extraire des copies :

Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ses appas :
 Une sçavante à toute outrance,
 Qui décide à tort, à travers,
 Des Auteurs de prose & de vers,
 De l'Andrienne & de Terence :
 Un abbé d'égale science,
 Qui, dressant un petit collet,
D'un air presomptueux, & d'un ton de faucet,
 Applaudit à son ignorance :
 Un tas de ces faux mécontents
 Et de la Cour & du Service,
 Qui se plaignent de l'injustice
 Qu'on leur fait depuis si long-temps ;
 Qui prenant un autre exercice,
 Et méprisant de vains lauriers,
 Bornent tous leurs Exploits guerriers
 A lorgner, dans une coulisse,
 Quelque belle au tendre regard,
 Laquelle aussi n'est pas novice
 A contre-lorgner de sa part.
 Ne font-ce pas là, je vous prie,
 D'amples sujets de Comédie ?

MADemoiselle Beauval.

Ah ! tout beau, Monseigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaisanterie.

MADemoiselle des Brosses.

Nous souffrirons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus.

Je n'en diray pas davantage,
Et ce ne font point eux aussi que j'envisage,
Pour servir de matière au divertissement.

Nous vous donnerons seulement
Quelques chansons, & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades.
Quelque agréable petit rien,
Des amusantes bagatelles,
Qui font souvent de vos pièces nouvelles
Tout le succès & le soutien.

M. DANCOURT.

L'imagination mérite qu'on la loue,
Et la pièce, je croy, s'en trouvera fort bien.

MADEMOISELLE DES BROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la joue

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS, *au Parterre.*

Messieurs, vous serez les témoins
De notre zèle & de nos soins.
Nous descendons exprès de la céleste Voûte,
Pour vous donner quelques plaisirs nouveaux.
On ne fait pas ce chemin, qu'il n'en coûte.
Il seroit bien fâcheux qu'après tant de travaux,

Avec un pied de nez, & n'ayant pû vous plaire,
On vit rentrer dans la celeste Sphere
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, Messieurs, tres-instante priere,
(La priere d'un Dieu n'est pas à rejeter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foy de Dieu veridique,
Qui raille assez souvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine satyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'est beaucoup dans un temps où chacun dans sa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu, jusqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ALBERT, Jaloux, & Tuteur d'Agathe.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Erafte.

LISETTE, Servante de Monsieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Erafte.

*La fcene eft dans une avenue, devant le cbateau
d'Albert.*



LES FOLIES

AMOUREUSES

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille.
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'*oreille*
Et vous fait hazarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tay-toy, parle bas, tu sçauras mon destin.
Eras-te est de retour.

L I S E T T E .

Erafte?

A G A T H E .

D'Italie.

L I S E T T E .

D'où fçavez-vous cela, Madame, je vous prie?

A G A T H E .

J'ai crû le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

L I S E T T E .

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foy, c'est un guide excellent que l'amour.

A G A T H E .

J'étois à ma fenestre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte
J'ai faifi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flater l'espoir
Qui pourroit attirer Erafte pour me voir.

L I S E T T E .

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir, & vous, au point du jour,
Vous l'attendez icy pour flater son amour.

C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ai trop long-temps languï sous son cruel empire ;
Je leve enfin le masque ; & , quoi qu'il puisse dire,
Je veux sans nul égard luy montrer desormais,
Comme je pretens vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi j'aimerois mieux cent fois servir le diable.
Ouy, le diable. Du moins, quand il tiendrait Sabat,
J'aurois quelque repos. Mais dans mon triste état,
Soir, matin, jour, ou nuit, je n'ai ni paix ni treve.
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais cecy, fais cela, va, vien, monte, descends,
« Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenètre,
« Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paroître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court, sans sçavoir où,
Tout la nuit il rode ainsi qu'un loup garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle !
Luy, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux ;
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus long-temps un maître de la forte.

AGATHE.

Lifette, tous nos maux vont finir desormais.
Qu'Erasfe est different du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mere nourrie,
Nos cœurs se sont trouvez liez de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ses engagemens.
Plûtôt que de souffrir la contrainte effroyable,
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable,
Je serois fille à prendre un party violent ;
Et sous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ses loix si dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sçais pas encor quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire
J'ay vécu dans le monde au milieu des plaisirs,
La contrainte où je suis irrite mes desirs.
Presentement qu'Erasfe à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ay du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte est-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere est à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs.
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans ;
Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuscade,
Et que des égrillards avec des bons bâtons...
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ay fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrette,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ay, par bonté d'ame, encor rien fait murer.

Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là ? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas*.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette ; Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Ouy, ouy. C'est moy, c'est moy. Mais à l'heure qu'il
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette & moy, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

LISETTE.

Ouy.

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Icy pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE, à part.

Que ce seroit bien fait!

ALBERT, à Lisette.

Que dis-tu?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, & qui sont retenuës,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, & ne vont point si tôt
Prendre dans une cour ny le froid ny le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose?
Chez vous toute la nuit en n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, touffer, cracher, éternuer, courir.
Lorsque par grand hazard quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me reveille;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin que l'Enfer a vomé sur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence son vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce Lutin, & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moy ?

LISETTE.

Ouy, vous. Je croyois que ces brusques manières
 Venoient de quelque esprit qui vouloit des prières ;
 Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
 Si c'étoit ame ou corps qui faisoit ce sabat,
 Je mis un certain soir, à travers la montée,
 Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
 Cela fit tout l'effet que j'avois esperé.
 Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
 En personne d'esprit, sans bruit & sans chandelle,
 J'allay dans certain coin me mettre en sentinelle.
 Je n'y fus pas long-temps qu'aussi-tôt, patatras,
 Avec un fort grand bruit voila l'Esprit à bas.
 Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
 Luy font avec le nez mesurer les montées.
 Soudain j'entens crier : A l'aide, je suis mort.
 A ces cris redoublez, & dont je riois fort,
 J'accours, & je vous vois étendu sur la place,
 Avec une apostrophe au milieu de la face ;
 Et votre nez cassé me fit voir par écrit,
 Que vous étiez un corps, & non pas un esprit.

ALBERT.

Ah, malheureuse engeance, appanage du diable,
C'est toy qui m'as joué ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE.

Non, c'étoit seulement pour attraper l'Esprit.

ALBERT.

Je ne sçay maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE.

Eh, Monsieur, doucement!

ALBERT, à *Agathe*.

Vous pourriez bien icy,
Vous la Belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaist. (*à part.*) Pour punir son audace,
Il faut que de chez moy sur le champ je la chasse.

(à *Lisette*.)

Qu'on forte de ce pas.

LISETTE, feignant de pleurer.

Juste Ciel! quel arrêt!

Monsieur!...

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt, s'il vous plaist.

LISETTE, *riant.*

Ah, par ma foy, Monsieur, vous nous la donnez bon
 De croire qu'en quittant votre triste personne
 Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
 Un Ecolier qui sort d'avec son Precepteur;
 Une fille long-temps au celibat liée,
 Qui quite ses parens pour être mariée;
 Un esclave qui sort des mains des Mécreans,
 Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans,
 Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame,
 Un époux quand il fuit le convoy de sa femme,
 N'ont pas le demi quart tant de plaisir que j'ai
 En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'auray de ma vie.

ALBERT.

Ouy! Puisqu'il est ainsi, je change de desir,
 Et je ne prétens pas te donner ce plaisir.
 Tu resteras icy pour faire penitence.

(à Agathe.)

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

*Agathe rentre en faisant la reverence, & Lisette en
 fait autant, & Albert continuë.*

Demeure, toy, je veux te parler sans témoins.
 (à part.) Il faut l'amadoüer, j'ay besoin de ses soins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *baut.*

Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence.
Je t'aime dans le fonds, & plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi, plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez!
Mais je pardonne tout & te donne promesse
Que tu ressentiras l'effet de mes largeesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question?

ALBERT.

Tu sçais depuis long-temps, que sur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents,
Sans la precaution que près d'elle je prens.
Près la Dame du Bourg jusqu'à quinze ans nourrie
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie.

Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'est glissé dans mon ame,
Et j'ay quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fy donc!

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton?

LISETTE.

Fy, vous dis-je!

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé! fy, fy, vous dit-on!

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ay point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé;
Faire des heritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collateraux détruisse l'esperance.

LISETTE.

Ma foy, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
Jamais posterité de vous ne sortira.
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoy donc!

LISETTE.

Que sçais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entens, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce sera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sçais bien qu'icy bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame est allarmée.
Je tiens une Brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie;

Faire avec soin griller mon Château tout au tour,
 Et ne laisser par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
 J'ay besoin de tes soins en cette conjoncture,
 Pour faire, à mon desir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moy ?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
 Paroisse estre l'effet de ma précaution.
 Agathe avec raison pourroit être allarmée
 De se voir par mes soins de la sorte enfermée ;
 Cela pourroit causer du refroidissement.
 Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
 Luy dorer la pillulle, & luy faire comprendre,
 Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se deffendre ;
 Et que la nuit passée un nombre de bandits
 N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monsieur, avec ce stratagème,
 Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
 Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire, il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous estes fou, de vouloir, à votre âge,
 Pour la seconde fois tâter du mariage ;

Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou, d'oser la griller là-dedans.
Ainsi dans ce dessein, funeste en consequences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté celeste,
J'ai jusqu'à present eu de la vertu de reste :
Mais si j'avois Amant ou Mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la teste & par-tout.
Si vous me choisissiez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre esperance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins,
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je sçauray contre toy prendre un party contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez vous en couroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire, qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Sathan, Lucifer,
Et tant d'autres Messieurs Habitans de l'Enfer,

Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimés
Des bourreaux moins cruels & moins insupportables
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ay dit, je me retire, adieu.

SCENE IV.

ALBERT *seul.*

Pour me trahir icy tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Lifette ne vaut rien : mais de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisseray pas, quoi qu'on dise & qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maître qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoye icy devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme; il faut feindre de son-

ALBERT.

Que faites-vous icy feul, & devant ma porte?

CRISPIN.

Bonjour, Monfieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

En verité, j'en ay le cœur bien réjoüi.

ALBERT.

Content, ou non content, quel fujet vous attire,
Et quel homme estes-vous?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.

J'ai fait tant de métiers d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme univerfel.
J'ai couru l'Univers, le monde est ma patrie.
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font; felon l'occasion,
Quelquefois honnefte homme, & quelquefois fripon.

J'ai servi volontaire un an dans la Marine;
 Et me sentant le cœur enclin à la rapine,
 Après avoir été dix-huit mois Flibustier,
 Un mien parent me fit apprentif Maltôtier.
 J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
 Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voilà bien des métiers! (*à part.*) Du bas jusques en haut
 Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut.

(*baut.*)

Que faites-vous icy? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sçais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'estre de ces fripons,
 Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connoissez mal, j'ai d'autres soins en tête.
 Tandis que le hazard dans ce séjour m'arrête,
 Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
 Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples?

CRISPIN.

Ouy, Monsieur; tout le temps de ma vie,
J'ay fait profession d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'est gueres de maux
Où je ne sçache mettre un remede à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere.
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur,
Pour estre de mon temps le plus heureux Souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de competence...

CRISPIN.

Vous sçavez que l'habit ne fait pas la science ?
Et je ne ferois pas réduit d'estre valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Chastelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous?...

CRISPIN.

Voyez la medifance!
Certain jour me trouvant le long d'un grand chemiu,
Moy troisiéme, & le jour estant sur son déclin,
En un certain boubier j'apperçus certain coche.
En homme secourable aussi-tost je m'approche;

Et pour le soulager du poids qui l'arrestoit,
 J'ôtay des magasins les paquets qu'il portoit.
 On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
 De ces paquets perdus me rendre responsable.
 Le Prevôt s'en méloit. C'est pourquoy mes amis
 Me conseillèrent tous de quitter le Pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ay fait des merveilles.
 Les Ardennes m'ont vû soutenir tout le feu,
 Et batailler un jour seul contre un party bleu.
 J'ay dans le Milanois payé de ma personne.
 Sçavez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous croy. Mais après tous ces exploits fameux,
 Que voulez-vous enfin de moy?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

Rien. Je croi qu'on peut, quoy que l'on en raisonne,
 Se promener icy sans offenser personne.

ALBERT.

Ouy. Mais il ne faut pas trop long-temps y rester.
Serviteur!

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaist, Monsieur, à qui peut être
Le Chasteau que voila?

ALBERT.

Mais... il est à son maistre.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut si-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au giste.
Y ferons-nous bien-tôt?

ALBERT.

Si vous allez bien viste

CRISPIN, à part.

Cet homme n'aime pas les conversations.

(haut.)

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars, & dites-moy quelle heure il pourroit estre.

ALBERT.

La demande est plaisante! A ce qu'on peut connoitre,
Vous me croyez icy mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux passans

Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conseille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu, bonjour.

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours
Par ma foy, ce début commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroist un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout il faudra batailler.
Tant mieux, c'est où je brille, & j'aime à ferrailer.
Mais j'apperçois mon Maistre.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Hé bien, quelle nouve
Cher Crispin, dans ces lieux as-tu vû cette belle ?
As-tu vû ce Tuteur, & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vray, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan icy tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du mesme train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce Mont Cenis est un pas ridicule!
Vous souvient-il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou si profond?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous diray, Monsieur, que j'ay vû le jaloux,
Qui m'a receu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du Canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoy qu'il dise & qu'il fasse ;
Et je ne prétens point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurois pour le succès assez bonne esperance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours.
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
 A trente mille écus de bon bien en partage.
 Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
 Qu'une autre avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
 Dès ses plus tendres ans chez ma mere élevée,
 Son image en mon cœur est tellement gravée
 Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
 Nos deux cœurs qui sembloient l'un pour l'autre estre
 Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence,
 Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
 Albert, ce vieux jaloux, que l'Enfer confondra,
 Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
 Je ne le connois point, & lui, comme je pense,
 De moi, ny de mon nom, n'a nulle connoissance.
 On m'a dit qu'il estoit d'un très-facheux esprit,
 Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
 Il faut sçavoir d'abord, si dans la forteresse
 Nous nous introduirons par force, ou par adresse;
 S'il est plus à propos pour nos desseins conçus,
 De faire un siege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te fers à propos des termes militaires.
 Tu reviens de la guerre

CRISPIN.

En toutes les affaires,
 La teste doit toujours agir avant le bras.
 Ce n'est pas d'aujourd'huy que je voy des combats :
 J'ai mesme deserté deux fois dans la Milice.
 Quand on veut, voyez-vous, qu'un siege réüssisse,
 Il faut premierement s'emparer des dehors,
 Connoistre les endroits, les foibles, & les forts.
 Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
 On ouvre la tranchée, on canonne la place,
 On renverse un rempart, on fait brèche aussi-tôt ;
 On avance en bon ordre, & l'on donne l'affaut ;
 On égorge, on massacre, on tuë, on vole, on pille.
 C'est de mesme à peu près quand on prend une fille.
 N'est-il pas vray, Monsieur ?

ERASTE.

A quelque chose près.
 La suivante Lifette est dans nos interests.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
 Et plus pour le succès on conçoit d'esperance.
 Il la faut avertir que sans bruit, sans tambours,
 Il est toute la nuit arrivé du secours ;
 Luy faire des signaux pour lui faire comprendre...

ERASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;
 Et pour ne point donner de soupçon dangereux,
 Evitons de rester plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN *seul.*

Moi, comme Ingenieur, & Chef d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en brèche Albert, & l'obliger bien-tôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assant.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *seul.*

Un secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son Pays, & comment il se nomme)
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaise à ce Docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ay fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe, & sa Suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir
L'Ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.
Quand j'auray, sur ce point, satisfait ma prudence,
Il faudra les refondre à prendre patience.

Hola, quelqu'un ?

(à *Agathe* & à *Lisette* qui paroissent.)

Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE, à *Albert*.

Voilà du fruit nouveau. Quel Démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, & l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'huy pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuye.

AGATHE, à *Albert*.

Sous quelque'autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y fera pour moy ny meilleur ny plus doux.
Je ne sçay pas pourquoy; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, à *Agathe*.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font au seul nom d'Epoux d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais desirs, & répondent souvent
N'aimer d'autre party que celui du couvent.
Pour moi, que le pouvoir de la verité presse,
Qui ne trouve en cela ny crime ny foiblesse,
J'ai le cœur plus sincere, & je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvents;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute methode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un Epoux est le plus ancien,
Et le plus usité, c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personne d'esprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre.
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis,
Qui paroissent pour moi d'un très grand avantage
Mais je répons toujours qu'un autre amour m'engage

(à Agathe.)

Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire; & que de ton côté,
Tu n'adores que moy.

AGATHE.

Comment donc ?

ALBERT.

Ouy, mignonn
J'ai déclaré l'amour qui pour moy t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plait, dit ?...

ALBERT.

Qu'au fond de ton co
Pour moi tu nourrissois une sincere ardeur.

AGATHE.

Votre discretion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut-être heureux, belle Agathe, & se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoy, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais en recompense
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh ! pourquoy ?

AGATHE.

Qui le sçait ?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincere.

ALBERT, à *Agathe*.

Après ce que j'ay fait, Basilic, pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant...
Vos traits sont effacez, elle est aimable, & fraîche ;
Elle a l'esprit bien fait, & vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, & vous êtes fort vieux ;
Elle se porte bien, vous êtes cathéreux ;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux :
A quelle malheureuse icy-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ay pris pour luy plaire une inutile peine,
Je veux, par la fang-bleu, meriter cette haine,
Et mettre en feureté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiseaux; où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire penitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le sçavez tantost, marchons sans tant parler.

Eraste entre comme un homme qui se promene. Il aperçoit Albert, & le salue.

ALBERT, à part.

Quel fâcheux contre-temps dans cette conjoncture!
Au Diable le fâcheux, & sa fote figure.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE,
LISSETTE, CRISPIN.

ALBERT, baut, à Eraste.

Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de moy?

LISETTE, *bas, à Agathe.*

C'est Eraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le voy mieux que toy.

Eraste continue à saluer.

ALBERT.

A quoy servent, Monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc, je suis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma Chaise s'est rompuë.
Lorsqu'à la reparer icy l'on s'evertuë,
Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur; l'air qu'icy l'on respire
Est tout-à-fait mal sain. Je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

AGATHE.

Helas! rien n'est plus vray. Depuis que j'y respire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN;

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,

Et je deffie icy, toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attendre à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleury, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,
Cette vûë où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit icy.

ALBERT.

Ouy, le Païs est beau, chacun en parle ainsi :
Mais vous employeriez mieux la fin de la journée ;
Votre chaise à présent doit être accommodée,
Votre présence icy ne fait aucun besoin,
Partez, vous devriez être déjà bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moy, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,

Je vais vous écouter avec attention.

(à Agathe & à Lisette.)

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monfieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retireray plutôt que d'être cause
Que Madame pour moy souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monfieur, demeurez; & jufques à demain
Differez, croyez-moy, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins font mal-feurs.

ALBERT.

Que de ceremonie!

Allons vite, rentrons.

Agathe rentre.

LISETTE.

Ouy, ouy, je rentreray :
Mais devant ces Messieurs, tout haut je vous diray
Que le Ciel enverra quelque honnête personne,
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de fix mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout dans cette maison est fujet à vifite.

Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre icy, s'il n'est du genre féminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche, & la
faisant rentrer.*

Ahl je t'arracheray ta langue de vipere.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point si tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mi
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.

(baut.)

Ça, de quoy s'agit-il? Parlez, vous voila maistre,
Mais sur-tout soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché, vrayment,
Que pour moy votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela fera bien-tôt.

ERASTE.

J'en suis ravy dans l'ame.

Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deffein,
Et vous faites fort bien de luy tenir la main.
Tous les maris devoient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'huy font toutes si coquettes!...

ALBERT.

J'empêcheray, parbleu, que celle que je prens
Ne fuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je suis si fou des femmes,
Et je suis si ravy quand quelques bonnes ames
Se servent de main mise un peu de tems en tems!

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moy, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foy d'une femme;
Qui sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.
Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle,
Suivre par tout ses pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;

Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper bien habile sera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foy, vous aurez beau, Messieurs leurs Partisans,
Debônnaires Maris, doucereux Courtisans,
Abbez blonds & musquez, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me riray de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous deffendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible & ten
Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le Tyran que l'Amant d'une Belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennuy,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudroit qu'on permit d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'Enfer en courroux
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moy, je soutiens un parti tout contraire,

Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Ceder à ce penchant; & qu'il faut dans la vie
Affaïsonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre esprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux fots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monsieur. Là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écriray tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrestant.*

Je vous suis obligé, je m'en souviendray bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire.
Voilà votre chemin, adieu, je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons sentimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE V.

LISSETTE, ERASTE, ALBERT,
CRISPIN.

LISSETTE.

Au secours! aux voisins! Quel accident terrible!
Quelle triste aventure! Ah, Ciel! est-il possible?

Pauvre Seigneur Albert ! que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien sçavoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien, Agathe ?...

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle ?

ERASTE.

Ah ! Ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah, Monsieur, ce malheur n'est que trop veritable.
Quand par votre ordre exprés elle a veu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller,
Qu'elle a veu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,
J'ai dans ce même instant veu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse,
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large calotte, & votre grande robe;
Puis prenant sa guitare, elle a de sa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je, juste Ciel!

ALBERT.

Quel funeste malheur!

LISETTE.

De ce triste accident vous estes seul l'auteur;
Et voila ce que c'est que d'enfermer les filles!

ALBERT.

Maudite prevoyance, & malheureuses grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer,
 C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
 De rage elle battoit les murs avec sa tête.
 J'ay dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
 Mais je la vois venir. Hélas! à tout moment
 Elle change de forme & de déguisement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE,
 LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en habit de Scaramouche, avec
 une guitarre, faisant le Musicien.*

*Toute la nuit entiere,
 Un vieux vilain matou
 Me guette sur la goutiere.
 Ah qu'il est fou!
 Ne se peut-il point faire
 Qu'il s'y rompe le cou?*

ERASTE, *bas, à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable & doux visage

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage

AGATHE, *chantant.*

*Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?*

Vous êtes du métier? Musiciens, s'entend?
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argent comptant?
Je suis, ainsi que vous, membre de la Musique,
Enfant de Ge re fol; & de plus, je m'en pique,
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent :
Sur un certain Duo que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah, ma chere Lisette! Elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sçait mieux que moy? ne vous l'ay-je pas dit?
Agathe chante un petit Prélude.

CRISPIN.

Ce qui m'en plaist, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez, & la mine hagarde.

AGATHE *présente une main à Albert, qu'elle secouë
rudement, & laisse baiser l'autre à Eraste.*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez est fait en A mi la.

C'est mon ton favori : la Musique en est vive,
 Bizarre, petulante, & fort recreative ;
 Les mouvemens legers, nouveaux, vifs, & pressez.
 L'on m'envoya chercher, un de ces jours passez,
 Pour detremper un peu l'humeur melancolique
 D'un homme des long-temps au lit, paralytique.
 Dès que j'eus mis en chant un certain Rigaudon,
 Trois sages Medecins venus dans la maison,
 La Garde, le Malade, un vieil Apoticaire
 Qui venoit d'exercer son grave ministere,
 Sans respect du Metier, se prenant par la main,
 Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à *Eraste*.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
 Et sortir dans la ruë ainsi tous en cadence,
 Cela doit être beau, Monsieur !

ERASTE, *bas*, à *Crispin*.

Quoy, malheureux !
 Tu peux rire, & la voir en ce desordre affreux ?

AGATHE.

Attendez, doucement ; mon Demon de Musique
 M'agite, me saisit ; je tiens du Cromatique.
 Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur.
 Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
 Je sens qu'en tons heureux ma verve se degorge.

Elle touffe beaucoup, & crache au nez d'Albert.

Pouah ! C'est un dioësis que j'avois dans la gorge.

Or donc, dans le Duo dont il est question,
Vous y verrez du vif, & de la passion.
Je réussis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
Voilà votre partie; & vous, voilà la vôtre.

Elle donne un papier de musique à Albert, & une Lettre à Eraste, & touffe pour se préparer à chanter.

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les dicefis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis Seigneur Albert, qui te chers, qui t'aime

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanteray
Et si c'est ton desir encor, je danserai.

ERASTE, *ouvrant son papier; bas, à Crispin.*

Une Lettre, Crispin!

CRISPIN, *bas, à Eraste.*

Ah Ciel! quelle aventure!
Le Maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos temps, pour partir cette fois.
C'est vous qui commencez, allons vifte. Un, deux,

Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure, sur la teste d'Albert, & frappe du pied sur le sien avec colere.

Partez donc, partez donc, Musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton Art les premieres leçons?
Sçais-tu dans un concert ou croacer ou braire?

ALBERT.

Je vous ay déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ay point l'honneur d'être Musicien.

AGATHE.

Pourquoy donc, ignorant, viens-tu, ne sçachant rien,
Interrompre un concert où ta seule presence
Cause des contre-temps & de la discordance?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mesler aux chants des tendres Rossignols?
Jamais un noir corbeau de malheureux présage,
Troubla-t-il des Serains l'agreable ramage?
Et jamais dans les bois un sinistre hibou,
Pour chanter en concert sortit-il de son trou?
Tu n'es & ne feras qu'un sot, toute ta vie.

CRISPIN, à *Agathe*.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie.
J'en fais sa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce soir
Dans une serenade il montre son sçavoir ;
Qu'il fasse une Musique & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE, à *Crispin*.

Entens-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre...
C'est... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort
Et qui coûte beaucoup. (*bas, à Agathe.*) Nous n'avons pas un doubl.

AGATHE, *bas, à Crispin*.

Nous pourrions à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ERASTE, à *Agathe*.

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sçay de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va, chantant l'air Italien qui suit :*

L'Ucelletto

*No, non è matto;
Chi, cercando di quà di là,
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.*

Al dispetto

*D'un vecchio bruto,
E cercando di quà di là,
L'Ucelletto si salverà :
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.*

ALBERT.

Lisette, suivons-la; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse! Ah! J'ay le cœur si saisi.
Je croi que je m'en vais devenir folle aussi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *ouvrant la lettre.*

Il est entré. Lifons...

Vous serez surpris du party que je prens ; mais l'esclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ay cru qu'il m'estoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre costé, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit feminin,
Quand il est agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce seroit le plus seur,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant servi
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Justice.

ERASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous ferez époufer; moi, je seray pendu.

ERASTE.

Il me vient un dessein... Tu connois bien Clitandre

CRISPIN.

Ouy da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre.
Son Château n'est pas loin. C'est chez lui que je va
Me choisir un azile en partant de ces lieux.

Là, bravant du jaloux le depot & la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joye & les plaisirs regnent dans ce sejour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Ah, Monsieur, excusez l'ennui qui me possede.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme est à vous?

ERASTE.

Ouy.

ALBERT.

De grace, ordonnez-luy
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'huy.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De sa science
 Il a daigné tantôt me faire confidence,
 Il a mille secrets pour guerir bien des maux.
 Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Ouy, ouy, j'en ay plus d'un, dont l'effet salutaire...
 Mais vous m'avez tantost traité d'une maniere...

ALBERT, à *Crispin*.

Ah! Monsieur!

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en prioit,
 De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
 On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous sans pitié voir éteindre les jours
 D'un objet si charmant, sans luy donner secours?

(à Erasste.)

Monsieur, parlez pour moy.

ERASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guerir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reffentiment.

(à *Albert.*)

Ouy, je veux la guerir, & radicalement.

ALBERT.

Quoy! vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vas voir dans mon Livre
Le remede qu'il est plus à propos de suivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auffi foyez feur que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien, qu'elle ne foit guerie.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu Medecin?

CRISPIN.

Ma foy, je n'en sçay rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt sa venē ayant sçû m'interdire,
Pour cacher mon dessein, & me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des secrets admirables
Et faisois tous les jours des cures incurables;
Et voila justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'esperance & la joye.
Allons nous consulter, & voir par quelle voye
Nous pourrons reüssir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile
D'entreprendre un projet sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent, qui nous en donnera ?

ERASTE, *montrant sa lettre,*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN *seul.*

L'amour y pourvoira ?

Il semble à ces Messieurs, dans leur manière étrange,
Que leurs billets d'amour soient des Lettres de change.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE

ERASTE *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son genie & sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doy,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moy.
Crispin est averty de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit necessaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours, tout accroit mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble.
Son accès de folie à chaque instant redouble.

(à Eraste.)

Ah, Monsieur! suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science,
Veut-il de ses secrets faire l'expérience?
En l'état où je suis je dois tout accorder,
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'huy m'a fait trop de pitié
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'Homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre.
J'ay voulu sur le mal le sonder & l'entendre :
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En m'en développant la cause & les effets,
Qu'en verité je crois qu'il en sçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, Monsieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le Ciel envoie icy, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point sa science profonde.
Vous sçavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trefors.
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le souhaitez vous en ferez l'essay.
D'un office d'amy simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, Monsieur, de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en Vieille*,
ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah Ciel ! vous allez voir bien une autre folie,
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis; Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien? qu'est-ce? comment passez-vous votre temps?
Que le Ciel pour long-temps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les esprits.
Il faut se divertir, c'est moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré sa vieillesse,
On trouveroit encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Hô! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis sans lunettes.
Je frotte mon vin; tel qu'il soit, vieux, nouveau,
Je fais rubi sur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Ouy, vrayment, du Champagne; encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ay pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complete.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette,
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voila,
D'avoir des serviteurs, & qui m'en content, da.
Mais vois-tu, mon amy, veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'huy c'est pietre marchandise :
Ils ne vallent plus rien ; & pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE, *bas, à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT, *bas, à Eraste.*

Helas ! jamais. Il faut qu'on l'ait enforcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroïtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en menage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt en un peril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vray, j'étois assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité ! quatorze !

AGATHE.

Ouy, tout groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce font des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hospital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont jusqu'à present chicanné mon douïaire?
Un douïaire gagné si legitimement?

ALBERT.

Helas! peut-on plus loin pousser l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La friponne, ma foy, joue à charmer ses rôlles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois tres-grand befoin de quelques cent pistoles.
Pretez-les moy, Monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te satisfaire,
J'avanceray les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ay cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours fera le defespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme ;
Ne me refusez pas de grace cette somme.

ALBERT, *bas, à Eraste.*

Je veux flater son mal.

ERASTE, *bas, à Albert.*

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, *bas, à Albert.*

Si vous luy résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jeter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Recen ces cent Louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

ALBERT, *bas.*

Il est vray qu'à l'instant je pourray luy reprendre.

(*haut, à Agathe.*)

Tien, voila cet argent : va, puissent au procès
Ces cent Louis prêtez donner un bon succès !

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis seure à present du gain de notre affaire.
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait nécessaire.

Donne à mon Procureur, Lifette, cet argent,
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon Juge, & demander justice.
Adieu. (*à Albert.*) Qu'un jour le Ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, & qu'elle a de tourmens
Quand elle a mis au jour de méchants garnemens !

LISETTE, *bas, à Eraste, lui remettant la bourse.*

Voilà de quoy, Monsieur, avancer votre affaire.

ERASTE, *bas, à Lifette.*

J'auray soin du procès, je sçay ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lifette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps, il est en bonne main.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne sçay qui l'arreste. Il devrait estre icy.
Mais je le voy qui vient, n'ayez plus de soucy.

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Crispin*.

Eh! Monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons icy votre presence.

CRISPIN.

Un sçavant Philosophe a dit élegamment :
Dans tout ce que tu fais, hâte-toy lentement.
J'ay depuis peu de temps pourtant bien fait des chose
Pour sçavoir si le mal dont nous cherchons les causes,

Reside dans la basse ou haute region.
Hipocrate dit ouy, mais Galien dit non ;
Et pour mettre d'accord ces deux Messieurs ensemble,
Je n'ay pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monsieur, d'où procede son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous sçavez que depuis tantost, la Belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle.
En ces lieux écartez n'ayant nuls Medecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle feroit beaucoup mieux dans les siennes ;
Mais j'espere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guery de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moy ? si j'en ay guery ? Ah ! vraiment, je le crois !
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je gueris une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.

Je laisse aux Medecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon Art est plus noble ; il guerit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Attrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
Sage comme je suis, & de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette Belle.

ALBERT, *l'arrestant.*

Non, s'il vous plaist, Monsieur, il n'en est pas besoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'intresse.
Agathe en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ERASTE.

Tu sçauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, fans chercher davantage,
De quoy sauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvû qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne sçaurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moy, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous : mais qu'importe ?
La piece en vaudra mieux, plus elle fera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelque autre vouloit prendre la frenesie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moy faire après le reste seulement ;
Va, si de belle peur le vieillard ne trepasse,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien sçû, puisse prêter la main ?

ERASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole;
 Mais songe seulement à bien joüer ton rôle;
 Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
 Amuse le Vieillard du mieux qu'il se pourra,
 Pour me donner le temps d'expliquer le mystere,
 Et luy dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
 Albert ne peut tarder, mais je le vois qui sort.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduise la barque, & la mette à bon port!

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT,
 CRISPIN.

ALBERT.

Ah, Messieurs! sa folie à chaque instant augmente.
 Un transport martial à present la tourmente.
 De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
 Elle s'est mise en homme, à cet accès fatal.
 Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
 Un bonnet de Dragon, un large cimenterre.
 Elle ne parle plus que de sang, de combats;
 Mon argent doit servir à lever des soldats,
 Elle veut m'enrôller.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE,
LISSETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en juste-au-corps & bonnet de Dragon.*

Morbleu, vive la guerre!

Je ne puis plus rester inutile sur terre.

Mon équipage est prest. (*à Eraste.*) Ah Marquis! en ce lieu

Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.

J'ay trouvé de l'argent pour faire ma Campagne,

Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu, les Officiers

Sont malheureux d'avoir affaire aux Usuriers.

Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,

Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rolles!

Celuy qui m'a prêté son argent, je le tien

Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien

Que l'on puisse trouver en affaires pareilles.

Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.

Enfin me voila prest d'aller servir le Roy,

Il ne tiendra qu'à toy de partir avec moy.

ERASTE.

Par tout où vous irez je suis de la partie.

(*bas, à Albert.*) Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendart de l'Amour :
 Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour.
 J'ay mille qualitez, de l'esprit, des manieres,
 Je sçay l'art de reduire aisément les plus fieres.
 Mais quoy? que voulez-vous? Je ne suis point leur fait;
 Le beau sexe sur moy ne fit jamais d'effet.
 La gloire est mon penchant. Cette gloire inhumaine,
 A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
 Ce pauvre sexe meurt & d'amour & d'ennuy,
 Sans que je sois tenté de rien faire pour luy.
 Plus de délay; je cours où la gloire m'appelle.

(*à Crispin.*)

Amene mes chevaux, l'occasion est belle,
 Partons, courons, volons.

Erasle parle bas à Agathe.

CRISPIN, à *Albert.*

Je ne la quitte pas;
 Et suis prest à la suivre au milieu des combats.

Albert surprend Erasle parlant bas à Agathe.

ERASTE, à *Albert.*

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
 Quelque accès violent sans doute va la prendre,
 Lequel fera suivi d'un assoupissement.
 Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'estre au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! que d'amantes en pleurs!
Enfans, suivez-moy tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressent icy l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fusil. Ferme, bon.
Frappez, ferrez vos rangs, percez cet Escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir notre veue.
Ah! marauts, vous fuyez? Non, point de quartier, tue.

Elle tombe pâmée dans un fauteuil.

CRISPIN.

En peu de temps voila bien du sang repandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prepare bien, je la vois qui repose.

Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Erasme parle bas à Agathe.

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque demon d'amour a faisi son idée.

LISSETTE.

Comment? la pauvre fille est-elle possédée?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il faut la sauver,
Est bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet,

Qui sans aller plus loin vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien. Je ne suis que trop folle.

ERASTE, à *Crispin*.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant

CRISPIN.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne sçauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un demon prend seat
Je puis, sans me flater, l'en tirer aisément :
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE, à *Albert*.

Pour sçavoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son experience.
Je commence à douter de l'effet; & je croy
Qu'il s'est voulu mocquer & de vous & de moy.
Je veux l'embarasser.

CRISPIN.

Moy, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Et non, comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez bien, là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vûë assurée,
Votre main dans la sienne étroitement ferrée.
(à Albert.) Ne consentez-vous pas qu'il luy donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT.

Ouy, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.
*Crispin fait quelques cercles avec sa baguette sur les
deux Amans, en disant :*

MICROC SALAM HIPOCRATA.

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux?

ERASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux?

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble ?
 Quels abîmes profonds s'entrouvrent sous mes pas ?
 Quel dragon me poursuit ? Ah ! traître, tu mourras.
 D'un monstre tel que toy je veux purger le monde.

Erasle poursuit Albert l'épée à la main, Crispin se met au devant.

CRISPIN, à *Albert*.

Ah, Monsieur ! évitez sa rage furibonde.
 Sauvez-vous, sauvez-vous.

ERASTE.

Laissez-moy, de son flanc,
 Tirer des flots mêlez de poison & de sang.

CRISPIN, *retenant Erasle*.

Aux accès violens dont son cœur se transporte,
 Je voi que j'ai donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, à *Albert*.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
 Du bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
 Pour calmer cet esprit & ces vapeurs de guerre ?
 Il s'en va m'échaper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Ouy, j'ay ce qu'il luy faut.

Lifette, tien ma clef, va, cours vite là-haut ;
Prens la phiole où...

LISETTE.

Je crains en ce desordre extrême,
De faire un qui pro quo, vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, *retenant toujours Eraste.*

Courez donc au plustost. Laissez-vous perir
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir ?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vite, allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE,
CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.

Ce bois nous favorise, Albert ne sçaura pas
De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon fort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin, & vivat la Folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre fort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *seul, tenant une pbiolle à sa main.*

J'apporte un Elixir d'une force étonnante...
Mais, je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante !
Lifette ? Agathe ? O Ciel ! tout est sourd à mes cris.
Que font-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur, à la force, au secours ! Je succombe.
Où marcher ? où courir ? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin séduit ;
Et moy seul en ce jour j'avois perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, & vieillard trop credule !
Allons, suivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous ferez tous pendus,

Et toy, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste, & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.



ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

CLITANDRE, Ami d'Erafte.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Erafte.

ALBERT.

LISETTE, Servante de Monsieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Erafte.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

Troupes de gens masquez.

Une Pagode.



LE MARIAGE
DE LA FOLIE,
DIVERTISSEMENT

POUR LA COMEDIE DES FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

Tu ne pouvois, Ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune Beauté ravit, enleve, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre sous ses loix.

ERASTE.

Je le fais d'autant plus, que, selon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toy :

Un ami genereux, une ame bienfaisante,
 Qui prend à mon bonheur la même part que moy ;
 Et l'accueil qu'ici je reçois,
 Est une faveur éclatante,
 Que je ressens comme je doy.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie,
 Nous sommes amis de long-temps,
 Bannissons la ceremonie.
 Je suis ravi de t'avoir dans un temps
 Où se trouve chez moy si bonne compagnie.
 Attendant que tes feux soient tout-à-fait contens,
 Pendant que votre hymen s'apprête,
 A vous desennuyer nous travaillerons tous,
 Et nous honorerons la fête
 Des amusemens les plus doux.

ERASTE.

Tout respire chez toy la joye & l'allegresse,
 Y peut-on manquer de plaisirs ?
 A-t-on même le temps de former des desirs ?
 De tous les environs la brillante jeunesse,
 A te faire la cour donne tous ses loisirs.
 Tu la reçois avec noblesse,
 Grand'chere, vin delicieux,
 Belle maison, liberté toute entiere,
 Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
 Le goût, les oreilles, les yeux.
 Ici le moindre domestique

A du talent pour la musique.
 Chacun, d'un soin officieux,
 A ce qui peut plaire s'applique.
 Les hôtes même en entrant au Château,
 Semblent du Maître épouser le génie.
 Toujours société choisie,
 Et ce qui me paroît surprenant & nouveau,
 Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
 Je me suis fait une façon de vie
 A qui les Souverains pourroient porter envie ;
 Et tant qu'il se pourra, je la continuerai.
 Selon mes revenus je règle ma dépense ;
 Et je ne vivrois pas content,
 Si toujours en argent comptant
 Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
 Les Dames, le jeu, ni le vin,
 Ne m'arrachent point à moy-même ;
 Et cependant je bois, je jouë, & j'aime.
 Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
 Ne se rien refuser, voila tout mon systême ;
 Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

ERASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur est extrême.
 Heureux qui peut jouïr d'un semblable destin !

CLITANDRE.

J'en suis content. Mais que vous veut Crispin ?
Comme le voila fait !

SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE,
CRISPIN *en habit de Medecin.*

ERASTE, à Crispin.

Que veux-tu ? Qui t'amene ?

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je suis hors d'haleine.
Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce Château l'on a suivi nos pas.

ERASTE.

Ah, Ciel!

CLITANDRE, à *Erasle*.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Helene
Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître! de quoi ris-tu? Dy.

CRISPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine?
Qui nous a suivi? Parle. Est-ce notre jaloux?

CRISPIN.

Non pas, Monsieur, ce sont des folles & des fous,
Aux environs d'ici la campagne en est pleine;
En grande bande ils viennent tous;
Et Momus, qui vous les amene,
A fait de ce Château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toi-même es-tu fou? Dy-le moy, je te prie.
Quel habit as-tu là? que viens-tu nous conter?

CRISPIN.

Non par ma foy, Monsieur, ce n'est point rêverie.
 Le Carnaval, Momus, & la Folie
 Viennent avec leur fuite ici nous visiter.
 Et j'ai cru devant eux pouvoir me presenter
 En habit de ceremonie.
 Suis-je bien ?

CLITANDRE, à *Erasle*.

C'est sans doute une galanterie,
 Que quelqu'un de la Compagnie,
 Pour nous divertir mieux, a pris soin d'inventer.
 Chacun, selon son goût, chaque jour en fait naître.
 Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
 Vous dit-on ; de mes yeux moy-même je l'ay veuë,
 Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenüe,
 Riant, dansant, chantant avec le Carnaval,
 Avec Momus, tous trois suivis d'une cobuë.
 Ho! vous allez chez vous avoir un joly bal.

CLITANDRE.

C'est justement ce que je pense.

CRISPIN.

On sent déjà l'effet de sa puissance.
 Je ne vous diray point ny comment ny par où :

Mais je fçais bien qu'à sa seule prefence,
 Dans le Château tout est devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toy je vois bien que tu n'es pas trop sage.

CRISPIN.

Lifette que voilà ne l'est pas davantage.

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN,
 LISETTE.

ERASTE, à *Lifette*.

Qu'est-ce que tout cecy?

LISETTE.

Me le demandez-vous?

Que pourroit-ce être que la fuite
 De ce que la Folie a déjà fait pour nous;
 Par elle ma Maitresse évite
 L'hymen & les fers d'un jaloux.
 Elle a trouvé tant d'art, tant de merite
 Dans cette heureuse invention
 Qui facilita notre fuite,
 Que c'est par admiration
 Qu'elle vient vous rendre visite,

Avec un cortège de fous
 Les plus divertissans de tous.
 A la bien recevoir, Messieurs, on vous invite.
 Jusqu'au jour de votre union,
 Ma maîtresse consent d'être sa favorite :
 Mais ce n'est qu'à condition,
 Que, l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il luy plaira :
 Je n'ay de son pouvoir aucune défiance,
 Et je prevois que sa presence,
 En nous divertissant, même nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voicy qui s'avance.
 Joye, honneur, salut, & silence.

Marche fort courte pour Momus & la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE,
 AGATHE, & les Acteurs de la
 Scene precedente.

MOMUS *chanté.*

*Cette foule qui suit nos pas,
 Est moins folle qu'elle ne semble.*

*Les plus fous des Mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.*

LA FOLIE *chante les quatre premiers Vers.*

*De ces agreables demeures
Le galant Seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez luy pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il est moyen ?*

Elle parle.

*Avec entiere garantie
De n'occuper que son Château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.*

Elle chante.

Je le promets, foy de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie,
Vous m'offrez un party qui me paroît trop beau :
Avec plaisir je l'accepte ; & vous êtes
La maitresse chez moy. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra
Nous servira de loix, on vous obeïra.

LA FOLIE.

Sur ce pied là, je puis vous dire
Que j'y viendray tenir tous les ans desormais,
Les Etats de mon vaste empire.
J'y viendray je vous le promets.

Pour aujourd'huy j'amene icy l'élite
 De mes plus fideles sujets,
 De qui la troupe favorite
 De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon Fiancé, Monsieur du Carnaval,
 Un petit air en attendant le bal!

LE CARNAVAL chante.

*Tandis que pour quelque temps
 L'hyver interrompt la guerre,
 Et que jusques au Printemps,
 Mars a quitté son tonnerre,
 Je viens avec vous sur la terre,
 Partager ces beureux instans.
 Venez, Enfans de la gloire,
 Vous ranger sous mes drapeaux.
 Après des chants de victoire,
 Qui couronnent vos travaux,
 Chantez des chansons à boire.
 Evitez les trompeurs appas,
 Dont l'amour voudra vous surprendre.
 Fuyez, & ne l'écoutez pas :
 Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.*

On danse.

MOMUS.

C'est se tremouffer hardiment,
 Et voilà des folles fringantes,
 Qui pourroient mettre en mouvement
 Les cervelles les plus pesantes :
 Témoin Monsieur du Carnaval.

Voyez de quoi cet animal s'avise,
 De se charger de telle marchandise.
 Baste, l'hymen est seur, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est seur? pas tout-à-fait, je pense!

LE CARNAVAL.

Comment donc?

LA FOLIE, *au Carnaval.*

Rien n'est moins certain.

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'huy j'y vois quelque apparence.
 Mais je ne le voudray peut-être pas demain.

Elle chante. La, la, la....

MOMUS, *à la Folie.*

Tu n'as pas resolu de luy donner la main?

LA FOLIE.

Ouy da, tres-volontiers, qu'il la prenne en cadence

Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.

Oh bien! je vais danser aussi par complaisance.

Nous verrons qui s'en lassera.

Allons! guay, quelque contredanse!

Il dance.

MOMUS, *après avoir dansé.*

Ma foy, je n'en puis plus.

LA FOLIE, *au Carnaval.*

A toy, mon gros Bedon.

Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit Rigodon;

Je t'en aimeray mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Ouy, vous le prenez sur ce ton?

Il vous sied bien d'être en colere!

Fy le vilain, le triste Carnaval!
 Je serois bien lottie avec cet animal.
 Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire?
 Va, je renonce à l'union,
 Et j'ay mauvaise opinion
 D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le suis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh! Quand on se marie, est-ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur legere,
 Avec esprit de contradiction,
 Ma divine moitié, soit dit, sans vous déplaire,
 Vous me semblez un peu fujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord; rien n'est conclu, veux-tu rompre la paille?
 Ce n'est point un affront pour moy que tes refus.
 Je m'en mocque; & voilà Momus,
 Qui tout Dieu qu'il est...

MOMUS.

Tout coup vaille,
 Je suis toujours prêt d'épouser;
 Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
 Trop facile à s'humaniser,
 S'encanaille, & se mésallie,

Et qu'un simple mortel pretende en abuser,
 Jusqu'au point de la mépriser.
 Monsieur du Carnaval...

LE CARNAVAL.

Chacun sçait son affaire,
 Monsieur Momus; personne, que je croy,
 Dans tout pays n'est instruit mieux que moy
 Des bons tours qu'aux maris les femmes sçavent faire;
 Et le temps où je regne, est celuy, d'ordinaire,
 Le plus propre à couvrir un manquement de foy.
 Depuis que je suis dans l'employ,
 J'ai veu l'hymen traité de gaillarde maniere.
 Et ce que tous les jours je voy,
 Seigneur Momus, fait que je desespere
 D'être exempté de la commune loy.

MOMUS.

Pauvre sot, pourquoy donc songer au mariage?

LE CARNAVAL.

Je suis amoureux à la rage,
 Et ne puis être heureux sans devenir mary.

MOMUS.

Epouse donc, sans tarder davantage,
 Et de l'amour bien-tôt tu te verras guery.

LE CARNAVAL.

Hé bien! soit, ferme, allons, courage :

Je veux bien n'en pas appeller,
 Et je suis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola, petit mary, lorsque de jaloufie
 Je te verray l'ame faisie,
 Je sçauray bien t'en garentir.
 Elle ne se nourrit que dans l'incertitude ;
 Et moy qui ne sçay point mentir,
 Si je fais par hazard quelque douce habitude,
 Pour te tirer d'inquietude,
 J'auray soin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand mercy.

MOMUS.

Rien n'est plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
 Au hazard de m'en repentir.
 Je sçais le monde, & ne suis pas si bête,
 Que lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
 Je ne trouve aisement de quoy le divertir.
 Allons, pour plaire à la Folie,
 Que chacun avec moy s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train, ah! le joly garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

Selon la Chançon.

LE CARNAVAL *chante.*

*L'Hymen en ma faveur allume son flambeau ;
Je suis charmé de ma conquête.
Amour, viens honorer la fête
Et couronner un feu si beau.*

MOMUS *chante.*

*L'hymen en ce beau jour t'apprête
Une couronne de sa main,
Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
Souvent, quoy que l'Amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain.*

LE CARNAVAL *chante.*

*Si l'Amour volage s'envole,
Et veut me quitter sans retour,
Viens, Bacchus, c'est toy qui console
De l'inconstance de l'Amour.*

MOMUS.

La chançon est jolie.

LA FOLIE.

Ouy, j'en fuis fort contente.
 Il me plaist assez, quand il chante;
 Et s'il ne s'étoit pas presenté pour mari,
 J'en aurois fait peut-être un favori :
 La Musique me prend, j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
 Sans y chercher trop de façon.
 Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

Ensuite LA FOLIE chante.

*Mortels, que le sort le plus doux
 Sous mon Empire a fait naistre,
 Quelle fortune est-ce pour vous,
 Quand vous sçavez bien la connoistre ?
 Les plus heureux sont les plus fous ;
 Gardez-vous de cesser de l'être.*

ENTRÉE.

DANSE EN DIALOGUE

Entre Momus & la Folie.

LA FOLIE.

Momus?

MOMUS.

Plait-il?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toy, j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoy donc prendre un autre Amant?

LA FOLIE.

J'ay dû changer.

MOMUS.

Pourquoy, je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuse est jolie.

LA FOLIE.

Volage!

MOMUS.

Ingrate!

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS.

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.

Bon! si j'en ufois autrement,
Je ne serois pas la Folie.

MOMUS.

S'il est des fous heureux, ils ne le font pas tous,
Et vous allez en voir un d'une espece
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui feroit-ce?

MOMUS.

Monsieur Albert.

ERASTE.

Ah, Ciel!

AGATHE.

C'est mon jaloux.

MOMUS.

Justement, un vieux fou qui cherche sa Maitresse,
Et cette Maitresse, c'est vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh! quoy, Madame, au lieu de le faire chasser...

ERASTE, à la Folie.

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre.

LA FOLIE.

Vous l'avez prise, il faut la rendre,
Mon pauvre amy.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux de moy doit tout attendre.

ERASTE.

Je suis perdu, Ciel!

LA FOLIE.

Non, vous y devez pretendre
Plus que vous ne pouvez penser.
Je me declare en ceci votre amie,
Et c'est être plus fou qu'un autre assurément,
De prendre serieusement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchez à nous embarrasser.

LISETTE.

La chose n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voicy le Loup-garou.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, AGATHE, LISETTE,
MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE,
CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Momus*.

Je crains de me méprendre,
A qui, Monsieur, me faut-il adresser?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaisant Magot! Que veux-tu? Qui t'amene?

ALBERT.

Une ingrante que j'aime, & qu'un godelureau
Est venu m'enlever jusques chez moy, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit icy, je la reclame;
Je la vois, permettez...

AGATHE, à *Albert*.

Tout beau, Monsieur, tout b
Dans vos pretentions quel droit vous autorise?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup vraiment !
 Mais pour reparer leur sottise,
 La Folie & l'Amour ont fait adroitement
 Reüssir l'heureuse entreprise
 Qui m'a renduë à mon premier Amant.
 Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
 Où sans crainte on peut dire vray :
 Je l'aime autant que je vous hay.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, à *Agathe*.

Ma favorite,
 C'est parler net & clairement ;
 Et je suis dans l'étonnement
 D'avoir une fille à ma suite,
 Qui s'explique si sensément.
 (*à Albert.*)

Sçais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre ?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils je me fais une loy.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler !

LA FOLIE.

Je parle contre moy.
 D'extravagant je veux te rendre sage.
 Te consoler est le meilleur pour toy.
 Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me consoler, que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*

*Infortuné, veux-tu m'en croire?
 Renonce aux plaisirs amoureux ;
 Prends le party de boire,
 Laisse-là l'hymen, & ses feux.
 La jeunesse a seule en partage
 L'amour & les tendres desirs :
 Mais tu peux encore à ton âge,
 Suivre Bacchus, & ses plaisirs.*

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie,
 Sans être amoureux, ny jaloux.

(à la Folie.)

Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, à *Erasle.*

Monfieur, de mon aveu, vous ferez son Epoux.

ALBERT.

Le bon vin desormais fera seul mon envie.
 Il faut que ce soit luy qui nous reconcilie.

Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie !

CHANSON en branle.

Tous les Mortels nous font hommage,
Les plus sages & les plus fous :
En tous lieux, tout temps, & tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorsque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur, ou de façon,
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Damon jeune avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon.
A trente ans il passoit sa vie,
Plus retiré qu'un vieux Barbon ;
Puis à soixante il se marie,
Et devient Courtisan, dit-on.
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Un Amant las d'une cruelle
Dont il essuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle,
Et se donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla sa raison.
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

*Un Blondin à leste équipage,
Grand adorateur de Vénus,
Dissipe d'un gros beritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie,
Afin de se remettre en fond.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.*

*Chacun où son plaisir l'appelle,
Se porte dans le Carnaval,
Soit au jeu, soit près d'une Belle,
L'un au Cabaret, l'autre au Bal.
Vous venez à la Comédie,
Quand un Opera n'est pas bon.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.*

FIN.



LES
MENECHMES,

COMEDIE,

REPRESENTÉE EN 1705.



EPISTRE
A MONSIEUR
DESPREAU

*Favori des neuf Sœurs, qui sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace,
O toy qui, comme luy, Maître en l'art des bons vers,
As joui de ton Nom, & mis l'Envie aux fers,
Et qui par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaicteur un Prince tel qu'Auguste :
Ouvre une main facile ; accepte avec plaisir
Un Poème imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans admirateur fidelle,
Ton style de tout temps me servit de modèle ;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toy-même as bien voulu, sensible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumieres.*

*Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,
De celui du Public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux en effet, dans le siècle où nous sommes
Aux règles du bon goût assujettir les hommes ?
Qui connoist mieux que toy le cœur & ses travers ?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;
Et sous un art heureux découvrant la nature,
La vérité par tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toy, prendre un si noble effort,
Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?
Que d'Auteurs, en suivant Despreaux & Pindare,
Se sont fait un destin commun avec Icare !
De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherché en vain
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main.
Si je l'ai méritée, & que tu me la donnes,
Ce présent sur mon front vaudra mille couronnes ;
Et pour Disciple enfin si tu veux m'avoüer,
C'est par ce seul endroit qu'on pourra me louer.*

REGNARD.



LES MENECHMES

ACTEURS DU PROLOGUE

APOLLON.

MERCURE.

PLAUTE.

La Scene est sur le Parnasse.



PROLOGUE

DES

MENECHMES.

Le Theatre represente le Parnasse.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! Dieu vous gard', Seigneur Mercure.
Par quelle agreable avanture
Vous voit-on au sacré Vallon?

MERCURE.

Vous sçavez, Grand Dieu du Parnasse,
 Que je ne me tiens guere en place.
 J'ai tant de differens emplois,
 Du couchant, jusqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
 Que ce n'est pas chose nouvelle
 De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du Tonnerre,
 Votre peine est utile aux Hommes comme aux Dieux,
 Et c'est par vos soins que la Terre
 Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse & m'ennuye,
 Lorsque je voy tant de Dieux faineants,
 Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens,
 Et qu'à se gonfler d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop penible employ.
 S'il vous falloit donc, comme moy,
 Eclairer la Machine ronde,
 Rendre la Nature feconde,
 Mener quatre chevaux quinteux,
 Risquer de tomber avec eux,
 Et de faire un bucher du monde;

Dans ce métier penible & dangereux,
 Vous auriez sujet de vous plaindre.
 Depuis que l'Univers est sorti du cahos,
 Ai-je encor trouvé, moy, quelque jour de repos?
 Quoi qu'il en soit, parlons sans feindre;
 A vous servir je serai diligent.
 Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'Agent,
 Honnête ou non, c'est dont fort peu je m'embarasse,
 Pour goûter des plaisirs nouveaux,
 A quelque Nymphé du Parnasse
 Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muses, ailleurs destinées,
 Sont pour luy par trop surannées.
 Depuis trois ou quatre mille ans,
 Tous vos faiseurs de vers, mal avec la fortune,
 En ont tous épousé quelqu'une ;
 Il faut à Jupiter des morceaux plus friands.
 La qualité n'est pas ce qui plus l'inquiette.
 Une Bergere, une Grifette
 Luy fait souvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela son Epouse?

MERCURE.

Elle suit les transports de son humeur jalouse.

Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas;
 Et là-haut c'est comme ici bas.
 Quand un Epoux a fait quelque intrigue nouvelle,
 La femme a beau crier, le mari va son train;
 Quand la Dame, en revanche, a formé le dessein
 De se dédommager d'un Epoux infidelle,
 Et qu'un Galant se rend Patron
 De la femme & de la maison,
 L'Epoux a beau gronder, faire le ridicule,
 Il faut qu'il en passe par-là,
 Et qu'il avale la pillule,
 Ainsi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle
 Qui près d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire; écoutez.
 Vous sçavez qu'au Ciel & sur Terre
 On me donne cent qualitez.
 Je suis l'Agent du Dieu qui lance le Tonnerre;
 Je conduis les Morts aux Enfers;
 Mon pouvoir s'étend sur les Mers;
 Je suis le Dieu de l'Eloquence;
 Ma Planette preside aux Fous,
 Aux Marchands ainsi qu'aux Filous,

Fort petite est la difference ;
Je donne aux Chymistes la loy ;
Des pâles Medecins la Cohorte assassine
M'appelle, suivant mon employ,
Le Furet de la Medecine :
Heureux qui se passe de moy !

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'est celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon credit est tombé, je suis de bonne foy :
Chacun depuis un temps de ce métier se picque,
Et tant d'honnêtes gens exercent mon employ,
Que je leur laisse ma pratique ;
Ils y font presque tous aussi sçavans que moy.

APOLLON.

Vous avez trop de modestie.
Mais venons donc au fait dont il est question.

MERCURE.

Les Spectacles, la Comedie,
Me donnent à Paris quelque occupation,
Je les ay pris sous ma protection.

Pour celebrer une feste publique
 J'aurois aujourd'huy grand besoin
 D'avoir quelque piece Comique
 Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoy? Sans vous donner la'peine
 De venir icy de si loin,
 N'est-il point là d'Auteurs amoureux de la Scene,
 Qui du Theatre encor puissent prendre le soïn?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tost la Parque meurtriere
 Enleva le fameux Moliere,
 Le censeur de son temps, l'amour des beaux esprits,
 La Comedie en pleurs & la Scène deserte
 Ont perdu presque tout leur prix ;
 Depuis cette cruelle perte,
 Les plaisirs, les jeux, & les ris
 Avec ce rare Autheur sont presque ensevelis.

APOLLON.

Il faut reparer le dommage
 Que le destin a fait au Theatre François,
 Et tirer du tombeau quelque grand Personnage,
 Pour paroître encore une fois.
 Plaute fut en son temps les delices de Rome,
 Tel que Moliere fut le charme de Paris ;
 Il tient icy son rang parmy les beaux esprits :

Il faut consulter ce grand homme.
Qu'on le fasse venir.

MERCURE.

Certes, je suis confus
Des bontez que pour moy...

APOLLON.

Finissons là-dessus.
Entre des Dieux tels que nous sommes,
Il ne faut pas de longs discours.
Laissons les complimens aux hommes,
Ils en font les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, à *Plaute*.

Pendant que tu vivois je t'ay comblé de gloire,
Autant que de son temps Auteur le fut jamais;
J'ay fait graver ton nom au Temple de Memoire,
Et t'ay prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il est vrai; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main,

N'ont rien de réel, de solide,
 Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
 Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide,
 Court risque de mâcher à vuide,
 Et souvent de mourir de faim ;
 Et si j'avois à reprendre naissance,
 J'aimerois mieux être Portier
 D'un Traitant ou d'un Sous-Fermier,
 Que Mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
 Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits,
 Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
 Croiriez-vous que sur mon déclin,
 Laisant le Dieu des Vers que j'étois las de suivre,
 Ne pouvant me donner du pain,
 Je me suis vû réduit, pour vivre,
 A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous ?

PLAUTE.

Moy.

MERCURE.

Cet Illustre Poëte
Finir ses jours au moulin!

PLAUTE.

Ouy.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
Où donc renverrons-nous nos Rimeurs d'aujourd'huy?

APOLLON.

Un Poëte aisément s'endort dans la moleffe.
L'abondance souvent unie à la paresse,
Seiche sa veine & la tarit ;
Mais la necessité reveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait esté votre fort domestique,
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps ;
Pour sçavoir si le goût antique
Trouveroit à Paris encor ses Partisans.

PLAUTE.

j'en doute fort. Les caracteres,
Les esprits, les mœurs, les manieres,

En près de deux mille ans ont bien changé, je croy
 Et par exemple, dites-moy,
 A Paris aujourd'hui de quel goût sont les Dames?

MERCURE.

Mais... elles sont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres de leurs soupirs,
 Elles ne trouvoient point l'Hymen un esclavage ;
 Et faisant du divorce un legitime usage,
 Elles changeoient d'époux au gré de leurs desirs.

MERCURE.

Oh! ce n'est plus le temps. Une loy plus austere
 Fixe une femme au premier choix,
 Elle ne peut avoir qu'un Epoux à la fois :
 Mais un usage moins severe
 Aux Coquettes du temps permet encor par fois
 D'avoir autant d'Amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'est un temperament ; &, comme je le voy,
 L'Usage adoucit bien la rigueur de la Loy.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la Ville,
 Une troupe lâche & sterile
 De fades & mauvais plaisants,
 Qui chez les Grands de Rome alloient chercher à v
 Et qui ne cessoient de les suivre,

Soit à la Ville, soit aux Champs?
 De ces lâches Flateurs, des Complaisans serviles,
 Que dans mes Vers j'ay souvent exprimez?
 Des Parasites affamez,
 De ces Importans inutiles,
 Qui tous les jours dans les maisons,
 A l'heure du dîner, font de sûres visites?

MERCURE.

Non ; Mais l'on y voit des Gascons
 Qui valent bien des Parasites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voy,
 Une Piece de moy, je croy, ne plairoit guere,
 A moins qu'Apollon ne fist choix
 D'un Auteur Comique & François,
 Qui pût accommoder le tout à sa maniere,
 Porter la Scene ailleurs, changer, faire, & défaire.
 S'il pouvoit reüssir dans ce noble dessein,
 Moitié François, moitié Romain,
 Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me souviens qu'un de ces jours
 Un Auteur qui par fois erre dans ces détours,
 Me fit voir un sujet qu'on nomme
 Les MENECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
 Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout Auteur que je fois, je ne suis point jaloux
 Que mon travail luy soit utile.
 Le sujet qu'il a pris,
 Divertit autrefois un Peuple difficile,
 Et peut-estre aura-t-il même fort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
 Tout ce qui sera nécessaire,
 Pour mettre la Piece en estat.

APOLLON.

Et moy, je vais commencer ma carrière,
 Et rendre au monde son éclat.

SCENE III.

MERCURE *seul.*

Messieurs, ne soyez point en peine
 Comment je puis si promptement
 Ajuster cette Piece, & faire en un moment
 Qu'elle paroisse sur la Scene;
 Nous autres Dieux, d'un coup de main,
 Nous passons tout effort humain.
 Agréez donc mes soins; & pour reconnoissance
 D'avoir voulu vous divertir,

Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarteray de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourse adroits, Medecins, Usuriers,
Avocats babillards, Insolens Creanciers :
Tous ces gens sont sous mon empire.
Et s'il est parmi vous quelqu'un
Possédant femme ou maitresse fidelle,
(C'est un cas qui n'est pas commun)
Je n'employray jamais près d'elle,
Pour corrompre son cœur & sa fidelité,
Ny mon Art, ny mon Eloquence.
C'est payer trop, en verité,
Quelques momens de complaisance :
Mais un Dieu doit user de generosité.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA COMEDIE

MENECHME, } Freres
LE CHEVALIER MENECHME, } Jumeaux.
DEMOPHON, Pere d'Isabelle.
ISABELLE, Amante du Chevalier.
ARAMINTE, Vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du
Chevalier.
FINETTE, Suivante d'Araminte.
VALENTIN, Valet du Chevalier.
ROBERTIN, Notaire.
UN MARQUIS.
M. COQUELET, Marchand.

La Scene est à Paris, dans une place publique.



LES
MENECHMES,
OU
LES JUMENTAUX,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

Je suis tout hors de moy : maudit soit le Valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-temps souffrir sa negligence,
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il sçait que je l'attens... Mais enfin je le voy.
D'où viens-tu donc, Maraut ? Dis, parle, repons-moy.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valise, la met à terre,
& s'assit dessus.*

Quant à present, Monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaist, souffrez que je respire ;
Je suis tout essouffé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au desespoir, & me jouer ces tours ?
Je ne sçai qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoy, Maraut, pour aller jusques à la Doüanne
Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Ouy, non, paix, quoy, Monsieur?... Je n'ay pas le loisir.
Mais, Monsieur... Revenez. Faites-moy le plaisir...
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Douane?

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Ufoit depuis une heure avec moy de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ay cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t'il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous sçavez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moy dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoy hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraut?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage,
 De parler librement me donne l'avantage.
 En pareil cas que moy vous vous estes trouvé ;
 Assez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé
 Je vous ay vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
 J'ay même quelquefois presté mon ministère
 Pour vous donner la main & vous conduire au lit :
 De ces petits excès je ne vous ay rien dit :
 Nous devons nous prester aux foiblesses des autres,
 Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
 Si je te connoissois à ce seul vice enclin :
 Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
 Tu reffens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah! si je jouë un peu, c'est pour passer le temps.
 Quand vous passez les nuits dans certains noirs brela
 Je vous entends jurer au travers de la porte ;
 Je jure comme vous quand le jeu me transporte :
 Et ce qui peut tous deux nous differentier,
 Vous jurez dans la chambre, & moy sur l'escalier.
 Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
 Bûvez, jouëz, aimez ; je boy, je jouë & j'aime :
 Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
 Consommé dans cet art, m'appristes le métier.

Vous allez, chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
 Faifant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde.
 Ifabelle à present vous retient fous fa loy ;
 Vous l'aimez, dites-vous ; je ne fçay pas pourquoy.

LE CHEVALIER.

Tu ne fçais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à fes charmes,
 A fes yeux tout divins on ne rende les armes ?
 Je la vis chez fa Tante, où j'en fus enchanté ;
 Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour fa Tante Araminte,
 Toute folle qu'elle eft, vous aviez l'ame atteinte.
 J'approuvois fort ce choix : outre que fes ducats
 Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
 J'y trouvois mon profit ; vous cajoliez la Tante,
 Et moy je pourchaffois Finette la fuivante :
 Ainfi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Ouy, je vois, en un mot,
 Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un fot.
 Pour t'empêcher de dire encor quelque sottife,
 Finiffons, & chez moy va porter ma valife.

VALENTIN *remettant la valife fur fon épaule.*

J'obeis : cependant fi je voulois parler,
 Sur un fi beau fujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toy.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un au

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ny l'air, ny la façon.

VALENTIN.

J'ay long-temps comme vous esté dans le soupçon.
 Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
 Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
 Lisez plutôt ces mots distinctement écrits ;
 C'est à Monsieur Menechme, à present à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vray ; mais enfin, quoy que tu puisses dire,
 Je ne reconnois point cette façon d'écrire :
 Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait icy quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monsieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, où, par trop brusquement,
Vous avez pris congé de votre Regiment,
Et passant à Perone, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poste; & pour aller plus vite,
Vous me fistes porter, au Coche qui partoît,
Votre malle assez lourde, & qui nous arrestoit.
J'obeïs à votre ordre, avec zele & vitesse;
Je fis par le Commis metre dessus l'adresse.
Ainsi je n'ay rien fait que bien dans tout cecy.

LE CHEVALIER.

C'est de quoy dans l'instant je veux estre éclaircy.
Ouvre vite, & voyons quel est tout ce mystere.

VALENTIN *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y resiste pas.
Or fus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voy là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux?

VALENTIN.

 Monsieur, point de courrou
 Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous;
 Et je ne crois pas, moy, que dans votre valise
 Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Maraut, qui faisoient mon bonheur,
 Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
 Qui me les rendra, dis?

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la valise.*

 Tenez, en voila d'autres,
 Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais Plaifans,
 D'ordinaire, avec moy passent fort mal leur temps?

Le Chevalier lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des bardes.

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colere ;
Mais sans perdre de temps, faisons notre inventaire.

Il tire un sac de Procès.

Ce meuble de chicane appartient feurement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas Normand.

Il tire un habit de campagne.

L'habit est vraiment leste, & des plus à la mode ;
Pour un fur-tout de chasse il me fera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, est-ce quelque vertige,
Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige :
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monsieur, je vous croiray.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sçais, assez près de Peronne,
 D'un fang dont la valeur ne le cede à personne.
 Tu sçais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
 Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
 Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
 Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
 Un frere seul resta de toute la maison,
 Avec un Oncle avare & riche, disoit-on;
 En differens Pays j'ay brusqué la fortune,
 Sans que l'on ait de moy reçu nouvelle aucune;
 Et je sçay par des gens qui m'en ont fait rapport,
 Que depuis tres long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le sçais; & de plus, je sçay que votre mere
 Mourut en accouchant de vous & de ce frere :
 Que vous estes Jumeaux, & que votre portrait
 En toute sa personne est rendu trait pour trait :
 Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
 Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
 Que les yeux les plus fins s'y trompoient aisément;
 Et notre Pere même, en commençant à croître,
 Nous attachoit un signe afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois ;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ay l'ame surprise.
Valentin, à ce frere appartient la valise :
Et j'apprens en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, & qu'il laisse ses biens
A ce frere Jumeau qui doit icy se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoy vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci merite bien quelque reflexion.

Il lit.

Je vous attens, Monsieur, pour vous remettre, comptant, les soixante mille écus que votre Oncle vous a laissez par testament, & pour épouser Mademoiselle Isabelle, dont je vous ay plusieurs fois parlé dans mes lettres : le party vous convient fort ; & son pere Demophon soubaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plustost à Paris, & faites-moy la grace de me croire votre tres-humble & tres-obeissant serviteur, ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.

La datte, le dessus, & le nom bien écrit,
 Dans mes préventions confirment mon esprit.
 Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
 Comme moy, sa valise au Coche aura fait mettre;
 Et dans le même-temps, ce rapport de grandeur,
 De cachet & de nom a causé ton erreur,
 Et je conclus enfin, sans être fort habile,
 Que mon frere est déjà peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je suis stupefait
 Des effets surprenans que le hazard a fait.
 Il faut que justement je fasse une méprise,
 Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
 Nous trouvons en un jour un vieil Oncle enterré,
 Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré;
 Un frere qui reçoit tous ses biens qu'on luy laisse,
 Et qui vient enlever encor votre Maistresse.
 Voila tout à la fois, cinq ou six incidens
 Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
 Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.

Ils font à moy, du moins, tout autant qu'à mon frere.
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe-toy, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele & mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ay des amis fideles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sçait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme.
Tu sçais le caractere & l'esprit de la Dame :
Elle est vieille & jalouse à defoler les gens,
Ses airs & ses discours sont tous impertinens,
Enfin, c'est une folle, & qui veut qu'on la flate.
Quoy qu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Messager.
Mais Araminte sort, va vite où je t'envoye.

Valentin emporte la malle, & sort.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE,
LE CHEVALIER, *un peu à l'écart.*

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'hui. Quelle joye !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moy.
Pareil empressement doit l'agiter, je croy.
Comment me trouves-tu ? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.

Votre beauté surprend, ravit, enleve, enchante.
Il semble que l'Amour dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.

(au Chevalier qui s'approche.)

Ah, Monsieur, vous voila ! Quel destin favorable
Plus que je n'esperois presse votre retour ?
Et quel Dieu près de moy vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ? Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable presence
 Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
 Non, je ne vois que vous qui sans art, sans secours,
 Puissiez paroître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin ! L'amour quelquefois, quoy qu'absente,
 A votre souvenir me rendoit-il presente ?
 Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
 Que je reçus de vous, quand vous prites le mien,
 Me consoloit un peu d'une absence effroyable ;
 Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me suit en tous lieux.
 La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
 Et cette nuit encor, je rappelle mon songe,
 O douce illusion d'un aimable mensonge !
 Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
 Etre dans un Jardin au lever du Soleil,
 Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
 Avoit semé de fleurs nouvellement écloses.
 Là, sur les bords charmans d'un superbe canal,
 Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
 Où cent flots écumans, & tombans en cascades,
 Semblent être poussez par autant de Nayades ;
 Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
 Je vous voi sur un char sortir du fond des eaux :
 Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine :
 Cent mille Amours pouissoient une conque marine ;

Et les Zephirs badins volans de toutes parts,
Faisoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aspect d'étonnement faisie...

ARAMINTE.

Et, j'étois la Vénus flottant sur ce canal?

LE CHEVALIER.

Ouy, Madame, vous même en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moy, parlant sincerement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous sentiez la Déesse, une lieuë à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin, à mes yeux, a disparu soudain;

Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous persuadois de mes vives douleurs :
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon Valet, en entrant, a causé mon reveil.

ARAMINTE.

Je suis au desespoir de cette circonstance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence ;
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous satisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour ; dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes ;
Et la possession souvent du premier jour,
Leur ôte tout le sel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour est extrême,
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même,

Et si par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah! Grands Dieux, quel affreux desespo
Mon ame, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée ;
Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dinions ensemble dans ce jour.
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plustôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moy ne s' imagine pas ;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi ;
Nous nous aimons un peu. Mais quelqu'un vient ici,
C'est Demophon.

*SCENE V.*DEMOPHON, ARAMINTE,
FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici comme chez moy, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier ;
 Et Monsieur Robertin, dont je connois le zele,
 A sçu me menager un bon parti pour elle :
 Un jeune homme doué d'esprit & de vertus,
 Possédant, qui plus est, soixante mille écus,
 D'un Oncle qui l'a fait unique Legataire,
 Dont ledit Robertin est le dépositaire :
 Et j'apprends par les mots du billet que voici,
 Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
 Estant pour la famille un fort grand avantage,
 Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
 N'ayant, comme je croy, nul penchant pour l'amour,
 Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
 Vous feriez de vos biens donation entiere,
 Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort !

Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je croy, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous mocquez-vous, ma sœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moy? J'ay cinquante ans? moy? Finette!

FINETTE.

Quels reproches!

Helas! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que Madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune! Il est de fottes gens.

DEMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je croy vous faire grace,
Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante, & passe;
Vous êtes mon ainée : *ergo*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'est qu'un sot;
Et je sçai fort bien, moy, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,

Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niece. Adieu.
C'est moy qui vous le dis; m'entendez-vous, mon f
Allons, Finette, allons. *Elle sort.*

DEMOPHON.

Le joli caractère!

FINETTE.

Monfieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaist, de meilleurs Almanachs.
Ma Maistresse est encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoisseurs vous la soutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON, *seul.*

Je jugeois à peu près quels seroient ses discours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le Notaire, & prenons des mesures,
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien seures.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plustost l'Hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, Monsieur, encor tout hors d'haleine ;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout :
Au Coche, au Messager, à la Poste, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ay passé ruë,
Où quelque Creancier ne m'ait choqué la vûë :
J'ay même rencontré ce Gascon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent louis.

LE CHEVALIER.

J'ay honte de devoir si long-temps cette somme,
Il me l'a, tu le sçais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourray toucher,
De m'acquitter vers luy rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne sçachant plus enfin quel parti prendre
 A la Doüanne encor j'ay bien voulu me rendre ;
 Là j'ay vû votre Frere, au milieu des Commis,
 Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo commis.
 Je l'ay connu de loin ; & cette ressemblance
 Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance.
 Le visage & les traits, l'air & le ton de voix,
 Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois.
 Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
 Il est brusque, impoli, son humeur est toute autre ;
 On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
 Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse,
 Dans un Provincial nourri sans politesse ;
 Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'huy
 Cet air sauvage & dur qui regue encore en luy.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'observois sa querelle,
 Et quand il est sorti j'ai fait briller mon zele ;
 J'ai flaté son esprit ; enfin j'ai si bien fait,
 Qu'il veut, comme je croi, me prendre pour valet.
 Il s'est même informé pour une hôtellerie.
 Moy, dans les hauts projets dont mon ame est rempli
 J'ai d'abord euseigné l'auberge que voici ;
 Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est charmée?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroist defarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Isabelle du pere,
Et tirer, qui plus est, cet argent du Notaire.
Ce seroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Ouy vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut être arriver aisément.
A notre Campagnard nous donnerions la Tante;
Pour vous seroit la Niece, & pour moy la Suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un heritier l'habit & la figure,
L'air entre triste & gay. Le deuïl vous sied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme heritier, ma foy, je n'en sçay rien;
Jamais succession ne m'est encor venuë.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la première vûë ;
Imposez au Notaire, & soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ay de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle delicateffe & vaine & ridicule !
Nantissez-vous de tout, fans rien mettre au hazard ;
Après, à votre gré vous luy ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux meriter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifferance ;
Son pere n'en sçait rien, & ne me conoit pas ;
Pour l'obtenir de luy je n'ay fait aucun pas,
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon esperance auroit esté trompée ;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte;
Bon! Si l'on épousoit autant qu'on le promet,
On se mariroit plus que la loy ne permet.
Allons au fait; pour mettre en état notre affaire,
Il faut estre vêtu comme l'est votre frere,
Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé,
Sa perruque de peu differe de la vôtre;
Ainsi, vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper, sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour diner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire;
Vous dinerez demain. Je croy voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre-cy marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moy cependant...

VALENTIN.

Je n'ay rien à vous dire;
De tout dans un moment je sçauray vous instruire.

SCENE II.

MENECHME, *en deuil*; VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voila, Monsieur! Depuis long-temps
Pour tenir ma parole, ici je vous attens.

MENECHME.

Ouy vraiment me voila, mais j'ay cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ay fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un pieg
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiege;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaisans,
Conduisant leur capture, insultent les passans;
Un Fiacre me couvrant d'un deluge de bouë,
Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton, me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! je croy qu'en cette vil
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment ? j'aimerois mieux cent fois être au fabat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foy publique, en arrivant m'est prise ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le voy que trop : suffit, ce coup de main
Me rendra desormais plus alerte & plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai dans ce lieu fait preparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille ;
Comptez-vous de rester long-temps en cette ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle, & d'être satisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus,
 Qu'un Oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ay plus,
 Attendu qu'il est mort, par grace singuliere
 M'a laissé depuis peu comme à son Legataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur?

MENECHME.

Assurement,

La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
 Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
 Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
 Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel luy fasse paix,
 Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès.
 Si vous avez besoin de mon petit service,
 Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office;
 Je connois tout Paris, & je suis toujours prêt
 A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
 Un honnête Bourgeois que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enseigner mieux que moy sa maison ?
 Nous irons ; avez-vous avec luy quelque affaire

MENECHME.

Ouy. Sçauriez-vous encore où demeure un Notaire,
 Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le croy,
 Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moy
 Il est de mes amis, & nous irons ensemble.

(à part.)

Mais j'apperçois Finette. Ah ! juste Ciel ! je tremble
 Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE, à *Valentin*.

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
 Le diner se morfond, ma Maitresse s'ennuye.

Appercevant Menéchme, qu'elle prend pour le Chevalier.

Ah ! vous voila, Monsieur, vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
 Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas;
 Ma Maistresse ne peut en deviner la cause.
 Mais qu'est-ce donc, Monsieur? quelle metamorphose?
 Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil?
 En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
 Faut-il pour un diner, s'habiller de la sorte?
 Venez-vous d'un convoi, Monsieur?

MENECHME.

Que vous importe

(à part, à Valentin.)

Je suis comme il me plaist. Les filles en ces lieux
 Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

C'est l'humeur du pays; & sans beaucoup d'instance,
 Avec les Etrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces soins ne peut se dispenser;
 A ce qui vous survient je dois m'interesser:
 Ma Maistresse a pour vous une tendresse extrême,
 Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maistresse m'aime?

FINETTE.

Ne le sçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si jusqu'à ce moment j'en ai jamais rien sçû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve,
Et si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous fouhaiterez, vous ferez son époux.

MENECHME.

Je serai son époux ?

FINETTE.

Ouy vraiment.

MENECHME.

Qui, moi ?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je croy, d'autre deffein en tête.

MENECHME.

La proposition est ma foy fort honnête.

(à part, à Valentin.)

Voilà, sur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille Amans font venus s'offrir à ma Maistresse ;
Mais Menechme est le seul qui flate sa tendresse.

MENECHME.

D'où sçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous sçavez le mien.

MENECHME.

D'où je sçais le vôtre ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Je n'en sçûs jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & sers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ay vû chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas; ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en très-mauvaise école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage; en un mot comme en cent,
Ma Maïſtreſſe à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie,
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre Maïſtreſſe fait un fort joly métier.

FINETTE, *bas, à Valentin.*

Mais, parle-moy donc, toy. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger ſa cervelle?

VALENTIN, *bas, à Finette.*

Depuis un certain temps il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point, qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE, *bas, à Valentin.*

Tantôt il paraiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de temps & memoire & raiſon?

(Haut, à Menechme.)

Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre ou folle,
 De me baliverner avec vos contes bleux,
 Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
 Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
 Une Amie, un diner, & cent discours encore,
 Tous plus fots l'un que l'autre, à quoy l'on ne compte
 Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
 Ny diner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
 Votre Maistresse ailleurs, en ses nobles projets,
 Peut à d'autres oyseaux tendre ses trebuchets.
 Et vous, son Emissaire & son honnête Agente,
 C'est un vilain employ que celui d'Intriguante ;
 Quelque malheur enfin vous en arrivera ;
 Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
 Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons, si dans peu vous aurez l'insolence
 De faire à ma Maistresse un discours aussi sot :
 Je vais luy dire tout, sans oublier un mot.

(à Valentin.)

Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maistre ;
 J'espere que dans peu nous nous ferons connoître.

(à part.)

Je ne le connois plus, & ne sçais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle Ville, bon Dieu! quel etrange Pays!
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquetes,
Pour faire reüssir leurs pratiques secretes,
Des nouveaux débarquez s'informoient avec soin,
Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pû sçavoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement; c'est de-là qu'elle a pû le sçavoir.
Mais contre leurs complots j'ay sçû me prévaloir;
Et si de m'atraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foy, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus longtems;
Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers, enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon, entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME,
VALENTIN.

ARAMINTE, à *Finette*.

Non, je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez si je mens : parlez-luy, le voila.

ARAMINTE, à *Menechme, qu'elle prend pour
le Chevalier*.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifference;
Le dîner vous attend, & vous sçavez, je croy,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous voy.

MENECHME.

En verité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... & que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voy... car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu... dérangent... pourroient bien me confondre
Si d'ailleurs... (*à part.*) Par ma foy, je ne sçai que repondre

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annonce-t-il point de triste événement?

Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous estes-vous battu?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chastes chaisnes,
Tout le bien & le mal, les plaisirs & les peines,
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un :
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune ;
Mais je n'uferay point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours font les vôtres.

FINETTE.

Bon ! Madame ! il m'en a tantost tenu bien d'autres !

VALENTIN, *bas, à Araminte.*

Dans ses discours, par fois, il est impertinent.

ARAMINTE, *à Menecbme.*

Entrons donc pour diner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ay tort de vous contraindre
Mais de votre froideur j'ay sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, & laissez-nous.
Je n'ay jamais senty ny froid ny chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! Peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monsieur ; icy poussez bien l'insolence.
Mais, ma foy, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'iray, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moy se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me deguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le sçavez bien ;
N'avez-vous pas tantost envoyé voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche!

Et de quel Coche icy me voulez-vous parler?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;
Il faut assurément qu'il ait trop bû d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des soins plus importants me mettent en foucy :
C'est pour les terminer que l'on me voit icy,
Et non pas pour dîner avec des Creatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des Creatures! Ciel! Quels termes font-ce là!

FINETTE.

Des Creatures! Nous! Ah! Madame, voilà
Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frotons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senty tant de vigueur.
J'auray soin du Valet; n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différent je ne veux rien connoître;
Et je ne prétens point me battre contre toy.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moy?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse! & quelle est ma foiblesse,
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse?
Finette, tu le sçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide scelerat! ton cœur n'est point touché?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moy que haine & que rigueurs.

Elle s'en va.

MENECHME.

Bon! Je me passeray fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit renegat, le plus méchant du monde !
 Que le Ciel te punisse, & l'Enfer te confonde !
 Si nous avons bien fait, nous t'aurions étranglé.
 Il faut assurément qu'on l'ait enforcélé,
 Et ce n'est plus luy-même.

Finette sort, Menechme la suit, & s'arrête à l'entrée d'une rue.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME, à *Finette & à Araminte, qu'il suit des yeux.*

A Dieu donc, mes Princeffes ;

Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

(Revenant, à Valentin.)

Mais voyez quelle rage, & quel déchainement !
 J'ay fenty cependant un tendre mouvement,
 Le diable m'a tenté ; jay trouvé la Suivante
 D'un minois revenant, & fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,
 Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
 Mais entrons au plûtoft dans cette Hôtellerie,
 Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
 Là, si vous me jugez digne de quelque employ,
 Vous pourrez m'occuper, & vous ervir de moy.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtresse :
Un desir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduiray, si vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

VALENTIN, *seul.*

Je vais trouver mon Maître,
Sçavoir en quel état les choses peuvent être,
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil* ;
VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'est plus surprenant ; & votre ressemblance
Avec votre jumeau, passe la vray-semblance.
Vous & lui ce n'est qu'un, étant vêtu de deuil ;
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil
On ne peut distinguer qui des deux est mon Maître ;
Et moy, votre valet, j'ay peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que de ma main,
Je vous attache icy quelque signe certain :
Donnez-moy ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque : ainsi que votre pere,
Pour vous mieux distinguer, faisoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croy?

VALENTIN.

Je ne ris nullement;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a receu d'abord d'un accueil obligeant;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoy, Monsieur, il vous doit compter toute la somme
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!

D'autres à ce Jumeau se sont déjà mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris;
Et chez elle à disner a voulu l'introduire.
Luy surpris, interdit, & ne sçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à sa vertu,
L'a brusquement traitée, il s'est presque battu;

Et si je n'avois pas appaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moy quelques soupçons naissans?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; & jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau pere, & servons notre amour.
Heurte vite.

Valentin va frapper à la porte de Demophon, qui sort.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER,
VALENTIN.

VALENTIN, à Demophon.

Estes-vous, Monsieur, un honnête-homme,
Appelé Demophon?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejoûis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon Maître icy fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON, *au chevalier.*

Ah! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joye,
Dans cet embrassement à vos yeux se deploye,
Et que tout le respect icy vous soit rendu
Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchanté,
Et mon ame seroit entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à sa mort j'ay répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le Ciel fasse misericorde !
Mais nous parler de luy, c'est toucher une corde
Bien triste... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop ; nous estions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre ;
Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé ;
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout ; & je croy que dans toute sa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vray... cependant...

LE CHEVALIER, *bas, à Valentin.*

Tais-toy donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut r'ouvrir votre playe ;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaye.
Vous allez voir ma fille ; & j'ose me flater
Que son air & ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moy le devoir sollicite ;
Je compte en verité bien peu sur mon merite.

DEMOPHON.

Vous avez tres-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup d'œil vous sçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole ;
Et de plus, Isabelle est une cire molle,
Que je forme & paistris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son desir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son pere ;
Et pour voir à mes loix combien elle defere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et sans être apperceu vous l'entendrez parler.

Il entre chez luy.

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moy seul icy, va-t'en trouver mon frere ;
Empêche-le sur-tout d'aller chez le Notaire,
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord :
Mais je ne pourray pas, dans son ardent transport,
L'empêcher de venir icy voir sa Maistresse ;
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va viste, je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE,
LE CHEVALIER à l'écart.

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme, de Province, assez bien fait pourtant,
Doit pour vous épouser arriver à l'instant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entens-je?

DEMOPHON.

Ce party vous est fort convenable,
La naissance, le bien, tout m'en est agréable,
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déference,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obeïssance,
Que je ne pretens point me marier.

DEMOPHON.

Comment?

D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai, mais enfin l'esprit vient avec l'âge :

J'en connois les dangers; aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plûpart, inconstans ou jaloux,
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices;
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celuy-cy te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il suffit que ce soit un homme de Province;
Et je n'en voudrois pas, quand ce seroit un Prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre ce malheureux que l'on veut vous donner.
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les sentimens differeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je, juste Ciel! & quel étonnement!
C'est Menechme, grands Dieux! c'est lui, c'est mon Amant!

DEMOPHON, *au chevalier.*

Je suis au desespoir, qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes loix si contraire:
Mais je l'obligeray, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contrainsons point, Monsieur, ses volontez.

J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignit son ame.

DEMOPHON.

Regarde le party qui t'estoit destiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon esperance.

ISABELLE.

Quoi? c'est-là le party que vous me proposiez?

DEMOPHON.

Eh ouy, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût, & vos folles pensées,
Ne rompoient mes desseins & toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ay vû,
Mon cœur n'est plus si fort contre luy prevenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moy cette haine severe,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon Pere me l'ordonne, & je fais mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,
DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au chevalier.*

Ah! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Ofes-tu dans ces lieux soutenir ma presence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sçay ce que vous voulez dire;
Et ce brusque discours a de quoy m'interdire.
Vous me prenez icy pour un autre, je croy;
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moy?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traitresse!
Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse;
Et moy, de bonne foy, je te donnois mon cœur!
Sans connoître le tien & toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes merites ;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foy, ny moy non plus ; mais dites-moy, ma sœur,
A quoy tend ce discours ? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER, à *Demophon*.

Madame est votre sœur ?

DEMOPHON.

Ouy, Monsieur, dont j'enrage
De plus, ma sœur ainée, & n'en est pas plus sage.

(à *Araminte*.)

Quel caprice nouveau, quel demon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser icy Monsieur, qui de sa vie
Ne vous vit, ne connut, & n'en a nulle envie.

ARAMINTE.

Il ne me connoist pas ! Vous estes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix ;
Il a fait de mon bien un assez long usage :
J'ay fait à mes dépens son dernier équipage ;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la Campagne à pié.

DEMOPHON, *bas, au chevalier*.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas, à Demophon.*

Elle y vife affez.

DEMOPHON, *bas, au chevalier.*

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas icy m'expofer plus long-temps
A m'entendre tenir des discours insultans :
A Madame à prefent je quitte la partie,
Je reviendray fi tôt qu'elle fera partie.

DEMOPHON, *bas, au chevalier.*

Ne vous arreftez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à fon bizarre efpit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, fouffrez que je vous quitte,
Je reviens fur mes pas achever ma vifite.

Il s'en va.

ARAMINTE, *au chevalier.*

Ne crois pas m'échaper. (*Revenant fur fes pas.*) Je connois vos deffeins
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'époufer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de luy-même, & de moy-même auffi.

Elle fort.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

Quel vertigo l'agite, & la conduit icy !
Toujours de plus en plus son cerveau se demonte.

ISABELLE.

Il est vray que souvent pour elle j'en ay honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venuë icy causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN,
DEMOPHON, ISABELLE,VALENTIN, à *Menechme*, dans le fond.

Ouy, Monsieur, les voila, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON, *allant à Menechme, qu'il prend pour le chevalier.*

Ah! Monsieur! pour ma sœur, & pour sa vision,
Il faut, ma fille & moy, vous demander pardon.
Vous sçavez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouy, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voila promptement de retour?
J'en suis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidelle,
Epouser une fille appelée Ifabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voila tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le repete,
Combien de ce parti mon ame est satisfaite;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle fuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de repugnance;
Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vus quelquefois?

DEMOPHON.

A l'instant

Vous sortez d'avec elle, & paroissiez content.

MENECHME.

Moy? je fors d'avec elle?

DEMOPHON.

Ouy, sans doute, vous-m

Nous avions de vous voir une allegresse extrême,
 Quand ma sœur est venuë avec ses fots discours,
 De notre conference interrompre le cours.
 Se peut-il que si tôt vous perdiez la memoire?

MENECHME.

Nous rêvons, vous ou moy. Quoy! vous me ferez o
 Que j'ay vû votre fille? En quel temps? comment? o

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.

C'est me faire passer pour un visionnaire,
 Et ce debut, tout franc, ne me satisfait guere.
 Quoy qu'il en soit enfin, à present je la vois,
 Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
 Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
 J'en suis assez content : mais j'en fais peu de cas,
 Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
 C'est à vous là-dessus à guerir mes allarmes ;
 J'en diray mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France,
 J'en ay du plus brillant ; & le tout sans science.
 Je trouve que l'étude est le parfait moyen
 De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.
 Aussi, je n'ay jamais mis le nez dans un livre ;
 Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
 Sçait tirer en volant, boire, & signer son nom,
 Il est aussi sçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
 La Cour auroit pour moy d'assez puissans appas,
 Si la fujetion ne me fatiguoit pas.
 La Guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
 Si des gens bien versez en l'Art d'Astrologie,
 Ne m'avoient assuré que je vivray cent ans.
 Or comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce temps,

Quoy que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh! j'aime à vivre! moy.

VALENTIN.

Vous estes de bon sens.

ISABELLE, *bas*.

Quel discours! quel travers! Est-ce luy que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plait? vous paroissez surprise,
Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'icy je vous crois & vertueuse & sage.
Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, sans être Philosophe,
Que vous me réservez à quelque Catastrophe.
Plait-t'il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monfieur, ne craignez rien
Isabelle, toujours, doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monfieur me flate trop : fes tendres complimens
Me font connoitre aflez quels font fes fentimens.

Elle fort.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME,
VALENTIN.DEMOPHON, *à part.*

Mon Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes fi finceres.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je fuis franc.
Femme, Maiftresse, Amy, tout m'est indifferent :
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penfe.

DEMOPHON.

C'est bien fait : vous aurez, je croy, la complaifance
De ne plus demeurer autre-part que chez moy?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doy.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie !
Ce seroit un affront...

MENECHME.

Laissez-moy, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit ! je vais travailler à l'Hymen projeté.

(à part).

Mon Gendre prétendu me paroist bien sauvage :
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'ay donc vû là l'objet dont je seray l'Epoux ?

VALENTIN.

Ouy, Monsieur, le voila.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ay pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foy, ny moy non plus.

VALENTIN, à part.

Quel surcroit d'embarras!

Un de nos Creanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le Marchand Fripier qui nous rend sa visite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME,
VALENTIN.

M. COQUELET, à Menechme, qu'il prend pour le
chevalier.

De mon petit devoir humblement je m'acquite.
J'ay ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous estions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maison tout le monde vous aime :
Moy, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vû, voila de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dès long-temps amy de la maison.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Quel est cet homme-là?

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

C'est un visionnaire,
Une espece de fou, d'un plaisant caractere,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses Debiteurs, & veut que cela soit :
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un memoire à la main ; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Sa folie est nouvelle, & rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voicy certain memoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter
Et que vous me payerez, je croi, sans contester.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

M. COQUELET.

J'ai pendant votre absence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin Creancier,
J'ay differé toujours d'en charger un Huissier :
De poursuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête :
Comment vous nomme-t'on?

M. COQUELET.

Oh! vous le sçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraut si j'en sçus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez vous encore
Le mal qui le possède?

M. COQUELET, *bas*, à *Valentin*.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *bas*, à *M. Coquelet*.

Sa memoire est perduë, il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi de lui parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, *bas*, à *Valentin*.

Ciel! que me dites-vous? Quel triste événement!
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas*, à *M. Coquelet*.

Comment?

On l'a mis, à la guerre, en une baterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion,
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne sçauroit se comprendre.

M. COQUELET, à *Menechme*.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu :
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous sçavez...

MENECHME.

Oui, je sçai, sans en faire aucun doute,
Et voi que la raison est chez vous en dérouté.

M. COQUELET.

Monfieur, fouvenez-vous que ce font des habits
Qu'à votre Regiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon Regiment à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos fornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je fuis Marchand Fripier :
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la memoire,
Les articles font tous contenus au memoire.

Il lui donne ſon memoire.

MENECHME.

Tien, voila ton memoire, & comme j'en fais cas.
*Il déchire le memoire, & lui jette les morceaux au
viſage.*

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Ah, Monfieur! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramaffant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jeter à la face...
Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le fort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un memoire arrêté!

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable, & digne des galeres.

MENECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Menechme.*

Laissez-le aller.

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un Marguillier?
(*à M. Coquelet.*)

Vous cauferez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me mocque du reste.

VALENTIN, à M. Coquelet.

Partez, Monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublez, ébranler son cerveau?

M. COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'avise-t-il de me venir chercher,
Pour être le plâtron de ses impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne differons plus.

VALENTIN.

Presentement, Monsieur, nos pas feroient perdus.
Il n'est pas chez lui, mais bien-tôt il doit s'y rendre;
Dans peu pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliser ma bile,
Tout est devenu fou, je crois, dans cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vûs aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, & lui.

VALENTIN, *seul.*

Je pretens l'observer autour de cette place.
Le poisson de lui-même entre dans notre nasse;
Tout succede à mes vœux, & j'espere en ce jour
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *seul.*

J'ai toujours observé cette porte de vûë,
Personne du logis n'est sorti dans la ruë;
Mon Maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le Notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystere.
Déjà d'un creancier il m'a debarassé.
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

Je cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans traits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes presents, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller creature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et ma Maitresse en est si fort scandalisée,
Que rompant avec lui désormais tout à fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse & nous harcèle,
Tu fçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvez dans de grands embarras.
Mais depuis quelque tems un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il se nomme,
A bien voulu descendre aux tenebreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, & nous faire ses hoirs.
Soixante mille écus d'argent sec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah! Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la verité.

FINETTE.

Quoi! dans si peu de temps vous auriez herité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le testament, & reçu notre somme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh, je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même,
Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême,
S'il se piquoit encor d'avoir des feux constants;
Il faut bien dans la vie aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'Amans tels que vous êtes

VALENTIN.

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang;
Je prens un vol plus fier, & suis haussé d'un cran.
Mes mains, de cet argent seront depositaires,
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,

Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavez sous fix chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, & nombre de valets,
Intendants, Cuifiniers, rempliront mon Palais;
Mon buffet ne sera qu'or & que porcelaine;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine;
Table ouverte à diner; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupez clandestins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je regalerai les beautez à la mode;
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y regaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis!

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici. C'est Menechme lui-même.
(à Menechme.)
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME, à *Valentin*.

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu :

Mais j'ai cherché long-tems un papier necessaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE, à *Menechme, qu'elle prend pour le chevalier.*

Ma Maistresse rompant avec vous tout a fait,
M'envoye ici, Monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voila.

Elle tire de sa poche une boîte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME, à *Finette.*

Tout ceci doit-il durer long-tems ?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens,
Quand il est survenu rupture ou broüillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Oüi, Monsieur, on n'y manque jamais ;
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de sçavoir vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin que tout ceci
M'ennuye étrangement, me lasse, & me fatigue,
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourrez bien sentir ce que pese mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas,
Voila votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Oùi, sans doute, le vôtre,
Que ma Maitresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maitresse ?

FINETTE.

Hé bien !

Allez-vous dire encor que ce font là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MENECHME.

Oùi, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, Monsieur?...

MENECHME.

J'en jurerai.

Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN, *à Menechme.*

Il n'est plus temps de feindre.

Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon?
C'est pousser assez loin votre discretion.

MENECHME, *à Valentin.*

Je ne sçai ce que c'est, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le Diable à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace! quel front! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boîte, & montre le portrait à Menechme.

Hé bien? connoissez-vous ce visage & ces traits?

MENECHME, *confiderant le portrait.*

Comment diable! c'est moi. Qui l'eût pensé jamais?
Ce font mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'est vous-même, & vous voila parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME, *à part.*

Il entre là dessous quelque forcellerie,
Ou du moins, j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le Coche, à leurs frais,
Ces deux Coquines-là m'auront fait peindre exprès,
Pour me jouer ici de quelque stratagème.

FINETTE, *à Menechme.*

Finissons, s'il vous plait.

MENECHME.

Oh! finissez vous-même!
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma Maistresse.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne sçai ce que c'est. Passe vite, & me laisse.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux?VALENTIN, *bas, à Menechme.*Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.
Vous sçavez ce que c'est qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchainés seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diableffe,
Je ne la connois point, elle ni sa Maistresse.VALENTIN, *bas, à Finette.*Quoi qu'il dise, l'amour le tient encor au cœur ;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre,
Mais si l'on manque après, à me faire raison,
Je reviens, & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée?
Pour me perfecuter, l'Enfer l'a déchainée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre Amans, tel dépit n'est qu'une bagatelle,
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(à part.) Mais je vois le Marquis, il tourne ici ses pas;
Les cent loüis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME,
VALENTIN.

LE MARQUIS, *embrassant vivement Menechme,*
qu'il prend pour le chevalier.

Hél cadedis, mon cher, quelle heureuse fortune!
Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.

Quelque contentement que j'aye à te revoir,
 Regarde-moi, je suis outré de desespoir;
 Le jour me scandalise, & voudrois contre quatre,
 Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monfieur, je suis fâché de vous voir en courroux,
 Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace;
 Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN, *bas, à Menecbme.*

C'est un de vos amis,
 Sans doute, & des plus chers.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je fors d'une maison, que la terre engloutisse,
 Et qu'avec elle encor la nature perisse,
 Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
 D'un maudit lansquenet le caprice outrageant
 M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
 Cent louis que de moi le besoin te fit prendre.

Excuse si je viens ici t'importuner :
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pû
Me prêter cent loüis, ne m'ayant jamais vû?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours? il me passe à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent loüis?

MENECHME.

Non, ma foi.

Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME, *contrefaisant l'accent gascon du marquis.*

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire ressource ;
Et que sans déplacer, je vous ouvris ma bourse.

MENECHME.

A moi ? J'aurois perdu le sens & la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci présent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je remets son visage.

(à Valentin.)

Viens-ça, bêlitre, parle ; oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle ; ou ma main de fureur possédée...

VALENTIN.

Il me vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée ? Oh moi, j'en suis certain.

(à Menechme.)

Ça, Monsieur, mou argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi ? pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vite, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé ; de grace expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur ! il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moi ? mais je ne vous dois rien ;
Faites-nous assigner, nous vous repondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila le Sergent que je porte.
Il met l'épée à la main.

MENECHME, à part.

Juste Ciel ! quel brutal ! Si faut-il que j'en forte.
(haut.)

Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?

Cent louis.

MENECHME.

Cent louis! j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'instant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN, *bas, à Menechme.*

Il nous tuera tous deux! Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME, *bas, à Valentin.*

Il est pourtant bien rude..

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voila soixante.

(bas, à Valentin.)

Tirez-moi de ses mains; faites qu'il se contente.
Ah! si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complete.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu ; je vous croyois du cœur
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur.
Mais cette occasion me prouve le contraire ;
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire.
Je ferois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Je lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ? quel pays ! quelle race parjure !
Hommes, Femmes, Passants, Marchands, Gascons, Commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun ; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
Allons voir mon Notaire, & fortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux & du bois où je suis.

Il s'en va.

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MENECHME.

Je n'ai besoin de vous, ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'apprehende encor dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN, *seul*.

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son fou ;
Il faudra qu'il decampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses Creanciers mon Maître fera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Valentin! tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur est si grand qu'à peine je le croi,
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie ;

Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris :
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept; j'acheterois, je pense,
Deux ou trois Marquisats des mieux rentez de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine! le bien vous vient de toutes parts;
De grace laissez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulez, dont l'usage est utile.
La belle impression! les beaux noms! le beau style!
Ce sont là les billets qu'il faut negocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour se distille en de fades paroles,
Et qui ne sont par tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout aussi-bien que toi :
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi,
J'espere à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre,
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement lui demander la somme;
Votre frere d'abord a rembarré son homme :
Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner,
A voulu sur le champ le faire degainer.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conseil salutaire,

Il en a delivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujourns en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûë?

VALENTIN.

Oüi vrayment; il est un peu brutal,
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire;
Il a sur son chapitre étendu sa satyre,
Et tenu face à face un propos aigre doux,
Qu'on met sur votre compte, & que l'on croit de vous
Isabelle est sortie, à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée;
Mais je la vois paroître... Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER,
VALENTIN,

ISABELLE, *traversant le Théâtre.*

Où vous ne ferez pas.

VALENTIN.

Voilà le qui pro quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens, je fais vœu deormais
De vous fuir comme un monstre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang froid, ces duretez en face.

LE CHEVALIER.

Vous sçavez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN, à *Isabelle*.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE, à *Valentin*.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises?

VALENTIN.

Mon Dieu, non, sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous avez raison.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raison; toi-même, fois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monfieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute creance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN, *au chevalier.*

Paix donc, point tant de petulance!
Je ne dirai plus rien si vous parlez toujours.

(à Isabelle.)

L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est lui fans être lui, ce n'est que son image
De taille, de façon, de nom & de visage :
Et quoi que l'un foit l'autre, ils different entr'eux.
Tous les deux ne font qu'un, & cependant font deux.
Ainsi c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de Monfieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop claire;
 Mais sçachez que Monsieur en ces lieux a son frere,
 Frere jumeau, semblable & d'habit & de traits,
 Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits;
 Vous l'avez pris pour lui; mais quoi qu'il soit semblable
 L'autre est un faux brutal : voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant recit,
 Je me plais à le croire, il flatte mon esprit.
 L'amour rend ma méprise & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
 Souffrez que mon transport...

Il lui veut baiser la main.

ISABELLE.

Moderez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
 Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
 Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du chevalier.*

Pour ne plus vous tromper, regardez ce signal,
 Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.

Mais n'allez pas tantôt, par devant le Notaire,
Epoufer l'un pour l'autre & prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, je renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treuve de complimens. Quand vous ferez époux,
Il vous fera permis de tout dire entre vous ;
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à present en paix rentre chez elle ;
Nous, courons au Contrat, & qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, Madame, & je ne sçaurois croire
Que l'on puisse trouver une ame encor si noire.
Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je croi, fait,
Si son Valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah! Madame! armez-vous d'un genereux courage;
Poursuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse!

FINETTE.

Il n'est plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles en ce temps si souvent attrapées,
Sur la foi des sermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens.
Mais que leur sert d'user de cette prevoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance?
Je vois bien maintenant que dans ce siecle ingrat,
Il ne faut se fier que sur un bon Contrat.
Mais c'est notre destin, toujours, tant que nous sommes,
Nous ferons les joiëts & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien resolu, dans mon cœur courroucé,
De vanger, si je puis, tout le Sexe offensé.

FINETTE.

Quoi donc ! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaller une perruque blonde !
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous surprendre,
Nous fera par écrit sa declaration,
Sans en venir après à la conclusion ?
Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel vengeance,
Il faut de cet abus reprimer la licence ;
Et quand ce ne seroit que pour vous en vanger,
Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
Cela fut bon du tems du monde adolescent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour, & même sans estime.
Il faut se marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long temps.
Ce conseil bien faisant, que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre personne;
Et rester vieille fille est un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE,
ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard justement en ce lieu vous amene;
D'aller jusques chez vous, il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous sert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma sœur, encore detrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimere & pure vision?
Finissez, croyez-moi; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, & montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison, vous babillez toujours;
Mais vous sçavez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, & voila la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'ou va, ma sœur, votre credulité!

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma Nièce!

ISABELLE.

Ouy sans doute, ma Tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien!
Un procédé pareil est sot, & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
 Quand on est une fois frappé de vos attraits,
 Vos yeux vous font garans qu'on ne change jamais.
 Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres
 Et lorsque nous voudrons les employer tous deux,
 On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh! je suis à la fin bien las de vous entendre.
 Heureusement, ici je vois venir mon gendre.

(à Menechme.)

Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON,
 ARAMINTE,
 ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,
 Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
 Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place accourant à grands pas,
Comme le plus cheri de mes Amis fidelles,
Me vient de ma fanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ferrant la main,
Me veut mener souper au Cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une ruë,
Me force à lui payer une dette inconnuë.
Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE, à *Menechme*.

Traître! c'en est donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voila donc encore une autre fois?

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle :
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle ;
Tu me vois expirante, & cedant à mon fort,
Sans donner seulement une larme à ma mort !

(*Elle tombe sur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée !
 Il faut assurément qu'on l'ait enforcellée.
 Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
 De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE, à *Menechme*.

Vous qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
 Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maitresse ?
 Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
 Qu'on payât son amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras ! Que le diable l'emporte,
 Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe ?
 Déjà, pour mon repos, il devoit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux vanger de ton forfait.
 J'ai ta promesse en main, voilà ta signature,
 Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

Demophon prend la promesse.

MENECHME, à *Demophon*.

Elle est folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer.
 Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *lisant la promesse.*

Mais voilà votre nom, Menechme. (*bas.*) En confidence
 Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
 C'est ma sœur, & je puis assoupir tout cela.

MENECHME, *bas, à Demophon.*

Moi! si j'ai jamais veu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'est votre sœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je sorte,
Que Sathan... Lucifer...

DEMOPHON, *bas, à Menechme.*

Je vous crois fans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me defesperer.

(*à Araminte.*)

Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu fois enfin, laisse-moi, je te prie!

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME,
DEMOPHON,

ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie
Dans un jour plein de joie en ce lieu réunie.

Je croi que ma presence ici ne déplaît pas,
 Sur tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
 Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
 Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne.
 Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve, & me voir enterrer.
 C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, à *Isabelle*.

Monfieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
 Votre beauté le charme autant que votre esprit.
 Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME, à *Robertin*.

Vous vous moquez, Monfieur!

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomr
 La franchise de cœur qu'il a par preciput.

MENECHME, à *Robertin*.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
 C'est vous qui des vertus êtes le Protocole,
 Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je croi, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plait, je m'oppose,
Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
Ma sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat...

MENECHME.

Mais, Monsieur le Notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire
Qui plus que celle-la me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur
Je n'aurois pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez veu chez vous?

ROBERTIN.

Oùi, Monsieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui, moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous, oùi, vous ; au logis où j'habite
 Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite.
 Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
 N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
 Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin

ROBERTIN.

Oùi, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; & c'est-là le meilleur.

MENECHME.

Quoi, Monsieur, vous auriez le front & l'insolence...

ROBERTIN.

Quoi, Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus.

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçeus ?

MENECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable !

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avouë, un fourbe detestable !

DEMOPHON, *se mettant entre deux.*

Hé, Messieurs, doucement, je suis pour vous honteux,
Et je ne sçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monfieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire...

ARAMINTE.

Oüi, c'est un scelerat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès, & s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME,
DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN,
FINETTE.

VALENTIN.

Hé, qu'est-ce donc, Messieurs? voila bien du grabuge!

MENECHME, *montrant Valentin.*

De notre different cet homme sera juge,
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à luy.
Qu'il parle. (*à Valentin*). Ai-je receu quelque argent aujourd'huy,
De Monsieur que voila?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espece,
Soixante mille écus que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptez en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant à la cravate.*

Ah! maudit faux témoin! malheureux imposteur!
Tu peux foutenir...

VALENTIN.

Oüi, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme

Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
 Qui prétend épouser la fille de Monsieur.
 Il s'appelle Menechme, il est de Picardie.
 Et si vous le niez, c'est une perfidie.
 Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, à *Demophon*.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
 Plus noir, plus scelerat. Hélas! qu'alliez-vous faire?
 Je vous embarquois-là dans une belle affaire!

DEMOPHON, à *Menechme*.

Je vous prenois, Monsieur, pour un homme de bien;
 Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
 De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE, à *Menechme*.

Traître! te voilà donc à la fin confondu:
 Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu!

MENECHME.

Non je ne pense pas que l'Enfer soit capable
 De vomir sur la terre, en sa rage execrable,
 Des hommes, des démons si méchants que vous tous;
 Et je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME,
DEMOPHON, ARAMINTE,
ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE,
VALENTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma presence, je crois, est ici necessaire,
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystere.

DEMOPHON, *appercevant le chevalier.*

Qu'est-ce donc que je voi !

ROBERTIN, *appercevant le chevalier.*

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, *appercevant le chevalier.*

Quelle aventure, ô Ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE, *appercevant le chevalier.*

Madame, je ne sçais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur : mais enfin, je vois double.

MENECHME, *appercevant le chevalier.*

Quel objet se presente, & que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, à *Menechme*.

Pourquoi prendre, Monsieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'est me faire injure.

MENECHME, à *part*.

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon !
(*au chevalier*.)

Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre

MENECHME.

Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

MENECHME.

Je suis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce tems j'ignore la fortune .

MENECHME .

Ce frere étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image, & qui me voit, le voit.

MENECHME .

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voila tout le mystere.

MENECHME .

Est-il possible, ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement
Vous témoigne ma jöye & mon ravissement.
Mon frere, est-ce bien vous ? quelle heureuse rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MENECHME .

Mon frere, en verité... je m'en réjouis fort !
Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

FINETTE, à *Araminte*.

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoiqu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
(à *Isabelle*.) Il te faut un époux, en voila deux pour
Choisis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoissant la marque du chapeau
du chevalier*.

Puisque vous m'accordez le choix qui se presente,
Portée également de l'une & l'autre part,
Elle donne la main au chevalier.

Je prens Monsieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE, *prenant Menechme par le bras*.

Et moi, je prens Monsieur.

MENECHME, à *Araminte*.

Il semble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baïsser, & prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras*.

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubeine aussi, Finette m'appartient.

ROBERTIN, *prenant les deux frères par le bras*.

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'instru
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, à *Robertin*.

N'en foyez point en peine, & je les ai reçûs.
C'est moi qui pour la mienne ayant pris sa valise,
Ai sçu me prevaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui pour un legs vient d'arriver ici;
C'est moi qu'on a cru mort, & qui m'en suis saisi.
C'est moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
(*montrant Araminte.*)

A Madame autrefois ai fait une promesse;
Et c'est moi qui, depuis, brûlant de plus beaux feux
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monsieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous; vous n'avez rien à dire

LE CHEVALIER.

Aux Arrêts du destin, mon frere, il faut souscrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content,
Pourveu que sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouse une fole

ARAMINTE, *au chevalier.*

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaifant de difpofer de moi!

LE CHEVALIER, *à Menechme & à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime :
Vous vouliez m'époufer, c'est un autre moi-même ;
Et pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la fucceffion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embraffant le chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.

(à Araminte.)

Ça, ma Reine, époufons, malgré notre difcord.
Nous nous fommes tous deux chanté pouïlles à tort,
Moi, vous nommant friponne, & vous m'appellant traître
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en font dit tout autant, & fe connoïffoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne feroit que pour la refsemblance,
Je voudrois l'époufer fans tant de refiftance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me refoudre à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le voi, que mon bien feul en vuë :
Mais, en me mariant, votre attente eft déçûë.

Oùi, je l'épouferai pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous defoler tous.

MENECHME.

Ce fera très-bien fait.

DEMOPHON, *au chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main
Vous ne changerez rien à mon premier deffein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le deftin m'envoye,
Mon cœur ne peut fuffire à contenir fa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici fonge à fe marier;
Marions-nous auffi, pour nous defennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grand envie,
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(Aux Auditeurs.)

Messieurs, j'ai reussi dans l'hymen qui s'apprete,
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête;
Mais si je meritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.



LE
LEGATAIRE
UNIVERSEL.

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1708.

ACTEURS.

GERONTE, Oncle d'Eraste.

ERASTE, Amant d'Isabelle.

MADAME ARGANTE, Mere d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Madame Argante.

LISETTE, Servante de Geronte.

CRISPIN, Valet d'Eraste.

MONSIEUR CLISTOREL, Apotiquaire.

MONSIEUR SCRUPULE, Notaire.

MONSIEUR GASPARD, Notaire.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris chez Monsieur Geronte.



LE LEGATAIRE
UNIVERSEL.

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette.
Mon Maître toujours plein du soin qui l'inquiète
M'envoie à ton lever, zélé Collatéral,
Sçavoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon-homme chargé de fluxions, d'années,
 Lute depuis long-temps contre les destinées,
 Et pare de la mort le trait fatal en vain,
 Il n'évitera pas celui du Médecin.
 Il garde le dernier, & ce corps cacochime
 Est à son art fatal devoüé pour victime.
 Nous prevoyons dans peu, qu'un petit ou grand de
 Etendra de son long Geronte en un cerçuëil.
 Si mon Maître pouvoit être fait legataire,
 Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi lui vient d'être donné,
 Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné;
 J'ai crû que ce seroit le dernier de sa vie,
 Il est tombé sur moi deux fois en létargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, & des posterieurs
 Tu prens soin!

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs!
 Aussi sans me targuer d'une vaine science,
 J'entens ce métier-là, mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent ! tu te fais bien payer,
Je croi, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour recompente
Le droit de lui parler avec toute licence ;
Je lui dis à son nez des mots assez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le ladre plus vert qu'on ait vû de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie ;
Il trouve tous les jours dans son fecond cerveau
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Medecin pris un Apotiquaire,
Pas plus haut que ma jambe, & de taille sommaire.
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu sa taille il ne payera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses graces départies
Doivent me raquiter de son avare humeur,
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

LISETTE.

Dans peu de temps j'espère
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très-bien espérer, j'espère bien encor,
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout-beau, l'ami, tout-beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà, ne font-ils pas assez de concurrans,
Sans t'aller mettre encor au rang des aspirans?
Il a tant d'héritiers le bon Seigneur Geronte,
Il en a tant & tant, que parfois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des nieces, des cousins,
Des arriere-cousins remuez de germainus,
J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles
Cent sept mâles, vivans; juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oüi, mais mon maitre aspire à la plus grosse part;
J'en pourrois bien aussi tirer ma cotte part.
Je suis un peu parent & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette sur tout,

Qu'Erasfe que je fers trouvoit fort à son goût.
Je croi, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes.
Et de Monsieur Geronte il s'en faudroit bien peu
Que par là je ne fusse un arriere-neveu.

LISETTE.

Oüi-da, tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un Testament Geronte prenne soin.
Si mon Maistre, *primo*, n'est nommé Legataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chere.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Ifabelle,
Veut qu'un bon testament bien seur & bien fidele
Fasse ledit neveu Legataire de tout;
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Erasfe nous fait trois cent livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente.
Ce don de notre hymen formera les liens :
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'employe à prouver qu'il est très-necessaire
Que le susdit neveu soit nommé Legataire.
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un Ange

CRISPIN.

Je le croi ! mon talent te paroît-il étrange ?
 J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
 Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur ;
 Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires,
 Nous jugions à huis clos de petits Commissaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé ! pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'Epoux un peu jaloux m'en a fait deserter.
 Un Procureur n'est pas un homme fort traitable,
 Sur sa femme, il m'a fait des chicannes de diable.
 J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir.
 Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
 Mais mon maître paroît.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Ah ! te voila, Lisette.
 Gueris-moi, si tu peux, du foin qui m'inquiette.
 Hé bien ! mon oncle est-il en état d'être vû ?

LISETTE.

Ah! Monsieur, depuis hier il est encor déchu.
J'ai crû que cette nuit feroit sa nuit dernière,
Et que je ferois pour jamais sa paupière.
Les Lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guere, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah! Ciel! que dis-tu là.

LISETTE.

C'est la verité pure.

ERASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte,
Pour aller en batteau rendre aux defunts visite :
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'apas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;
Cependant la nature excitant la tristesse,
Faisoit quelque conflit avecque l'allegresse,
Qui par certains ressors & mélanges confus,
Combattoient tour à tour, & prenoient le dessus.
En sorte que l'espoir... la douleur legitime...
L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais, ce que je puis dire en vous accusant vrai,
C'est que tout à la fois, j'étois & triste & gai.

ERASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère,
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire,
Quoi qu'il dise, ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé! dis-moi, mon enfant, en pleine confiance,
Puis-je sans me flater former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très-bien fondée, & depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains discours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage;
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre Maîtresse est mise aussi dans l'entretien,
Pour moi je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ERASTE.

Ah! Lifette,

Que tu flates mes sens, que ma joye est parfaite.
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui.
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puissant que lui,
L'amour, parle en mon cœur; la charmante Isabelle
Est de tous mes desirs une cause plus belle,
Et pour le testament, me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour & l'intérêt seront contents tous deux.
Seroit-il juste aussi qu'un si bel heritage,
De cent coheritiers devînt le sot partage?
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigaux,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aise,
Car vous sçavez, Monsieur...

ERASTE.

Va, tranquillise-toi,

Ce que j'ai dit est dit, repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins j'en suis un peu la cause,
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux,
Plus doux, plus complaisant, ni plus respectueux,
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & delicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoit bien votre cœur !
Vous ne sçauriez, ma foi, trop payer son ardeur ;
Je dois dans peu de temps contracter avec elle.
Regardez-la, Monsieur, elle est & jeune & belle,
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monsieur Geronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les Notaires ;
Toi qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah ! bonjour, mon neveu.

ERASTE.

Je suis, en verité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.

De grace, asseyez-vous.

(à Lisette, qui a apporté une chaise.)

Ote donc cette chaise;

Mon oncle en ce fauteuil fera plus à son aise.

Eraste avance un fauteuil & y installe Geronte.

GERONTE.

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut,
Un pareil à coup feur emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel, par sa grace,
Pour vos jours en peril nous permet d'esperer;
Il faut presentement songer à reparer
Les défordres qu'a pû causer la maladie,
Vous faire deormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de feurs confortatifs,
Nettoyer l'estomach par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GERONTE.

Oui, j'aimerois assez ce que tu me proposes,
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puis qu'il faut mourir, autant vaut l'épargner;
Ces porteurs de Seringue ont pris des airs si rogues!
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues.
Qui pourroit s'en passer & mourir tout d'un coup
De son vivant, sans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oui, vous avez raison, c'est une tyrannie.
Mais je ferai les frais de votre maladie.

La fanté dans le monde étant le premier bien,
 Un homme de bon sens n'y doit menager rien.
 De vos maux négligez vous guerirez sans doute ;
 Tâchons à réparer vos forces quoi qu'il coute.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
 La maison ne vaut pas la réparation.
 Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires
 (*à Lisette.*)
 As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires ?

LISETTE.

Oüi, Monsieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous sçaurez mes sentimens aussi...
 Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ai des Collatéraux.

LISETTE.

Oüy vraiment, & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
 Dans le fond de leur cœur devorent par avance,
 Une succession qui fait leur esperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plait,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je sçay ce qu'il en est.

ERASTE.

Votre santé me touche & me plait davantage
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me vanger
D'un vain tas d'heritiers & les faire eurager,
Choisir une personne honnête & qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien & la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir,
Que de voir d'heritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnez,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrois, je crois, exprès de l'autre monde.

GERONTE.

Quoi que déjà je fois atteint & convaincu,
 Par les maux que je sens d'avoir long-temps vécu,
 Quoiqu'un sable brûlant cause ma nephrétique,
 Que j'endure les maux d'une acre sciatique,
 Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu,
 Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu,
 Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
 Et je voi bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
 Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Est-il vray ?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
 Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien,
 Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
 Tu connois & tu vois parfois Madame Argante.

ERASTE.

Oui, dans ses procedez elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, euh ! la connois-tu ?

ERASTE.

Fort.

C'est une fille sage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a versé dans son ame
Les qualitez qu'on doit chercher en une femme.

ERASTE.

Je ne voi point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vas l'épouser.

ERASTE.

Vous, mon oncle!

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai, je vous l'avouë, une allegresse extrême.

LISETTE.

Misericorde! hélas! ha! ciel, assiste-nous!
De quelle malheureuse allez-vous être époux.

GERONTE.

D'Isabelle; en ce jour, & par ce mariage,
Je lui donne à ma mort tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en suis très-content
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISSETTE.

Quoi ! vous, vieux & cassé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, asmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la nôce au tombeau ?

GERONTE.

Je! çai ce qu'il me faut, apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prens une compagne, & de qui tous les jours,
Je pourrai dans mes maux tirer de grands secours.
Que me fert-il d'avoir une avide cohorte
D'heritiers qui toujours veille & dort à ma porte,
Des gens qui furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire, à son devoir fidelle,
Par des soins conjugaux me marquera son zele ;
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & sans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juste, & ne tçauroit mieux faire
Que de se menager un secours necessaire.
Une femme œconome & pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE, *l'embrassant.*

Ah! le joli garçon! aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire, ainsi qu'on lui voit prendre.

ERASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien,
Quoi qu'il puisse arriver je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE,
LISSETTE.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Madame Argante
Et sa fille font là.

ERASTE.

Je vais les amener.

Il sort.

GERONTE, *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.

Les voila.

GERONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma letargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment
Elles le sentiront de reste affûrement

SCENE V.

MADAME ARGANTE, ISABELLE,
GERONTE,
ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons ce matin appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles;
Vous avez, ce dit-on, tres mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes heritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déjà voir dans la sepulture,
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oüi ! qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je ferois bien malade & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux auffi beaux ne me rendoient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous,
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oüi, Madame, c'est vous (pour le moins je m'en flate),
Qui guerirez mes maux mieux qu'un autre Hipocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur.
Mon hymen avec vous est un feur émethique,
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne fçai pas, Monsieur, pourquoi vous me prenez,
Mais ce choix m'interdit & vous me surprenez.

MADAME ARGANTE.

Monsieur vous époufant vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ses maux & son âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir;
 Mais peut-être Monsieur par cette loi severe,
 Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espere.
 Je sçai ce que je suis, & le peu que je vaux,
 Pour être comme il dit un remede à ses maux :
 Il se trompe bien fort, s'il prétend sur ma mine,
 Devoir trouver en moi toute la medecine,
 Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
 Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens, si l'amour est propice,
 Avant qu'il soit neuf mois sans trop me signaler,
 Tous mes collateraux auront à qui parler;
 Dans le monde on sçaura dans peu de mes nouvelles

LISETTE, à part.

Ah! par ma foi, je croi qu'il en fera de belles.

(haut.)

Si le diable vous tente & vous veut marier,
 Qu'il cherche un autre objet pour vous aparier.
 Je m'en rapporte à vous: Madame est vive & belle,
 Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
 Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans.
 Vous, vous êtes majeur, & depuis très-longtems.
 A votre âge doit-on parler de mariages?
 Employez le Notaire à de meilleurs usages.

C'est un bon testament, un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit nous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de desir, de menage,
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment c'est fort bien fait.
Qui vous a donc si bien afile le caquet?

LISETTE.

La raison.

GERONTE, à *Madame Argante & à Isabelle.*

De ses airs ne soyez point blessées,
Elle me dit par fois librement ses pensées,
Je le souffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne sçay ce que c'est que de flater les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la forte.
Je voudrois me porter comme Monsieur se porte.
Il veut se marier, & n'a-t-il pas raison,
D'avoir un heritier s'il peut, de sa façon?
Quoi? refusera-t-il une aimable personne,
Que son heureux destin lui reserve & lui donne?
Ah! le Ciel m'est témoin si je voudrois jamais,
De fort plus glorieux pour combler mes souhaits.

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire?

ERASTE.

Je croi qu'en verité vous ne sçauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux & vos rares avis,
Puisque vous le voulez, Monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille sçait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oüi, je vous soütiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa repugnance & l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglement le choix de ses parens.
Et mon oncle après tout n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,
Et soixante & huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour...

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont par bonheur que deux paralysies,
Et tous les Medecins qui connoissent ses maux,
Ont juré Galien, qu'à son retour des Eaux,

Il n'auroit sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de tems
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis Medecin non plus qu'Apotiquaire,
Et je jurerois, moi, cependant du contraire.

GERONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, le remede agit à certain point...

LISETTE.

Et dûffiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous, vous changez de visage?

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis resister davantage.

Ahl ah!

(à Madame Argante.)

Madame, il faut que je vous dise adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cedons la place.

GERONTE.

Eraсте, conduis-les. Excusez-moi, de grace,
Si je ne puis rester plus long-tems avec vous.

Il s'en va, avec son laquais.

LISETTE, à Isabelle.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups,
Un seul de vos regards d'un mouvement facile
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dès la première fois,
Que les medicamens qu'il prend depuis six mois,
O pouvoir de l'amour!

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

LISETTE, seule.

Moi je vais là dedans vaquer à mon emploi,
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une nôce concluë,
Voilà, je vous l'avouë, une belle entrevuë.





ACTE II.

SCENE PREMIERE

MADAME ARGANTE, ISABELLE,
ERASTE.

MADAME ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'esperance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi, vous aurez, Madame, assez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle?
Pourrai-je sans mourir me voir séparé d'elle?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ses biens donation entiere.
En épousant ma fille il offre de le faire,
Ai-je tort ?

ERASTE, à *Isabelle*.

Vous, Madame, y consentiriez-vous ?

ISABELLE.

Affûrement, Monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous même
Qu'une fille malgré la repugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,
Devoit de ses parens suivre la volonté ?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ses projets je flatois son caprice ?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que heurtant de front vous ne gagnez jamais.

(à *Madame Argante*.)

Mon oncle est ainsi fait. L'interêt peut-il faire
Que vous sacrifiez une fille si chere ?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ERASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,

De tourner aujourd'hui son esprit de maniere
Que les choses iront ainfi que je l'espere,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa fresse fanté repugne au mariage,
Que je serois bien-tôt cause de son trépas,
Que l'affaire est rompuë & qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ERASTE.

Que mon fort est heureux, qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance & j'entens quelque bruit.

(à Lisette.)

Comment mon oncle est-il?

SCENE II.

LISETTE, MADAME ARGANTE,
ISABELLE, ERASTE.

LISETTE.

Le voilà qui me fuit.

MADAME ARGANTE, à *Eraste*.

Je vous laisse avec lui ; pour moi je me retire,
Mais avant de partir je vais là-bas écrire,
Vous de votre côté, secondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attens, vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé-bien! vous souffrirez que votre oncle à son âge,
Fasse devant vos yeux un si sot mariage,
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir?

ERASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée.
La mère en ma faveur change de volonté,
Et va d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle & lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gend

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament,
Sur lequel nous fondons toutes nos esperances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraste & de Crispin ?
Il faut par notre esprit faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son Apotiquaire,
C'est un petit mutin qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux fots. Mais Geronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ma colique m'a pris assez mal-à-propos,
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées,
De ce que je les ai si brusquement quittées ?

ERASTE.

On sçait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE, à Geronte.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois,
Suffit qu'en épousant il a fait un bon choix.

GERONTE.

Il est vrai, cependant j'ai quelque répugnance
De songer à mon âge à faire une alliance,
Mais puisque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point,
Monsieur acquitera la parole donnée.

GERONTE.

Le sort en est jetté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau,
Qui coûtât peu d'argent & qui parût nouveau.

ERASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête,
J'ordonne sur ce point, bien mieux qu'un Médecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec soin répanduë
Puisse nous raquiter de vôtre triste vûë.
Il faut entendre aussi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE.

Je vallois dans mon tems mon prix tout comme un autre.

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS *de Madame Argante*, GERONTE,
ERASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Ma Maistresse qui sort dans ce moment d'ici
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE, *prenant le Billet.*

Pour ma fanté sans doute elles sont inquietes,
Lifons. Va me chercher, Lifette, mes Lunetes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer,
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

Elle lit.

Depuis notre entrevue, Monsieur, j'ai fait reflexion sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient ni à l'un ni à l'autre, ainsi vous trouverez bon s'il vous plaît qu'en vous rendant votre parole, je retire la miennue, & que je sois votre très-humble & très-obéissante servante,

Madame ARGANTE

& plus bas,

ISABELLE

Vous pouvez maintenant sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, & quitter le service.
Voilà votre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,

Que dis-tu de cela?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis,
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sçai pas comment, ennemi de moi-même,
Je me precipitois dans ce peril extrême.
Un fort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire.
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des cathares, des toux, & des obstructions?

GERONTE, *au laquais.*

Attens un peu là bas, & que rien ne te presse,
Je vais faire à l'instant reponse à ta maitresse.
Le laquais sort.

Voyez comme je prens promptement mon parti,
De l'hymen tout d'un coup me voila départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, votre nom par la ville,
Voila ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit temerité dans l'âge où vous vcila,
Mal sain, fievreux, goûteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour si celebre
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon dessein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez bien & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquile, & qu'un conseil plus sage
Me guerit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai recû du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel.
Par un bon testament...

ERASTE.

Ahl Monsieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,
Je ne puis sans soupirs vous oûir prononcer
Le mot de testament, il semble m'anoncer,
Avant qu'il soit long-tems, le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre.
Je fremis quand je pense à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parens encor pour qui le sang s'explique.
L'un est fils de mon frere, & tu sçais bien son nom,
Gentilhomme Normand, assez gueux, ce dit-on,
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, par consequent ma nièce,

Qui jadis dans le Maine époufa quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ses ayeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié sincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! le legs seroit exorbitant.
Un neveu bas Normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouïront pour plaider d'un bien comme cela!
Fi, c'est trop des trois quarts pour ces deux cancre-là

GERONTE.

Je ne les vis jamais, ce que je puis vou dire,
C'est qu'ils se font tous deux avifez de m'écrire,
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems
Pour me voir, m'embrasser & retourner contens.
Je crois que tu n'es pas faché que je leur laiffe
Dequoi vivre à leur aife, & soutenir Noblesse?

ERASTE.

N'êtes-vous pas, Monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi je trouve mal cette derniere clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le Laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier & reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois faisie,
Et que vous ne sçauriez écrire ni figner?

GERONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner,
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de Madame Argante émouvera la bile.
J'en suis bien assuré. Viens, Erasle, suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monsieur, est ma suprême loi.

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.
Ah! te voilà, Crispin, & d'où diantre viens tu?

SCENE VII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru,
Ces Notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville.
Je les ai déterrez où l'on m'avoit instruit,
Dans un jardin, à table; en un petit réduit,
Avec Dames qui m'ont parû de bonne mine.
Je crois qu'il passioient là quelque acte à la fourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sçais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh ! diable !

A son âge il voudroit nous faire un tour semblable !

LISETTE.

Pour Isabelle un trait décoché par l'Amour,
Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour.
Et frustrant des neveux l'esperance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un heritier en forme :
Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement.
Il pense maintenant à faire son testament
Où ton Maître sera nommé son Legataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux fair
La nouvelle est trop bonne, il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse & r'embrasse, & ma foi de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joie & de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'interesse...
La nouvelle est charmante & vaut seule un trésor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens, sois sage & plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde, il n'est nuls biens pa
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une facheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle ?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vûs.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec & liquide !
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas ;
Vous en aurez menti, cela ne fera pas,
C'est moi qui vous le dis, mon cher Monsieur Geronte,
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Eh ! qui font ces parens ?

LISETTE.

L'un est un bas Normand
Gentil-homme natif d'entre Falaise & Caën.
L'autre est une Baronne & veuve sans douaire,
Qui dans le Mayne fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessance.
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,
 Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
 Comme d'un Arsenal quelque ruse nouvelle,
 Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux parens ?

LISETTE.

Jamais.

Il a sçû seulement par une lettre écrite,
 Qu'ils viendroient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu ?

LISETTE.

Geronte, tu le sçais, ne t'a presque point vû.
 Et pour te dire vrai, je suis persuadée
 Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon ; mon Maître sçait-il ce dangereux projet,
 L'intention de l'oncle & le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le sçait que trop, dans son cœur il enrage,
 Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je ferai ce quelqu'un, je te le promets bien,
De la succession les parens n'auront rien,
Et je veux que Geronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient desheritez, de plus qu'il les maudisse
Eux & leurs descendans à perpetuité,
Et tous les rejettons de leur posterité.

LISETTE.

Quoi! tu pourrois, Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquile;

Le prix qui m'est promis me rendra tout facile,
Car je dois t'épouser si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc!

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sçait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but, ne sçais-je point des tiens ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés & tu devras long-temps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquietes,
Le testament de l'oncle acquitera mes dettes.
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Geronte, adieu : fuis, sauve-toi
Va m'attendre là bas, dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je sçais déjà tout mon rôle par cœur,
Les gens d'esprit n'ont point besoin de precepteur

SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mere ;
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere

Dont elle recevra mon petit compliment.
Je croi qu'elle fera surprise affurement.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la Lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant vôtre écrit.

GERONTE.

Cela fera-t-il bien que toi-même on te voye...

ERASTE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, me donner plus de joye.

GERONTE.

Dis leur de bouche encor, qu'elles ne pensent pas
A renouër l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je sçai tout le mistere.

GERONTE.

Que je vais à l'instant te nommer Legataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit.
Elles en creveront toutes deux de dépit;
Demeurez en repos, je sçai ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce genereux dessein,
Je me sens de moitié plus leger & plus sain.

LISSETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'apperçois quelqu'un : c'est votre Apotiquaire,
Monsieur Clistorel.

SCENE X.

M. CLISTOREL, GERONTE,
LISSETTE.GERONTE, à *Clistorel*.

Ah! Dieu vous garde en ces lieux :
Je suis quand je vous vois plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché*.

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroissez fâché. Quoi !

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise !

GERONTE.

Oüi.

CLISTOREL.

Vos sottifes.

GERONTE.

Comment.

CLISTOREL.

Je viens vraiment d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh ! Monsieur ? quelle est-elle.

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'Elleboro
On m'a dit par la ville, & c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi, ce n'est que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela seroit, pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier.

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même; avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage ?
Je vous trouve plaisant, & vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison.
J'ai fait quatorze enfans à ma première femme,
Madame Clistorel, Dieu veuille avoir son ame,
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce fera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lû dans Hipocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme seur; il n'est point de milieu,
Tout vieillard qui prend fille allerte & trop fringante,
De son propre couteau sur ses jours il attente.

Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi, Monsieur Clistorel, vous sçavez du Latin?
Vous pourriez dans un jour vous faire Medecin.

CLISTOREL.

Moi! le ciel m'en preserve! & ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts; ils m'ont fait cent chicanes.
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté,
Moi seul, j'ai fait bouquer toute la Faculté!
Ils vouloient obliger tous les Apotiquaires
A faire & mettre en place eux mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fi donc, ces Medecins sont de plaifantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,
Faire en jeune apprentif ces fonctions secretes,

C'étoit à soixante ans nous mettre à l'A B C.
Voyez pour tout un corps quel affront ç'eût été!

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procédure
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien resolu plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein en effet étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis quand je m'y mets plus têtue qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait, ces Messieurs vouloient vous offenser
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait! vous voulez prendre femme
Pour crever, & moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous? allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordit le co

GERONTE.

Mais, Monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes Medecines,
Avec de bons sirops & drogues anodines,
De bon Catholicon...

GERONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon féné,
De bon sel polycreste extrait & raffiné...

GERONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émetique,
Quelque bon lavement fort & diuretique,
Voilà ce qu'il vous faut, mais une femme!...

GERONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais.

(Montrant Geronte à Lifette.)

S'il lui falloit...

LISETTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Dans un peril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel ou de décoction,
Je le verrois crever comme un vieux moufqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais, Monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaifant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur!

SCENE XI.

LISETTE, GERONTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte!

Non, je ne vis jamais animal de la sorte :
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis dont il faut faire choix,
Qui s'est fait depuis peu passer Apotiquaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque sirop à part,
Casse, sené, rhubarbe, & le tout de hazard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous reposer, Lisette, suis mes pas ;
Ce Monsieur Cliftorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours quand vous ferez tranquile,
Dans votre testament de me faire du bien.

GERONTE, *à part.*

Je t'en ferai, pourvû qu'il ne me coûte rien.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Eraſte ne vient point me rendre de répoſe ;
Qu'eſt-ce que ce délai me prédit & m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, ſ'il vous plaît, vous inquieter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content,
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque,
Que de rompre un hymen auſſi Tragi-comique.

GERONTE.

Je ſuis content de moi dans cette occaſion,
Et Monſieur Cliftorel a fort bonne raifon :
C'étoit la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard*,
GERONTE, LISETTE.

CRISPIN, *debors, heurtant.*

Hola ! quelqu'un, hola !
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante ?
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison !

LISETTE.

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon ?
Elle ouvre.

Que voulez-vous, Monsieur, quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?

(à part.)

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est lui, ma foi !

CRISPIN, *bas, à Lisette.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant, c'est moi.
(haut.)

Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville,
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit son domicile.
Pourroit-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN, *lui secouant le bras.*

Parbleu! j'en suis bien aise. Ah! Monsieur, touchez-là.
Je suis vôtre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez-là derechef; le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer...

CRISPIN.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut être,
Je vois que vous avez peine à me reconnoître.
Mes traits vous sont nouveaux, sçavez-vous bien pourquoi?
C'est que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monsieur mon pere, Alexandre Choupille,
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille,
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere se fâcha de cette diligence;
Mais un ami sensé lui dit en confidence,
Qu'il est vrai que ma mere en faisant ses enfans,
N'observoit pas encor assez l'ordre des tems;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouïe,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie?

LISETTE.

Une femme en effet
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc, cette femelle à concevoir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GERONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot au discours que vous faites.
Ma sœur fut sage, & nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois; cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante :
Quoiqu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard
Je suis votre neveu, quoiqu'en dise l'envie,
De plus votre héritier venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GERONTE.

C'est bien fait, & je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me fuivre?

Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, soiez feur que je ne partirai
Qu'après vous avoir vû bien cloüé, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, *bas, à Geronte.*

Vous avez un neveu, Monsieur, ne vous déplaife,
Qui dit ses sentimens en pleine liberté.

GERONTE, *bas, à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession fera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain;
Je sçai que pour un sol, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez fesser dans la place publique,
Vous avez, dit-on, même acquis en plus d'un lieu
Le titre d'usurier & de fesse-mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,
Je vous ferois sortir par la fenêtre?

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oùi, vous, & dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!
 C'est à vous de sortir & de passer la porte.
 La maison m'appartient; ce que je puis souffrir,
 C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah! Ciel, quel garnement!

GERONTE, *bas*.

Où suis-je?

CRISPIN.

Allons, ma mie,

Au bel appartement mene-moi, je te prie ;
 Est-il voisin du tien? je te trouve à mon gré,
 Et nous pourrons la nuit converser de plein pié.
 Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,
 Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée.
 Fais main-basse sur tout, le bon homme a bon dos,
 Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
 Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
 Cent Louïs neufs comptant en avance d'hoirie;
 Si-non demain matin, si vous le trouvez bon,
 Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

GERONTE, *bas, à Lisette.*

Grands Dieux! vit-on jamais insolence semblable!

LISETTE, *bas, à Geronte.*

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable;
Pour le faire fortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie.
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord, mais quand viendra ce jour?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six, mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse,
Mon oncle, encor un coup tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! quel homme voilà!
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là!

GERONTE.

Ce n'est point mon neveu, ma sœur étoit trop sage
Pour elever son fils dans un air si sauvage.
C'est un fiésé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant à le voir il a quelque air de vous,
Dans ses yeux, dans ses traits un je ne sçai quoi brille;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de sa famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent.

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptants à ce beau Gentilhomme!

GERONTE.

Moi, lui laisser mon bien ! j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monsieur le neveu, si j'en crois mon presage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable arrivé d'aujourd'hui
Auroit aussi-bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait, il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides ;
Quand ils n'affomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Erasme revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras,
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras!

ERASTE.

Il vient de m'acofter là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'ameine.

GERONTE.

Que dis-tu de ces airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans,
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta presence,
Pour reprimer l'excès de son impertinence ;
Lifette en est témoin.

LISLETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui Monsieur vouloit de son bien faire part!

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis, je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchanté ;
On a montré d'abord une ame indifferente.
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroissoient s'en soucier fort peu.
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique legataire,
Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...

GERONTE.

Oüi, je te l'ai promis, c'est mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises,
Dont elles ne feront de six mois bien remises.

GERONTE.

J'en suis persuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre & m'a surpris aussi,
C'est que Madame Argante aimant votre famille,
M'a proposé tout franc de me donner sa fille,

Et d'acquitter ainsi par un commun égard
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu sçu répondre à ces belles pensées?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller sur vos brisées,
Sans avoir sur ce point sçu votre sentiment,
Et de plus obtenu votre consentement.

GERONTE.

Ne t'embarasse point encor de mariage,
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix,
Il est tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix;
Il convient à Monsieur de suivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, & pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plait?

LISETTE.

Je ne sçai pas, Monsieur, au vrai ce qu'il en est,
Mais tout le monde croit à votre air triste & sombre,
Qu'errant près du tombeau vous n'êtes plus qu'une ombre,
Et que pour des raisons qui vous font differer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours & ton air d'insolence,
Tu pourrois à la fin lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sçai point, Monsieur, farder la verité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE,
LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une Dame là-bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deüil vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GERONTE.

Encore des parens!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la forte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

(au laquais.)

Va-t'en la faire entrer.

(à Geronte.)

Contraignez-vous un peu,
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu,
Entre tant de parens ce seroit bien le diable
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VI.

CRISPIN *en veuve, un petit Dragon lui portant
la queue*; GERONTE, LISETTE,
ERASTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

CRISPIN *fait des révérences au laquais qui lui
ouvre la porte. Le petit dragon sort.*

(à Geronte.)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joye & mon ravissement.
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas, à Eraste.*

Monseigneur, c'est-là Crispin.

ERASTE, *bas, à Lisette.*

C'est lui, je le sçai bien.
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE, à *Erasle*.

Elle a de la douceur, & de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, au laquais.

Ne bougez s'il vous plaît, le respect m'interdit...

(à *Geronte*, avec le ton du respect.)

Un fauteuil près mon oncle! un tabouret suffit.

Le laquais donne un tabouret à Crispin.

GERONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ERASTE.

Elle sçait vraiment vivre, & sa taille est charmante.

Le laquais donne un fauteuil à Geronte, une chaise

à Erasle, un tabouret à Lisette, & sort.

CRISPIN.

Fi donc, vous vous mocquez, je suis à faire peur.

Je n'avois autrefois que cela de grosseur,

Mais vous sçavez l'effet d'un second mariage.

Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas-âge,

Cela gâte la taille, & furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,

A vingt ans mon mari m'a laissé mere & veuve.

Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,

Et faite comme on est, ayant quelques appas,

On auroit pu trouver à convoler de reste ;
 Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
 M'oblige à devorer en secret mes ennuis.
 J'ai bien de facheux jours & de plus dures nuits,
 Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
 Ne m'arracheront point de noires perfidies,
 Et je veux chez les morts emporter si je peux,
 Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise,
 Voilà des sentimens dignes d'une Artemise.

GERONTE, à *Crispin*.

Votre époux vous laissant mere & veuve à vingt ans,
 Ne vous a pas laissé je crois beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais le cœur tout gonflé d'amertume,
 Deux ans encore après, j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après ! voyez quelle fidélité !
 On ne le croira pas dans la posterité.

GERONTE, à *Crispin*.

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,
 Quel sujet si pressant vous fait quitter le Mayne ?

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet ;
 De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,

Pour certain four bannal fis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon declinatoire.
On passe outre, je forme empêchement formel,
Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cause est au Baillage ainsi revendiquée,
On plaide, & je me trouve enfin interloquée.

LISETTE.

Interloquée? ah Ciel! quel affront est-ce là?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur se voir interloquée!

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira,
Mais Juge de ses jours ne m'interloquera.
Le mot est immodeste, & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GERONTE, à *Crispin*.

Elle est folle, & souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'ameine,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Mayne,
Ayant appris, Monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joüeur...

ERASTE.

Comment donc ? quel caprice

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté souffre & la pudeur gémit...

GERONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plait, que ce discours s'adresse ?

CRISPIN.

Oùi, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse ?
Puisqu'il est copié d'après la vérité ?

GERONTE, à part.

Je ne sçai où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que depuis très long-tems avec Mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juste Ciel ! voyez les médifans,
De quoi se mêlent-ils, est-ce là leur affaire ?

GERONTE.

Je ne sçai qui retient l'effet de ma colere !

CRISPIN.

Ainsi sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monsieur, assembler vos parens.
Et pour vous empêcher dans ce désordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons resolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en observant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire.

LISETTE.

Ah! Ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous sçavons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie,
Sortez d'ici, vous dis-je, & sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment, battre une veuve & la violenter!
Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assassine.

GERONTE.

Voilà, je vous avouë, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphemer ?
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur ?

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut aussi vous mettre à la Salpetriere.

LISETTE.

A la Salpetriere !

CRISPIN.

Oùï, ma mie, & sans bruit ;
De vos deportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut developper le fond de ce mystere.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire !

CRISPIN.

Un Commissaire à moi ! suis-je donc, s'il vous plait,
Gibier à Commissaire ?

ERASTE.

On verra ce que c'est,
Et dans peu nous sçaurons, avec un tel tumulte,

Si l'on vient chez les gens ainfi leur faire insulte.
 Vous mon oncle, rentrez dans votre appartement,
 Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci fera le dernier de ma vie.

LISETTE, à *Crispin*.

Miserable, tu mets un oncle à l'agonie!
 La mauvaife famille & du Mayne & de Caën!
 Oüi, tous ces parens-là méritent le carcan.

Geronte, accable, sort, soutenu par Lisette.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vrai, Crispin, & ton ardeur sincere...

CRISPIN.

Envoyez-donc, Monsieur, chercher un Commissaire,
 Je l'attens de pied ferme.

ERASTE.

Ah! juste Ciel! c'est toi.
 Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oùi, ventrebleu, c'est moi,
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade !

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit,
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage,
Ici de deux parens j'ai fait le personnage,
Et j'ai dit en leur nom de telles duretez,
Qu'ils feront par ma foi tous deux déshériter.

ERASTE.

Quoi ?

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble Campagnard le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brete au côté,
Mon air de bas-Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coëffe m'inspire
Plus d'intrepidité que je ne puis vous dire,
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a sous cet habit & d'esprit & de ruse !

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se desabuse,
 Il fait un testament qui doit combler mes vœux,
 Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ah! Monsieur, apprenez un accident terrible,
 Monsieur Geronte est mort.

ERASTE.

Ah! Ciel, est-il possible!

CRISPIN.

Quoi! l'oncle de Monsieur feroit défunt ?

LISETTE.

Hélas!

Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme est bas !
 Arrivant dans sa chambre & se trainant à peine,
 Il s'est mis sur son lit sans force & sans haleine,
 Et roidissant les bras, la suffocation
 A tout d'un coup coupé la respiration,
 Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
 Sans voix, sans sentiment, sans poulx, sans connoissance.

ERASTE.

Je suis au defespoir, c'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, Monsieur ? de sa mort je ne suis point la cause,
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours ?
J'en voulois à son bien, & non pas à ses jours.

ERASTE.

Ne defesperons point encore de sa vie,
Il tombe assez souvent dans une léthargie,
Qui ressemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, pour le coup il est à moitié mort,
Et moi qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah ! juste Ciel ! Crispin, quel triste événement !
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ?
Et je serai frustré par cette mort cruelle
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle ?
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux !

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et presenter un front digne de la tempête,
Il n'est pas tems ici de répandre des pleurs,
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ERASTE.

Que nous fert le courage, & que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premierement d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre fort, sonder les cabinets,
Demeubler la maison, s'emparer des effets ;
Lifette, quelque tems tiens la bouche cousüe,
Si tu peux. Va fermer la porte de la ruë.
Empare-toi des clefs de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage,
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage !
Sur tout dans l'action gardons le jugement,
Le fort conspire en vain contre le testament.
Plûtôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Geronte défunt j'évoquerai les mânes,

(à Eraste.)

Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Lifette, & Crispin, & l'Enfer & les Dieux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, tenant le porte-feuille de Geronte.

Ah ! mon pauvre Crispin, je perds toute esperance !
Mon oncle ne sçauroit reprendre connoissance :
L'art & les Medecins sont ici superflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Lifette & moi, Monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptons bien aussi sur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin à nos desirs contraire,
Epuise contre nous les traits de sa colere,

Nos soins ne seront pas infructueux & vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abry de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvez sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennuy.
Ce petit lenitif en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ERASTE.

Il est vrai, cher Crispin, mais enfin tu sçais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvoient prétendre,
Et que le testament me donnoit lieu d'attendre.
Des Maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas,
Non que l'ardeur du gain & la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes foibleffes.
C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris,
Je devois épouser Isabelle à ce prix.
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mere obtenir les suffrages.
Faute de testament, je perds & pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons, elles sont très-plausibles ;
Mais ce sont de ces coups imprevus & terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,

Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
 Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
 O mort ! tu devois bien attendre encor une heure.
 Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,
 Et le tout se seroit passé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice,
 En stériles regrets passe & s'évanouïsse ?
 Ne sçaurois-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
 Et trouver promptement un remède à mon mal ?
 Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage,
 C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courag

CRISPIN.

Oüi : je croyois tantôt réparer cet échec,
 Mais à présent j'échouë, & je demeure à sec :
 Un autre en pareil cas seroit aussi stérile.
 S'il faloit par hazard d'un coup de main habile,
 Soustraire, escamoter sans bruit un testament,
 Où vous seriez traité peu favorablement,
 Peut-être je pourrois par quelque coup d'adresse,
 Exercer mon talent & montrer ma prouësse ;
 Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
 Le diable avec sa clique, & réduit à ce point,
 Fort inutilement s'y casserait la tête,
 Et cependant, Monsieur, le diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me desespérer ?

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, à *Eraste*.

Les Notaires, Monsieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez, que voulez-vous, s'il vous plait, qu'on en fasse ?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embarras;
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Sçavent-ils que mon oncle a perdu connoissance,
Et qu'il ne peut parler ?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense.

ERASTE.

Crispin !...

CRISPIN.

Monsieur ?

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas !

ERASTE.

Juste Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller?

ERASTE, *l'arrêtant.*

Attens encore un peu, je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vuë.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, & la douleur me tuë.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir tous trois,
Comme d'un coup de foudre écraser à la fois!

CRISPIN.

Attendez... il me vient... le dessein est bizarre.
Il pourroit par hazard... J'entrevois... je m'égare.
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision !

ERASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... ouï-dà... non... si pourtant,
Pourquoi non... on pourroit...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant.

Les Notaires là-bas font dans l'impatience,
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai, mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi qui parois dans tout si légère & si vive,
Exerce à ce sujet, ton imaginative.
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi.
Qui peut en fourberie être si fort que toi ?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... silence .. il me vient un surcroit de pensée...
J'y fuis, ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Ne troublez pas l'entoufiasme où je suis.
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles...
Les volets bien fermez...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oùi, Monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous ferez legataire, & je vous le promets.
Allons, Lifette, allons, ranimons notre zele,
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.

Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, & son bonnet de nuit;
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire;
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serois légataire! & par même moyen
J'épouserois l'objet qui fait seul tout mon bien.
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'allarme & m'inquiette.
Si la justice vient à connoître du fait,
Elle est un peu brutale, & saisit au collet.
Il faut faire un faux seing; & ma main allarmée
Se refuse au projet dont mon ame est charmée.

ERASTE.

Ton trouble est mal fondé ; depuis deux ou trois mois,
 Geronte ne pouvoit se servir de ses doigts,
 Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
 N'est point, comme tu vois, requise en notre affaire,
 Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner,
 Et je tens tout à coup renaître en mon courage
 L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE *apportant des bardes pareilles à celles
 de Geronte* ; ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

Du bon homme Geronte en gros comme en détail,
 Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se desbabillant.*

Ne perdons point de tems ! Que l'on m'habille en hâte
 Monsieur, mettez la main s'il vous plait à la pâte,
 La robe, dépêchons, passez-la dans mes bras.
 Ah ! le mauvais valet ! Chauffez chacun un bas.
 Ça, le mouchoir de cou...

(à Lisette.)

Mets-moi vite ce casque,
 Les pantouffles. Fort bieu. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oüi, voilà le défunt ; diffipons notre ennui,
Geronte n'est point mort puisqu'il revit en lui.
Voilà son air, ses traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec son habit si son mal m'alloit prendre ?

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de resolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'emotion ;
Je ne sçai si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit a la vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux quand tu voudras appeler les Notaires,
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monsieur, s'il vous plait, fermez porte & fenêtre
Un éclat indiscret peut me faire connoître
Avancez cette table, approchez ce fauteuil,
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil,
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réüssir l'artifice !
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré-moi j'obéis à la nécessité.
J'entens du bruit.

CRISPIN, *se jettant brusquement sur le fauteuil.*

Songez à la cérémonie,
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.
Un Dieu dont le pouvoir sert d'excuse aux Amans,
Sçaura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE,
M. GASPARD, CRISPIN, ERASTE.

LISETTE, *aux Notaires.*

Entrez, Messieurs, entrez.

(*à Crispin.*)

Voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux Notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite fanté.
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et si je me portois aussi-bien que vous faites,
Je ne songerois guere à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,
Rien n'est désespéré; cette ceremonie
Jamais d'un testateur n'a racourci la vie;
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos simpatique,
Certaine quietude, & douce & balzamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la fanté dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte!

(à *Lifette.*)

Messieurs, affez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins,
Que ces actes secrets se passent sans temoins.

Il seroit à propos que Monsieur prit la peine
D'aller avec Madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi je ne puis quitter Monsieur un seul moment.

ERASTE.

Mon oncle sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages & discrettes,
Je puis leur confier mes volontez secrettes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de vôtre intention.
Le testament sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le reduira dans le style ordinaire.

(Il dit à M. Gaspard, qui écrit.)

Pardevant, fut present... Geronte... & cætera.

(à *Geronte.*)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cens francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Messieurs, il ne m'importe guere;
Qu'on se garde sur tout de me mettre trop près
De quelque Procureur chicaneur & mauvais;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle :
Ce feroit tous les jours procedure nouvelle,
Et je ferois encor contraint de deguerpir.

ERASTE.

Tout se fera, Monsieur, selon votre desir;
J'aurai soin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre celebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais & fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce feroit conscience;

Jamais de mon vivant je n'aimai la dépense.
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *bas*.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant s'il vous plait de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'instituë Eraste mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul Légataire,
Unique, universel.

ERASTE.

O douleur trop amère!

CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets,
Deshéritant, en tant que besoin pourroit être,
Parrens, nieces, neveux, nez aussi-bien qu'à naitre;
Et même tous batards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE.

Ce discours me fend l'ame. Hélas! mon pauvre maître
Il faudra donc vous voir pour jamais disparoitre.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne & legue à Lifette presente...

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de Servante,
Pour épouser Crispin en legitime nœud,
Non autrement.

LISETTE, *tombant comme évanouïe.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soûtiens-la, mon neveu.
Et pour recompenser l'affection, le zele,
Que de tout tems pour moi j'ai reconnus en elle...

LISETTE.

Le bon maitre, grands Dieux! que je vais perdre-là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE.

Ha! ha! ha!

ERASTE, *à part.*

Deux mille écus! Je crois que le pendar se moque.

LISETTE.

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien seront pris & perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire;
Et vous paye au centuple un œuvre méritoire!
(à part.)

Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.

(haut, à Crispin.)

Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse & legue à Crispin...

ERASTE, *bas.*

A Crispin!

Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein!

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux services...

ERASTE, *bas*.

Ah! le traître!

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus & doit rendre à son maître...

ERASTE.

Vous ne connoissez pas, mon oncle, ce Crispin;
C'est un mauvais valet, yvrogne, libertin,
Meritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire,
Je connois ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc leguer en dépit des jaloux...

ERASTE, *à part*.

Le chien!

CRISPIN.

Quinze cent francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ERASTE, *à part*.

Ah! quelle trahison!

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le present malhonnête & que ce soit trop peu?

ERASTE.

Comment ! quinze cent francs !

CRISPIN.

Oüi, sans laquelle clause
Le present testament sera nul, & pour cause.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je sçai ce que je fais
Et je n'ai point l'esprit si foible & si débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me sâchez j'en laisserai deux mille.

ERASTE.

Si...

LISETTE, *bas, à Eraste.*

Ne l'obstinez point, je connois son esprit,
Il le feroit, Monsieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE, *bas, à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrois faire un fideicommis?

ERASTE, *bas.*

Le scelerat encor rit de ma retenuë;
Il ne me laissera plus rien s'il continuë.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

ERASTE, *à part.*

Le ciel en soit beni!

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.

(à Crispin.)

Vous plait-il de figner?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralisie,
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit testateur déclare en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !
M'en voila délivré, mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, à *Crispin.*

Vous n'avez plus besoin de notre ministère ?

CRISPIN.

Laissez-moi s'il vous plait l'acte qu'on vient de faire

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur, cet acte est un dépôt,
Qui reste dans nos mains. Je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir ; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine & vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lifette, conduis-les.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *se deshabillant, puis remettant en place la table & les chaises.*

Ay-je tenu parole,
Et dans l'occasion sçai-je jouer mon rôle,
Et faire un testament?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux, as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable,
De laisser à Lifette une somme semblable!

CRISPIN.

Ma foy ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant!

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun soit content.
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille?

ERASTE.

Comment donc, traître!

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille
 Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
 N'a pas été toujours impotent & gouteux,
 Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
 Pour l'acquit de son ame, & de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience ! Et ces quinze cent francs
 De pension à toi payables tous les ans,
 Que tu t'es fait leguer avec tant de prudence !
 Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort ;
 On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
 Puisque le testament que nous venons de faire,
 Où je vous instituë unique Legataire,
 Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
 Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en preserve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
 Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve aussi-bien dans le fond de mon cœur,
Certain remord cuisant, certaine funderese,
Qui furieusement sur l'estomach me pese.

ERASTE.

Reignons, Crispin, je tremble, & suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle decédé,
Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Helas! il étoit tems ma foi de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front,
Ne peut avoir un prix ni trop grand ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc s'il vous plaît m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée.
Vous ne sçauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jettant dans le fauteuil.*

Misericorde! ah! Ciel, je me meurs, je suis morte!

ERASTE.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe, ou! ou! la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Geronte...

CRISPIN.

Eh bien! Geront

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE.

Un grand phantôme noir.

ERASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE.

Hélas! mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai vû.
Après avoir conduit ces Messieurs dans la ruë,
Où la mort du bonhomme est déjà répanduë,
Où même le Crieur a voulu malgré moi,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoi,
De la chambre où gisoit votre oncle sans escorte
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et montant l'escalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant Geronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame possédée,
T'abuse & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je, il parle... Ah!
Elle se lève soudain & se sauve, effrayée, dans un coin.

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE, *revenant près de Crispin.*

Excuse, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant sans détourner la vûë,

Effouflée & tremblante, ici je fuis venuë
 Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
 N'est qu'une létargie & qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec quelle conftance au branle de fa rouë,
 La fortune ennemie & me berce & me jouë!

LISETTE.

O trop flateur espoir! projets fi bien conçûs,
 Et mieux exécutez, qu'êtes-vous devenus!

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le fort nous renvoye,
 Et l'avare Acheron lâche encore fa proye!
 Vous le voulez, grands Dieux! ma conftance est à bout,
 Je ne fçai où j'en fuis & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vû tantôt fi grand, fi magnanime,
 Un feul revers te rend foible & puftillanime.
 Reprens des fentimens qui foient dignes de toi,
 Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi.
 Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais fans perdre tems remettre ces billets

Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets ;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourroit bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plutôt je parts en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma presence.

SCENE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament !
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service ?

CRISPIN.

Juste Ciel ! fauve-moi des mains de la justice.
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiete fort,
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANTE, ISABELLE,
ERASTE.

MADAME ARGANTE, à *Eraste*.

Quel est votre dessein, & que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire;
On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réüssir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pû malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ERASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles sentimens qui regnent dans votre ame.

Nous ne prétendons point vous ni moi retenir
 Un bien qui ne nous peut encor appartenir ;
 Mais gardez ces billets quelques momens, de grace,
 Le Ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
 Je le prens à témoin si dans ce que j'ai fait,
 L'amour n'a pas été mon principal objet.
 Hélas ! pour mériter la charmante Isabelle,
 J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle.
 Mais on pardonnera ces transports amoureux.

(à Isabelle.)

Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puisque pour notre hymen, j'ai l'aveu de ma mere,
 Je puis faire paroître un sentiment sincere.
 Les biens dont vous pouvez heriter chaque jour,
 N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour.
 Votre personne seule est le bien qui me flatte,
 Et tous les biens brillans dont la fortune éclate,
 Ne sçauroient ébloüir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur ; non je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre ;
 L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre,
 Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
 Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant par sa convalescence,

Fait revivre en mon cœur la joye & l'esperance.
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
Ces billets detournez ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hazarder
A vouloir quelque tems encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout sans trop de resistance.
Il faut, Mademoiselle, en ce peril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert :
Voilà tous bons billets qu'il faut s'il vous plaît prendre.

ISABELLE.

Moi !

ERASTE.

N'en rougissez point, ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sçai, Monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission.
De ces billets surpris on me croira complice :
En restitutions je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit. C'est Crispin que je vois.
(à Crispin.)
A qui donc en as-tu ? te voilà hors de toi.

SCENE II.

CRISPIN, MADAME ARGANTE,
ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

Allons, Monsieur, allons; en homme de courage,
Il faut ici ma foi soutenir l'abordage.
Monsieur Geronte approche.

ERASTE.

(à Madame Argante & à Isabelle.)

O Ciel! En ce moment,
Souffrez que je vous meine à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vûë;
Laiſſons évaporer un peu sa bile émuë.
Et quand il fera tems tous unanimement,
Nous viendrons travailler ensemble au dénoüement.

(à Crispin.)

Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être,
Et tu m'informeras s'il est tems de paroître.

CRISPIN, *seul*.

Nous voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas!

SCENE III.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma foiblesse ;
Je ne sçai où je suis, l'éclat du jour me blesse,
Et mon foible cerveau de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions ; mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement,
Qu'il n'est pas bien aisé dans le fond de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise & les soins nécessaires,
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos affaires.
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement,
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

GERONTE.

Où donc est mon neveu ? son absence m'ennuye.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je croi, n'est plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu-là, comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vû vos yeux tourner droit à la mort,
Que n'écoutant plus rien que sa douleur amere,
Il s'est allé jeter...

GERONTE.

Où donc! dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monsieur, sur son lit, où baigné de ses pieurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joye.
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connoît son bon cœur & qui vient aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnoissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'ameine ici.

Il sort.

SCENE IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Mais, à ce que je voi,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi?

LISETTE.

Nous vous avons crú mort pendant une heure entier

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et fans perdre de tems faire mon testament.
Les Notaires font-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE,
GERONTE.

CRISPIN, à *Eraſte*.

Le Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas ! à ce bonheur me ferois-je attendu !
Je revois mon cher oncle, & le Ciel par ſa grace,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse,
Après l'avoir cru mort, il paroît à mes yeux.

GERONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux,
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant executer l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir les ſyncopes, les criſes,
Dont par la ſimpatie, il ſentoit les reſiſes,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres.
Mais j'apperçois quelqu'un.

(bas, à Crispin.)

C'est un des deux Notaire

GERONTE.

Bon jour, Monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

SCENE VI.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE,
LISETTE, CRISPIN.

GERONTE.

Icy depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes je suis ravi, Monsieur, qu'en moins d'une
Vous jouïssiez déjà d'une santé meilleure.
Je sçavois bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bien-tôt quelque soulagement,
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? Pourquoi, pour quelle affaire

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament?

M. SCRUPULE.

Oüi, fans doute, Monsieur.

LISETTE, *bas*.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas*.

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu vous respirez, Monsieur; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministere.

M. SCRUPULE.

Je ne respire, Monsieur, en aucune façon,
Vous nous l'avez dicté plein de sens & raison.

Le repentir si-tôt saisisoit-il votre ame?
 Monsieur étoit present aussi bien que Madame.
 Ils peuvent là dessus dire ce qu'ils ont vû.

ERASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste Ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraсте étoit present?

M. SCRUPULE

Oüi, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu? parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point, Monsieur, de testament,
 C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc!

LISETTE.

Crispin, parle en ma place;
 Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait,
Nul ne sçait mieux que moi la verité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament ?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vû tantôt absolument écrire,
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme à peu près mis comme vous êtes-là,
Assis dans un fauteüil auprès de deux Notaires,
A dicté mot à mot ses volontez dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fut vous; pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper : mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE, à Geronte.

Rien n'est plus veritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la memoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oüi, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, & pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que pour certaine affaire
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire ?

GERONTE.

Oüi.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris aussi tôt sa plume & son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie...

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain Neveu Normand,
Et certaine Baronne, avec un grand tumulte,
Et des airs insolens chez vous vous faire insulte?

GERONTE.

Oüi.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison, & mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que Monsieur Cliftorel...

ERASTE.

Pourquoi tant repeter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du Notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, à part.

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.

*Fut present devant nous, dont les noms sont au bas,
Maitre Mathieu Geronte en son fauteüil à bras,
Etant en son bon sens, comme on a pû connoitre
Par le geste & maintien qu'il nous a fait paroître,
Quoique de corps malade ayant sain jugement,
Lequel après avoir reflechi mûrement,
Que tout est ici bas fragile & transitoire...*

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher & quelle ame assez noire
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots!

LISETTE.

Hélas! je ne sçaurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame est attendrie.
Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

*Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi deceder intestat...*

CRISPIN.

Intestat...

LISETTE.

Intestat!... ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, Madame.
*Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi deceder intestat...*

CRISPIN.

Intestat!

LISETTE.

Intestat!

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire,
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
*A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Son susdit testament en la forme qui suit.*

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous ! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lit.*

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites.
*Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.*

GERONTE.

Je dois quatre cent francs ! c'est une fourberie.

CRISPIN, à Geronte.

Excusez-moi, Monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sçais pas au vrai si vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandez.

GERONTE.

C'est un maraut qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y feroient tous on ne les plaindroit guere.

M. SCRUPULE, lisant.

*Je fais mon Legataire unique, universel,
Eraste mon neveu.*

ERASTE.

Se peut-il? juste Ciel!

M. SCRUPULE, lisant.

*Désberitant en tant que besoin pourroit être,
Parens, nièces, neveux, nez aussi-bien qu'à naitre,
Et même tous bâtards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decès.*

GERONTE.

Comment! moi? des bâtards!

CRISPIN.

C'est style de Notaire.

GERONTE.

Oüi, je voulois nommer Eraſte Legataire.
A cet article-là je vois preſentement
Que j'ai bien pü diſter le preſent teſtament.

M. SCRUPULE, *liſant.*

*Item. Je donne & legue en eſpece ſonnante
A Liſette...*

LISETTE.

Ah! grands Dieux!

M. SCRUPULE, *liſant.*

*Qui me ſert de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en legitime nœud,
Deux mille écus.*

CRISPIN, *à Geronte.*

Monſieur... en verité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y penſe...
Je me ſens ſuffoquer par la reconoiſſance.

à Liſette.

Parle donc!

LISETTE, *embrasſant Geronte.*

Ah! Monſieur...

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire cela?
Je ne ſuis point l'auteur de ces ſotifeſ-là.
Deux mille écus comptans!

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie
 Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
 Une fille nubile exposée au malheur,
 Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur !
 Lui refuseriez-vous cette petite grace ?

GERONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus,

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monsieur, sont si courus !
 Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie ?
 Il en est à tout prix.

(au Notaire.)

Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE, lisant.

Item. Je donne & legue...

CRISPIN, à part.

Ah ! c'est mon tour enfin ;
 Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE, lisant.

à Crispin...

GERONTE, regardant Crispin, qui se fait petit.

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

*Pour tous les obligeans, bons & loyaux services
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...*

GERONTE, *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?
Voyons!

M. SCRUPULE, *lisant.*

*Quinze cent francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.*

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Geronte.*

Oùi, je vous le promets, Monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prirai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vrayment honnête homme!
Si genereusement me laisser cette somme!

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu! Que veut dire ceci?

(au Notaire.)

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi! moi, j'aurois legué sans aucune raison
Quinze cent francs de rente, à ce maître fripon
Qu'Erasme auroit chassé s'il m'avoit voulu croire.

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;
Voulez-vous, démentant un genereux effort,
Etre avaricieux même après votre mort ?

GERONTE.

Ne m'as-tu point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches,
Je n'ose me fouïller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !

(bait, à Geronte.)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE, *à Eraste.*

Où font-ils donc ? répons...

ERASTE.

Tantôt pour Isabelle,
Je les ai par votre ordre exprés portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre !

ERASTE.

Oïi, Monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las à la fin de tant de léthargies.

(à Eraste.)

Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don
J'avois perdu l'esprit, le sens & la raison.

SCENE DERNIERE.

MADAME ARGANTE, ISABELLE,
GERONTE, ERASTE,
M. SCRUPULE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE, à Geronte.

Ne vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous ofons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le present testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espee?

LISETTE.

Songez à l'interêt que le Ciel vous en rend,
Et plus le legs est gros, plus le merite est grand.

GERONTE, à *Crispin*.

Et ce maraut auroit cette somme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, Monsieur, d'en faire un bon usage.
De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouïr qu'après ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout, regardez cette belle.
Vous sçavez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups.
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monsieur mon neveu..

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flame,
Que lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE.

Je croi que vous & moi nous ne sçaurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà.

Tels que je les reçus, je les rends.

Elle présente le portefeuille à Geronte.

LISETTE, *prenant le porte-feuille plutôt que
Geronte.*

Alte-là.

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERASTE, *se jettant à ses genoux.*

Monsieur, vous nous voyez embrasser vos genoux,
Voulez-vous aujourd'hui nous desespérer tous?

LISETTE, à genoux.

Eh! Monsieur.

CRISPIN, à genoux.

Eh! Monsieur.

GERONTE.

La tendresse m'accue...

Dites-moi, n'a-t-on rien distraité du porte-feuille?

ISABELLE.

Non, Monsieur, je vous jure, il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien! s'il est ainsi, pardevant le Notaire,
Pour avoir mes billets je consens à tout faire.
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, à Geronte.

Quelle action de grace!

GERONTE.

De vos remerciemens volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait, j'y consens,
Mais sur tout au plutôt procréez des enfans,

Qui puissent heriter de vous en droite ligne ;
De tous collateraux l'engence est trop maligne.
Detestez à jamais tous neveux Bas-Normands,
Et niées que le diable ameine ici du Mans.
Fleaux plus dangereux, animaux plus funestes,
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

Il sort.

CRISPIN.

Laiissons-le dans l'erreur, nous sommes heritiers.
Lifette, sur mon front viens ceindre des lauriers,
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE, *au parterre.*

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grace au Ciel, mis ma barque à bon port.
En faveur des vivans je fais revivre un mort,
Je nomme à mes desirs un ample Legataire,
J'acquiers quinze cent francs de rente viagere,
Et femme au pardeffus ; mais ce n'est pas assez :
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

FIN.



LA CRITIQUE
DU
LEGATAIRE

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1708.

ACTEURS

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, Apotiquaire.

CLISTOREL, Comedien.

MONSIEUR BONIFACE.

MONSIEUR BREDOUILLE.



LA CRITIQUE

DU

LEGATAIRE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE COMEDIEN, *faisant l'annonce.*

Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragedie de..... Et le jour suivant vous aurez encore une representation du Legataire.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

Hola! hô! Monsieur l'Annonceur, un petit mot, s'il vous plaît!

LE COMEDIEN.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé! ventrebleu, n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même pièce? Est-ce qu'il n'y a pas assez long-tems que vous nous fatiguez de votre Legataire?

LE COMEDIEN.

Monsieur, nous ne nous lassons jamais des Pièces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement & son Item. Ma foi, c'est un mauvais plaisant; tu vaux mieux que lui.

LE COMEDIEN.

C'est le Public qui détermine le fort des ouvrages d'esprit & le nôtre, & lorsque nous le voyons venir en foule à quelque Comedie nouvelle, nous jugeons que la piece est bonne, & nous n'en voulons point d'autre garand.

LE CHEVALIER.

Ah ! parfanbleu, voila un beau garand que le Public ! Le Public, le Public, c'est bien à lui à qui je m'en raporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monsieur, voulez-vous vous en rapporter ?

LE CHEVALIER.

A qui ?

LE COMEDIEN.

Oüi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu ! à moi : il y a plus de sens, de raison & d'esprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a sur votre Théâtre, dans vos Loges & dans votre Parterre, quand ces trois Ordres seroient réunis ensemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monsieur, de votre capacité,

mais j'ai toujours ouï dire que le goût general devoit l'emporter sur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime est bonne pour les fots, mais non pas pour moi. Je ne me laisse jamais entrainer au torrent, je fais tête au parterre, & quand il approuve quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, que nous autres Comediens, nous sommes d'un sentiment bien contraire. C'est de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts, & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ses décisions.

LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu ! j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon sens, j'en appelle à la posterité, & le siecle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque succès qu'ait notre piece, nous n'esperons pas, Monsieur, qu'elle passe aux siecles futurs ; il nous suffit qu'elle plaise presentement à quantité de gens d'esprit, & que la peine de nos Auteurs ne soit pas infructueuse.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comédiens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de représenter de pareilles sottises; mourez de faim, morbleu! mourez de faim avec constance, plutôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise pièce. Et qu'est ce que c'est encore que cette Critique dont vous nous menacez?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, par avance, que ce n'est qu'une bagatelle, deux ou trois Scènes qu'on a ajoutées pour donner à la Comédie une juste longueur, & pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER.

Cela fera-t-il bon?

LE COMEDIEN.

C'est ce que je ne vous dirai pas; le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public! le public! ils n'ont autre chose à vous dire: le public! le public!

LE COMEDIEN.

Monsieur, je vous laisse avec lui, tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui exposez que

de bonnes raisons; il ne se paye pas de mauvais discours, je vous en avertis, & il a souvent imposé silence à des gens qui avoient autant d'esprit que vous.

Il s'en va.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je lui parlerois fort bien, si je me trouvois tête à tête avec lui; mais la partie n'est pas égale, il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir si ces Messieurs voudront me rendre ma place.

Il s'en va.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
M. BONIFACE.

LA COMTESSE.

Holà! quelqu'un de mes gens! n'ai-je-là personne? Mon carosse, mon carosse! Monsieur le Marquis, sortons d'ici. Remuez-vous donc, Monsieur Boniface, vous voilà comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Si-tôt que votre carosse sera devant la porte, on viendra vous avertir, mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure! Quoi! il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une prise de lansquenet, je vais souper proche les Incurables, nous devons courir le bal toute la nuit, & sur les huit heures du matin il faut que je me trouve à un reveillon à la porte Saint Bernard.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout, & si vous ne voulez pas me fuivre, voilà Monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion; c'est un jeune Poëte que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin; je l'ai amené à la Comedie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS, *bas, à la Comtesse.*

Comment! tête à tête?

LA COMTESSE, *bas, au Marquis.*

Pourquoi non? Il me fert de chaperon, il a une mine sans conséquence : que voulez-vous qu'une

femme fasse d'un visage comme le sien? (*baut.*) Je pretens bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais avant tout, tirez-moi de la foule, Monsieur le Marquis, tirez-moi de la foule; mon carrosse, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine sans pouvoir avancer ni reculer, le voila presentement dans le même embarras. Cela est étrange que dans une ville policée comme Paris, les rues ne soient pas libres, & que Messieurs les Comediens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu! Monsieur Boniface, je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers, vous venez de voir cette Comedie qui a fait courir tant de monde, je serai charmé que vous m'en disiez votre sentiment, j'ai autrefois entendu des petits vers de votre façon qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE

Oh! Monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paroît; j'aime les gens dont la mine promet peu & tient beaucoup. Il a l'air d'un Cuisire, mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

M. BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comtesse, que vous vous connoissez en phisionomie.

LA COMTESSE.

C'est une source d'imagination vive, hardie, échauffée, rien ne l'arrête, rien ne l'embarasse, je lui trouve un fond de science qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monsieur le Marquis, qu'il a fait vingt-cinq Comedies, & pour le moins autant de Tragedies? Les Comediens n'en veulent jouër aucune. Mais ce qu'il y a de beau, c'est que ses Comedies font pleurer, & que ses Tragedies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'est attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la Comtesse est à son ordinaire vive & pétulante : il faut qu'elle se divertisse toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monsieur Boniface, faites-nous part de vos lumieres, & dites-nous, je vous prie, votre avis sur la piece que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monsieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monsieur Boniface, mais soyez court; votre recit commence déjà à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs; c'est le défaut des gens de votre metier. Je rencontraï dernièrement un auteur dans la ruë, qui fit à toute force arrêter mon carosse; il me fatigua de ses vers pendant une heure entiere, il en recita aux Laquais, au Cocher, aux chevaux, & si un autre carosse ne fût survenu qui lui ferra les côtes de fort près, & lui fit quitter prise, je croi qu'il parleroît encore, ou qu'il seroit devenu lui-même la catastrophe de sa Tragedie.

M. BONIFACE.

Je ne suis encore qu'un jeune candidat dans la République des lettres, un nourrisson des Muses; mais je soutiens que la piece est vicieuse *a capite ad calcem*, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat, un jeune candidat, un nourrisson des muses! Que dis-tu à cela, Marquis? Les muses n'ont-elles pas fait là une belle nourriture? Quand serez-vous sevré, Monsieur Boniface?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lû notre Poëtique d'Aristote! & nous sçavons la difference de l'épopée avec le Poëme dramatique qui vient du grec, *para to dran*, id est, *agere*.

LA COMTESSE.

Agere... agere... Il faut avoüer que cette langue Grecque est admirable, il faut que vous me l'appreniez, Monsieur Boniface... Que je serois ravie de sçavoir du Grec. Quoi, je parlerois Grec, je parlerois Grec! Monsieur le Marquis? mais cela seroit tout à fait plaisant.

LE MARQUIS.

Oüi, Madame, cela seroit tout à fait plaisant & nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes, c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une pièce que je m'attache, & par là je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui est fort.

M. BONIFACE.

N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette piece d'un Testament qui foit le nœud & le dénouement de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

M. BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce testament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'est un valet?

LA COMTESSE.

Oùi, c'est Crispin. Il me réjouit par fois, j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or est-il que le code Justinien, titre douze, *paragrapho primo : de Testamentis*, nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître, *ergo* je soutiens que le valet n'a pû faire de testament, & de là je conclus que la piece est detestable.

LE MARQUIS.

Belle conclusion.

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle saper un ouvrage par les fondemens, raisonner juste, & décider comme j'aurois fait. Que Monsieur Boniface a d'esprit! c'est un gouffre de science. Mon Dieu, que j'aurois envie de l'embrasser! mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, Monsieur Boniface, baisez ma main. Te voilà, Marquis, confondu, écrasé, anéanti. Tu ne ris point? tu ne ris point?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere. Qu'avons-nous affaire ici d'épopée, & de tous les grands mots Grecs & Latins dont Monsieur Boniface fait une parade fastueuse?

LA COMTESSE.

Ce sont tous termes de l'art, qui sont citez fort à propos, l'épopée, le code, le Justinien, le paragraphe. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payez une pistole piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monsieur le Jurisprudent hors de saison, qu'il n'est point question dans une Comedie du Droit Romain, ni de Justinien. Il s'agit de divertir les gens d'esprit avec art, & je vous soutiens, moi, que la conduite de cette piece est tres-sensée.

M. BONIFACE.

C'est dont nous ne convenons pas parmi nous autres Sçavans.

LE MARQUIS.

Le premier Acte expose le sujet, le second fait le nœud, dans le troisième commence l'action, elle continuë dans les suivans; tout concourt à l'évenement; l'embarras croît jusqu'à la dernière scene,

le dénouement est tiré des entrailles du sujet. Tous les Acteurs sont contens, & les spectateurs seroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puisqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moi je n'entens point vos regles de Comedie : mais mon frere le Chevalier qui a bon goût, & qui est presque aussi sage que moi, m'a dit qu'elle ne valoit rien : il ne l'a pourtant point encore vuë.

LE MARQUIS.

C'est le moyen d'en juger bien sainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune représentation la premiere il ne vit rien, la seconde il n'entendit pas un mot, la troisieme il ne vit ni n'entendit, & toutes les autres fois il étoit dans les foyers occupé devant le miroir à rajuster sa personne, ranimer sa perruque, se renouveler de bonne mine pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, & la conduire avec succès dans son carosse.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

LA COMTESSE.

Pour moy ne trouvant plus de place dans les

premieres loges je l'ay vüë pour la premiere fois dans l'amphitheatre, où je me trouvay entourée de cinq ou six jeunes Seigneurs qui ne cesserent de folâtrer autour de moy; jamais jolie femme ne fut plus lutinée, & si la piece n'avoit promptement finy, je ne sçai en verité ce qu'il en seroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raison, Madame la Comtesse, de pester, vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette Comedie.

M. BONIFACE.

Pour moy j'étois dans le parterre à la premiere representation, il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise Comedie : une moitié de mon justaucorps fut emportée par la foule, & j'eus bien de la peine à sauver l'autre, au milieu des flots de Laquais qui m'inonderent de cire en fortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque

LA COMTESSE.

Les Auteurs qui ont des habits aussi meurs que le vôtre, Monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une premiere representation.

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse a raison, vous êtes-là un

tas de mauvais poètes cantonnez par pelotons (je ne parle pas de ceux qui font avoüez d'Apollon, dont on doit respecter les avis) vous êtes là, dis-je, comme des ames en peine tout prêts à donner l'allarme dans vôtre quartier, & à sonner le tocfin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hazardez, négligez, ou mal interprétez qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers ?

LA COMTESSE.

Tu te rens, Marquis, tu fléchis, tu demandes quartier. Courage, Monsieur Boniface, remettez vous, l'ennemy plie, tenez bon, quand il devoit aujourd'huy vous en coûter vôtre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te mesurer avec Monsieur Boniface ? c'est le plus bel esprit du siecle, il a voix deliberative aux caffez, & c'est lui qui fait un livre qui aura pour titre *Le Diable partisan*, ou *l'Abregé des soupirs auprès des cruelles*.

LE MARQUIS.

Mais enfin vous conviendrez que la piece est...

LA COMTESSE.

Horrible, detestable, archidetestable, & qu'il n'y a que les entr'actes qui la soutiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes ? Il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point ! Comment appelez-vous donc ces piroüettes, ces caracoles, ces chaudes embrasades qui se font sur le théâtre pendant qu'on mouche les chandelles : voilà ce qui s'appelle des scènes d'action & de mouvement des plus comiques. Place au Théâtre, haut les bras ! Demandez plutôt au parterre, je suis seure qu'il sera de mon avis. Mais je perds icy bien du tems. Mon cher Monsieur Boniface, voyez, je vous prie, si mon carosse n'est point à la porte ; de moment en moment je sens que je m'extenuë, je fonds, je peris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, Madame, je viens vous rendre réponse.

SCENE IV.

M. BREDOUILLE, MADAME LA
COMTESSE, LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, *sortant de la coulisse.*

Allez toujours devant, j'y feray aussi-tôt que vous, ayez soin seulement que nous buvions bien frais, & que le rost soit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé! bon jour, mon cher Monsieur Bredoüille, que j'ay de joye de vous rencontrer icy. Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monsieur Bredoüille, j'ay été vingt fois à sa maison de campagne, c'est luy qui a inventé les poulardes aux huitres, les poulets aux œufs, & les cercelles aux olives: si je n'étois pas retenuë, je lui proposerois de nous donner ce soir à souper pour nous dédommager de la mauvaïse Comedie que nous venons de voir?

M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaïse Comedie? mauvaïse Comedie!... je la trouve excellente, je ne me suis jamais tant diverty, & Monsieur Cliforel m'a guery de toute la mauvaïse humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredouilleux? Quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ses cerceaux, & pleures-tu par avance le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été?

M. BREDOUILLE.

Mon Cuisinier avoit à diner manqué sa soupe, ses entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laissé brûler un faisan qu'on m'avoit envoyé de mes terres; je n'ai pas laissé d'y rire tout mon saoul, tout mon saoul.

LA COMTESSE.

Comment, tu as pu rire de pareilles sottises? si je te faisois l'anatomie de cette piece-là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appetit pendant tout le Carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas, il n'est point ici question d'anatomie, est-ce que le testament ne vous a pas réjouie: il y a là deux Item qui valent chacun une Comedie, & cette veuve, morbleu, cette veuve n'est-elle pas à manger? Ce Poisson est plaisant, il me divertit, j'aime à rire, moi, cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la Scene de veuve qui m'a donné un dégoût pour la piece; j'ai une antipatie extreme pour cet habit, & si mon mari mourroit aujourd'hui, je me remarierois demain pour n'être pas obligée de me représenter sous un si lugubre équipage! Je crois que je ne ferois pas mal dès à présent de choisir quelqu'un pour lui succeder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce feroit très-bien fait !

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce Gentilhomme Normand, Monsieur Alexandre Chou-pille, de l'enfant posthume, du Cliftorel, & de la fervante qui ne veut pas être interloquée ?

M. BREDOUILLE.

Hé bien ! interloquée, interloquée ; où est donc le grand mal ? N'ai-je pas été interloqué, moi qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes Fermiers ?

LA COMTESSE.

Eh ! fy donc, Monsieur, fy donc.

M. BREDOUILLE.

Pour moi je n'y entens point tant de façons : quand une chose me plaît, je ne vais point m'ambiquer l'esprit pour sçavoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

M. BREDOUILLE.

Madame la Comtesse, par exemple, je ne la détaille point par le menu, il suffit qu'elle me plaise

en gros, je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée; elle me plaît, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Monfieur Bredoüille a raifon, car, voyez-vous, une femme est comme une Comedie; il y a de l'intrigue, du dénouement. Monfieur Bredoüille, par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre; il a de bon vin, on le va voir : en faut-il davantage? N'est-il pas vrai Marquis?

LE MARQUIS.

Oüi, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je fuis votre ferviteur, je vais fouper à la Place Royale, où nous devons attaquer un alloyau dans les formes, & je ferois au defefpoir que la scene commençât fans moi.

LA COMTESSE, *bredouillant.*

C'est tres bien fait, Monfieur Bredoüille; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de razades à ma fanté.

M. Bredouille fort.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Voilà un plaifant original! Mais que vois-je?

Il me semble que j'apperçois Monsieur Cliftorel : il n'est pas encore deshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir. Hola ! hô ! Monsieur Cliftorel, un petit mot !

SCENE V.

CLISTOREL, *Apotiquaire*, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apotiquaire*.

Les Comediens font bien plaisans de jouer sur leur Théâtre un corps aussi illustre que celui des Apotiquaires, & ce petit mirmidon de Cliftorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? n'êtes-vous pas Monsieur Cliftorel ? Comment donc ? je crois qu'en voila encore un autre ; je m'imaginois qu'il fût unique en son espece. Hola, ho ! Monsieur Cliftorel un petit mot.

SCENE VI.

CLISTOREL, *Comedien*,
CLISTOREL, *Apotiquaire*, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apotiquaire*, à *Clistorel*, *comedien*.

C'est donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom & ma personne pour les mettre dans vos Comedies. Savez-vous que je suis Doyen des Apotiquaires ?

CLISTOREL, *Comedien*.

Vous ! Doyen des Apotiquaires ?

CLISTOREL, *Apotiquaire*.

Oüi ! moi.

CLISTOREL, *Comedien*.

Que m'importe ! Ah ! ah ! ah ! la plaifante figure pour un doyen.

CLISTOREL, *Apotiquaire*.

Figure ! parbleu, figure vous-même ! je ferois bien fâché que la mienne fût auffi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *Comedien.*

Et moi je serois au désespoir de vous ressembler. Ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné?

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Depuis deux cent ans nous tenons boutique d'Apotiquaire de pere en fils, dans le Fauxbourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *Comedien.*

Oüi, l'on dit que c'est vous qui recrepissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a point d'homme en France qui ait plus raccommodé de visages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des visages? Je croyois qu'un visage n'étoit pas de la compétence d'un Apotiquaire. Il faudra donc, Monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien; je suis jeune encore, comme vous voyez, mais quand j'ai bû du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances broüillées, & des erreurs au teint qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL, *Comedien, à la Comtesse.*

Il a remis sur pied des teins aussi désesperez que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point d'affront, & qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Pourquoi donc, mon petit Comedien, connoissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me jouer en plein Théâtre?

CLISTOREL, *Comedien.*

Nous y jouons bien tous les jours les Medecins qui valent bien les Apotiquaires.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Sçavez-vous que personne n'approche de plus près que nous les Princes & les grands Seigneurs?

CLISTOREL, *Comedien.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Je suis Apotiquaire, & Medecin quand il le faut.

CLISTOREL, *Comedien.*

Je jouë, moi, dans le comique & dans le serieux.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

J'ai fait à Paris quatre cours de Chymie.

CLISTOREL, *Comedien.*

J'ai joué en campagne les Rois & les Empe-
reurs.

LA COMTESSE.

Quoi? vous jouëz dans le serieux! Un pigmée, un extrait d'homme comme vous, representeroit Achille, Agamemnon, Mitridathe! Marquis, que dis-tu de ce heros-là. Ne voilà-t-il pas un Mitridathe bien fourni pour faire fuir des légions Romaines?

LE MARQUIS.

Je vous prie, Monsieur Clistorel le sérieux, de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *Comedien.*

Oüi dà.

Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Lifette & Crispin, & l'Enfer & les Dieux.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Il faut dire la verité! voilà une belle taille pour faire un Empereur!

CLISTOREL, *Comedien.*

Voilà un plaissant visage pour avoir fait quatorze enfans à sa femme !

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Cela est faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *Comedien.*

Tant mieux, pourveu qu'ils soient tous de votre façon.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Qu'est-ce à dire ? de ma façon ! apprenez que sur l'honneur Madame Cliftorel n'a jamais fait de qui pro quo.

CLISTOREL, *Comedien.*

Elle ne vous ressemble donc pas.

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Moi, j'ai fait des qui pro quo ! vous en avez menti !

CLISTOREL, *Comedien.*

J'en ai menti ?

Ils se battent.

LA COMTESSE, *les séparant.*

Monfieur l'Apotiquaire, Monfieur le Comedien ;
Monfieur Cliftorel, Monfieur Mitridathe...

CLISTOREL, *Apotiquaire.*

Avorton de Comedien !

CLISTOREL, *Comedien.*

Embriion d'Apotiquaire !

LA COMTESSE.

Doucement, Messieurs, doucement ! je ne souffrirai point qu'il arrive de malheur, & que deux Clistorels se coupent la gorge en ma presence. Vous Monsieur Clistorel l'Apotiquaire, retournez dans votre boutique ; & vous Monsieur Clistorel le Comedien, je veux que vous me meniez au bal, & que nous dansions ensemble le rigaudon, la chasse, les cottillons, la jalousie, & toutes les autres danses nouvelles où j'excelle assurément, & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se tremouffe dans un bal avec plus de noblesse, de cadance, de vivacité, de legereté, & de pétulance.

SCENE DERNIERE.

M. BONIFACE, LA COMTESSE,
CLISTOREL, *Comedien*,
CLISTOREL, *Apotiquaire*,
LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

Madame, votre carosse est à la porte, & vous descendrez quand il vous plaira.

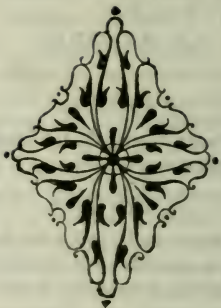
LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jeter dans le premier venu. (*à Clistorel le Comedien.*) Allons, Monsieur Clistorel, donnez-moi la main.

LE MARQUIS, *seul*.

Et bien! morbleu! voila ce qui s'appelle une Comedie dans les regles; cela vaut mieux que l'autre, & je vous jure que l'on ne la jouëra point que je n'y revienne. Je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

Fin de la Critique du Legataire.



NOTES.



NOTES

Il serait beaucoup trop long d'énumérer ici tous les changements qu'il nous a fallu faire, pour rendre absolument correct le texte de 1714. Les éditions anciennes de Regnard sont, à l'envi, criblées de fautes typographiques, parmi lesquelles il y en a de fort graves : vers omis ; mots oubliés, ou répétés à tort, ou mal orthographiés ; ponctuation presque partout très défectueuse et, par conséquent, nuisant à la clarté du dialogue ; jeux de scènes erronés ou manquant à chaque instant, etc. — Bornons-nous donc à signaler les principales modifications et additions qui nous ont semblé nécessaires.

DEMOCRITE

P. 3. — La scène se passant dans un désert, au premier acte, et à Athènes dans les quatre derniers, il n'y a pas unité de lieu. L'auteur prenait peu de souci d'enfreindre les règles, sachant d'ailleurs se faire pardonner tout, à force d'esprit et de gaieté.

P. 13. — Le texte de 1714 dit : *Un trésor ? en quel endroit peut-il estre ?*

Il faut : *en quel lieu* ; autrement le vers serait faux.

P. 56. —

Quelle félicité ! & qu'en sa compagnie

Félicité au singulier produit un hiatus, mais le pluriel, qui est adopté par les éditions modernes, a moins de vivacité, et nous avons conservé le texte ancien.

P. 95. —

Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

Après ce vers, il en manque deux à rimes masculines.

P. 99. — CLEANTHIS. — *Grands Dieux ! que je le hais !* (1714).

On a dû supprimer : *Grands Dieux !* pour rendre le vers correct.

P. 111. —

Ne va pas t'y fier ! ce n'est qu'un stratagème.

Après ce vers, qui finit la scène IV du dernier acte, il en faudrait deux masculins, la scène V commençant par deux vers à rimes féminines. Ils n'existent dans aucune édition.

LES FOLIES AMOUREUSES

P. 121. — Cette comédie, si alerte et si attrayante, jouée pour la première fois le 15 janvier 1704, n'eut au début que quatorze représentations ; cela tint en partie au départ de l'excellente soubrette, Mlle Beauval, qui, après de nombreux succès et fort âgée, quittait définitivement le théâtre le 4 mars 1704. Regnard lui a donné, dans le prologue des *Folies*, un rôle très amusant, en rapport avec son caractère assez quinteux.

P. 145. —

Paix, tay-toy, parle bas, tu sauras mon dessein.

Le texte ancien dit : *destin ; deffein* conviendrait mieux peut-être.

P. 174. — Les mots *haut* et *faux* ne riment que pour l'oreille; mais Regnard n'y regardait pas de si près! Il improvisait, en quelque sorte, ses chefs-d'œuvre, pleins de verve charmante et de naturel, et, à coup sûr, sans l'aide du mauvais poète Gacon, qui dut collaborer seulement à quelques pièces très secondaires, auxquelles le maître attachait peu d'importance.

P. 185. —

Votre large calotte & votre grande robe.

C'est le texte de l'édition originale et de celles de 1714, de 1728 et de 1750; dans plusieurs éditions moins anciennes, on lit : *Votre large culotte. . .*

P. 190. — Il faudrait, au 7^e vers, *coacer*, au lieu de : *croacer*, puisqu'il s'agit d'une grenouille et non d'un corbeau. Cette faute, que nous avons signalée page xxviii de notre Notice, a été commise également par La Fontaine et par Voltaire.

P. 224-225. — Dans *Le Mariage de la Folie*, Clitandre c'est Regnard lui-même : il s'est peint en quelques vers vifs et colorés; son joli domaine de Grillon et la joyeuse vie qu'on y menait sont célébrés par Éraсте, dans la même scène.

P. 238. —

LE CARNAVAL. — *M'aimeras-tu?*

LA FOLIE. — *Selon la chanson.*

Tel est le texte des éditions anciennes, notamment de celles de 1714 et de 1728. On devrait mettre, pour la correction du vers : *C'est selon la chanson.*

P. 239. —

Sous mon empire a fait naître.

C'est le texte ancien. — Pour éviter un vers faux, on a

ajouté un adjectif dans plusieurs éditions publiées depuis la mort de Regnard : *Sous mon vaste empire...*

P. 241. — Des éditions modernes, corrigeant le texte ancien que nous avons suivi, portent : *Et pourquoi, je te prie?* — Et, plus bas : *L'excuse en est jolie.*

P. 244. — Omission de 1714 réparée. — CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN doivent assister à la dernière scène. Nous les avons donc mentionnés.

P. 245. —

Ils ont fait un beau coup, vraiment!

Le texte de 1714 dit : *un fort beau coup.* Par suite, le vers est faux dans cette édition.

LES MENECHMES

P. 249. — La première représentation a eu lieu le vendredi 4 décembre 1705, et non en 1706, comme l'indique l'édition de 1714. Nous avons rectifié, bien entendu.

P. 256. — ... *se gonfler d'ambroisie.* Les éditions parues longtemps après la mort de l'auteur portent : *se gorger.*

P. 356. —

De quoi vous servirez quarante mille écus?

dit Valentin à Menechme. — Regnard, en écrivant ce vers, a été distrait, car, au premier acte et au cinquième, il s'agit de *soixante* mille écus.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL

P. 389. — Dans l'édition de 1714, *Le Légataire universel* et *La Critique du Légataire* sont paginés séparément; nous avons jugé préférable de comprendre ces deux pièces dans la pagination générale du second volume.

P. 428. — Le texte de 1714 dit, au treizième vers *et vaut un seul trésor.* Il faut : *et vaut seule un trésor.*

P. 432. — Au septième vers, le mot : *fuis* est omis dans l'édition de 1714.

P. 460. — Vers omis dans l'édition de 1714 :

Où l'honnêteté souffre & la pudeur gémit...

P. 463. — Scène VII. — Il faudrait réduire cette scène au premier vers, car Éraсте ici semble ignorer les deux déguisements de son valet, et, au début des scènes IV et VI, il a laissé voir que le rusé Crispin l'avait mis au courant de ses projets à l'égard du pauvre Gêronte. — Distraction de Regnard!

P. 473. — *Laisse-moi donc rêver* ; *donc* est omis dans le texte de 1714.

P. 475. — Vers omis (1714) :

Si la justice vient à connoître du fait,

P. 481. — Vers omis (même édition) :

Et je serois encor contraint de deguerpir.

P. 520. — Vers omis (même édition) :

Et donne à votre hymen un plein consentement.

P. 521. — Dernier vers de la pièce (CRISPIN, au parterre) :

Je renonce à mon legs si vous n'applaudissez.

Dans diverses éditions, il y a : *si vous m'applaudissez.*

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE

P. 523. — Nous avons ajouté la date de la première représentation : 1708. Cet acte n'a été joué que cinq fois.

P. 526. — Il s'agit de Philippe Poisson, petit-fils de Raimond, né à Paris en février 1682, mort à Saint-Ger-

main le 4 août 1743. Comme son aïeul, il fut auteur de joyeuses comédies et acteur de grand talent. Ses deux meilleures pièces : *Le Procureur arbitre* et *L'Impromptu de campagne*, ont obtenu un vif succès et sont longtemps restées au théâtre.



TABLE



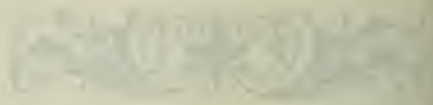
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PIÈCES :

	Pages
DEMOCRITE.	3
LES FOLIES AMOUREUSES.	121
LE MARIAGE DE LA FOLIE (Divertissement).	223
LES MENECHMES.	249
LE LEGATAIRE UNIVERSEL.	389
LA CRITIQUE DU LEGATAIRE.	523
NOTES.	555





THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON



By JOHN WALLIS, Esq. Secretary to the Society.

LONDON, Printed by J. BARNARD, at the Theatre-French, in Pall-mall, 1752.

Achevé d'imprimer

le vingt novembre mil huit cent quatre vingt-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

S.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

NOV 22 1966

~~JUL 28 1967~~

SEP 24 2004

NOV 5 2004



a39003



002236882b

CE PQ 1913

.A1P54 1887 V002

COO REGNARD, JEA OEUVRES.

ACC# 1216661

